This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

F
2811

Digitized by Google

BCU - Lausanne
*10

Digitized by Google

LA GRUYÈRE

DESCRIPTION, HISTOIRE,

LÉGENDES ET SOUVENIRS

PAR

HÉLIODORE RAEMY DE BERTIGNY

Continué par son frère le R. P. ETIENNE RAEMY, missionnaire apostolique, membre des Sociétés d'Histoire et d'Utilité publique.

F. 2811

FRIBOURG

En vente chez tous les libraires. Dépôt principal chez l'auteur, rue de Lausanne, 137.

BULLE ET LA GRUYÈRE

En vente chez A. Baudère, libraire, à Bulle, dans les principaux hôtels et établissements de la contrée.

ROMONT

A l'imprimerie de l'*Ami du Peuple*.

1867

Digitized by Google

La Veuve et les Enfants de l'Auteur se réservent tous les droits de propriété littéraire sur cette Notice et sur les autres ouvrages de M. Hél. Raemy.

Fribourg. — Imprimerie de Ch. Marchand.

Digitized by Google

PRÉFACE.

La première partie des *Excursions dans les montagnes et les hautes vallées fribourgeoises* a paru en 1862. C'est au *Lac Noir* qu'elles ont débuté. Cet opuscule a été accueilli avec une faveur assez rare chez nous ; ces premières excursions ont été reproduites en Suisse et à l'étranger dans plus d'une feuille périodique.

La seconde partie fut annoncée dès lors. Diverses causes en ont retardé la publication jusqu'ici. J'hésitai quelque temps. La *Gruyère* avait été décrite, explorée en tous sens, sous tous ses aspects, pour le touriste comme pour le rechercheur historique, par M. Hubert Charles en 1826, il y a quelques années par M. Auguste Majeux. M. J.-J. Hisely a été le savant et consciencieux historien de cette contrée. J'y ai conduit moi-même le touriste dans un *Guide-itinéraire* qui a paru à Genève et à Fribourg en 1856.

Néanmoins, il m'a semblé que, malgré tous ces travaux petits et grands, sans compter les narrations éparses çà et là, il y avait encore quelque chose à faire. Bien des changements, bien des faits nouveaux se sont

Digitized by Google

produits depuis quarante ans, depuis que M. H. Charles écrivit son charmant opuscule. Les trois grands volumes de M. Hisely ne sont pas précisément destinés à un public ordinaire, au commun des lecteurs, encore moins au touriste et au campagnard. Les ouvrages parus il y a une dizaine d'années sont déjà vieillis comme simples guides. Des voies nouvelles se sont ouvertes ou vont l'être à travers nos vallées, le sifflet de la locomotive y va retentir : — le moment est propice pour y introduire le lecteur.

Je profiterai des travaux de mes devanciers, comme M. Ferdinand Perrier en a profité dans ses récents *Souvenirs de Fribourg — ville et canton;* je me ferai un devoir et un honneur de citer les ouvrages que j'ai utilisés et qui sont devenus rares dans les bibliothèques. Je glanerai un peu partout et il m'arrivera aussi de me copier moi-même.

Mon récit semi-descriptif, semi-historique, sera parsemé de souvenirs, d'anecdotes et de légendes. Je tâcherai de condenser dans ces pages des matériaux et des renseignements que le lecteur ne pourrait trouver qu'en consultant une foule d'écrits devenus presque introuvables. Je m'appliquerai à être juste envers tout le monde et de ne pas

Digitized by Google

passer à travers le pays sans en citer les célébrités, les illustrations, hommes et choses, dans le passé et dans le présent.

Puissé-je réussir et surtout éviter le genre *ennuyeux*, le seul vraiment redoutable!

Accompagné de ces promesses et ces vœux, pars maintenant, mon petit livre, va demander droit d'entrée dans ces riants villages, ces hameaux pleins de verdure et de vie, que j'ai tant de fois parcourus avec un charme nouveau; va frapper à la porte du chalet qui ne me refusa jamais l'hospitalité; cherche à te faire lire de l'homme des champs, de l'*airmailli*, du *buebo* et de la *graciosa* tresseuse. Dis-leur bien à tous qu'ils ne sont pas pour moi des étrangers, que j'aime leur pays et que je veux contribuer, si possible, à le faire aimer plus encore; que je crois le connaître aussi un peu, et que je me suis assis, comme eux, sur les bancs d'une école de la Gruyère lorsque j'avais cinq ans.... Allez donc, mes petites, que la critique vous soit légère, elle pourtant si aisée! — et l'accueil du public favorable comme il le fut à vos sœurs et à vos devancières!

Mai 1867.

H. R.

Digitized by Google

POST-SCRIPTUM.

L'auteur de la Notice sur la Gruyère n'a pas pu mettre la dernière main à son œuvre. Enlevé subitement à l'estime de ses concitoyens, à l'affection de sa famille et de ses nombreux amis, il est décédé à Fribourg, — des suites d'une hydropisie, — dans la nuit du samedi au dimanche, 30 juin 1867.

Voici en quels termes un journal de notre canton a retracé les principales phases de l'écrivain et de l'homme de cœur dont nous pleurons la perte :

« Né à Fribourg en 1819, M. Héliodore Ræmy commença ses classes aux écoles primaires à Bulle, ce centre de la Gruyère qui a si souvent inspiré sa plume. Après y avoir passé ses premières années, il fréquenta ensuite le célèbre pensionnat des Jésuites à Fribourg.

» Ses classes terminées, M. Ræmy fut envoyé à Vienne en Autriche, pour y suivre les cours de droit et de jurisprudence, et s'y familiariser avec la langue allemande dont la connaissance est indispensable dans notre canton.

» A son retour, et après avoir complété ses études de droit par un stage dans l'un de nos meilleurs bureaux d'avocat, M. Héliodore Ræmy fut successivement nommé au poste de secrétaire du Conseil de Justice et de greffier du Tribunal d'appel.

» Les malheureux événements de 1847 étant survenus, le défunt se démit de ses fonctions, tout comme il avait brisé avec amertume son épée d'officier d'infanterie lors de la capitulation du 15 novembre. Puis,

Digitized by Google

il occupa momentanément une charge de confiance en Autriche, pour revenir ensuite dans son pays.

» C'est alors que M. Héliodore Ræmy commença sa carrière de publiciste en fondant le *Chroniqueur de Fribourg,* journal dans lequel il défendit courageusement les principes religieux et les saines doctrines sociales. Il avait succédé dans cette œuvre à la *Gazette de Fribourg,* que son rédacteur, M. Meyll, dut abandonner, autant par raisons de santé que par découragement, ensuite des difficultés et des nombreux procès de presse que le pouvoir de 1848 ne cessait de susciter.

» Puis, le combat devenant moins ardu, M. Héliodore Ræmy fit paraître la *Chronique fribourgeoise,* qui fut son début dans sa carrière d'historien. Cet ouvrage valut à son auteur une médaille d'or qui lui fut décernée par le roi de Sardaigne, comme chef de la maison de Savoie dont la *Chronique fribourgeoise* avait rattaché l'histoire à celle de notre canton, puis la décoration de l'ordre de St. Grégoire-le-Grand que le Pape actuel lui octroya. Enfin une médaille d'honneur nominative lui fut aussi décernée à la même occasion par S. M. l'empereur d'Autriche, comme descendant des Kybourg et des ducs de Zæhringen, les fondateurs de la ville de Fribourg.

» Ses descriptions si variées de nos Alpes et de nos établissements thermaux montrèrent son talent descriptif et combien il cherchait à faire aimer notre pays. Plus tard, ses nombreux rapports à la Société économique dont il était membre firent reconnaître le citoyen dévoué aux intérêts de son pays. Le mémoire sur l'*Industrie fribourgeoise,* son tout récent ouvrage sur la *Gruyère* sont autant de monuments qu'il a laissés de son profond attachement à son pays. Tous ses écrits portent l'empreinte des profondes convictions religieuses dont il était animé.

Digitized by Google

» Enfin, vers 1860 et après avoir pendant plusieurs années rédigé le *Chroniqueur*, le défunt en abandonna la direction, pour s'occuper alors de ses écrits de prédilection dont le dernier a paru naguère encore sous le titre d'*Excursion dans la Gruyère*.

» Quoiqu'il y eût longtemps que sa santé allait en s'affaiblissant, en raison d'une hydropisie chronique, M. Héliodore Rœmy était encore occupé à d'autres ouvrages lorsque la mort est venue prématurément briser sa plume dont sa maladie n'avait pas même arrêté l'élan. »

Cette mort soudaine, survenue au milieu de l'impression de la présente notice, nous a imposé une tâche douloureuse et ardue : celle de terminer dans un bref délai l'œuvre inachevée de notre frère. Sans nous dissimuler combien cette besogne était au-dessus de nos forces, nous nous sommes fait un pieux devoir de l'accepter. Tout en conservant le cadre de l'auteur et suivant autant que possible le même ordre d'idées, nous avons supprimé certains chapitres, pour lesquels les matériaux suffisants nous manquaient. Puisse ce faible travail être agréé de nos concitoyens ! Il a été inspiré par un double sentiment de respect pour la mémoire d'un frère, et d'attachement envers une contrée au sein de laquelle nous sommes né, et que nous avons eu mainte fois l'occasion d'explorer et de connaître.

Et^ne^ R.

Sion, fin juillet 1867.

Digitized by Google

CHAPITRE PREMIER.

LE BASSIN DE LA BASSE-GRUYÈRE.

I.

La rive gauche de la Sarine.

AVRY. — GUMEFFENS. — VUIPPENS. — EVERDES. — ECHARLENS. — MORLON. — MARSENS. — HUMILIMONT. — PLAISANCE. — CHAFFA. — RIAZ.

> Arrêtons-nous un peu....
> L'aspect de nos montagnes
> D'ivresse et de bonheur
> Fait tressaillir mon cœur!
> (SCRIBE. *Le Chalet.*)

Autrefois — il n'y a de cela que trente et quelques années — il fallait monter, depuis *Le Bry*, à travers une forêt, assez péniblement, une heure de chemin, jusqu'au village d'**Avry-devant-Pont**. Ici, à l'extrémité du village, avant de descendre à Gumeffens, une surprise vous était ménagée, un paysage inattendu et magnifique se déroulait à vos yeux.

« C'est de là que le bassin de la Gruyère se déploie dans toute sa beauté, avec son incomparable verdure, ses contours gracieux et imposants tout ensemble. Voyez comme les hommes s'y pressent.

Digitized by Google

Quatorze clochers s'offrent à vos regards sur une surface de moins de deux lieues. A vos pieds le château de Vuippens, à gauche celui de Corbières, un peu plus loin les tours de Bulle; dans le fond de la scène, d'un côté les cellules du monastère de la Part-Dieu, de l'autre l'antique manoir des comtes de Gruyère. L'émail des prairies, les bords sévères de l'impétueuse Sarine; la pente douce du Gibloux, opposée aux pointes sourcilleuses de la Berra, de la dent de Broc, de Branleire, de Follieran; enfin le majestueux Moléson, devant qui s'abaissent tous ces géants de la nature : tels sont les objets qui tour à tour captivent les yeux et sollicitent l'admiration. »

C'est là, en quelques traits rapides, un charmant tableau peint d'après nature par M. Hubert Charles. C'est par Avry qu'en partant de Fribourg, après quatre heures de chemin tout par hauts et bas, on entrait dans la Gruyère, en 1826, alors que cet honorable magistrat écrivait sa *Course dans la Gruyère,* le premier ouvrage d'ensemble publié sur cette partie de notre canton. Quelque dix années plus tard, on laissait Avry à droite, on contournait les hauteurs et on débouchait en plein dans le bassin par une belle route plane. La surprise est amoindrie, les horizons se sont abaissés de toute la hauteur des pentes évitées; mais l'aspect du paysage, vu de la cantine, est encore enchanteur.

Les aspects varient aussi dans le cours des siècles avec les progrès de la culture et les défrichements. Je lis dans un manuscrit de M. Joseph de Gady, de l'année 1811 : « Autant la position d'Avry et le point de vue dont on y jouit sont agréables, autant

Digitized by Google

l'étaient-ils peu il y a quelques siècles. Le Gibloux (1), qui couronne son territoire à l'occident, prolongeait ses forêts tout le long des communes de Charmont, et la forêt qui commande la Sarine ne laissait entre deux que le terrain nécessaire à la route, recouvrant de son côté le pâturage de Chatillon, et dérobant à la culture des terrains précieux et à l'œil tout le beau pays de La-Roche. »

Les députés du comte de Gruyère et de la ville de Fribourg s'assemblaient à Avry lorsqu'il survenait quelque différend entre le comte et notre Etat. C'est là aussi que se réunirent les milices vaudoises et les satellites du Directoire pour marcher sur Fribourg le 2 Mars 1798. Avry possédait, avec un commandant de place, un état-major et un conseil de guerre, ce fameux *poste invincible*, flanqué d'une serpentine et d'un canon de bois. — Quelle jouissance dans ces beaux jours de la liberté renaissante ! s'écrie un peu ironiquement M. de Gady.

D'après lui, les Mayor, de Pont, avaient un château au-dessous d'Avry, au lieu appelé *Vieux-Châtel;* la villa de M. l'ancien conseiller d'Etat Mauron fut construite par M. J. de Repond *(-le-Russe)*, qui a répandu beaucoup de bienfaits dans la contrée.

Le capitaine de Paris, chevalier de St-Louis, admis à la bourgeoisie privilégiée (patriciat) de Fribourg en 1783, était d'Avry.

L'illustration la plus belle, la plus noble à tous

(1) « C'est au Gibloux, dit M. de Gady, que se forment les orages si redoutés pour les biens de la terre. Ce petit canton, ajoute-t-il, est très giboyeux. » — Nos modernes Nemrods savent encore bien cela.

Digitized by Google

égards, dont ce village peut se glorifier, fut le jésuite Jacques Gachoud, surnommé l'*incomparable*, qui, pendant près de vingt-cinq ans, au commencement du siècle dernier, exerça avec un dévouement admirable les pénibles et dangereuses fonctions de missionnaire et de catéchiste auprès des catholiques de Constantinople et des malheureux captifs enfermés à fond de cale sur les galères de l'empire ottoman. Le Père Gachoud, dit M. Alexandre Daguet, ne se confina point dans son rôle de prédicateur héroïque ; c'était encore un esprit observateur. Dans ses relations de tous les jours avec les chrétiens, les musulmans et les rayas de l'empire turc, il recueillit de précieuses données sur l'état religieux, intellectuel et matériel de la Turquie et consigna ces renseignements dans des lettres dont quelques-unes ont échappé aux injures du temps et des hommes, ces grands destructeurs de reliques historiques. M. A. Daguet a donné dans l'*Emulation* (octobre 1856) une de ces lettres adressées à l'évêque de Lausanne, Mgr Claude-Antoine Duding. Un tableau du Musée cantonal, qui appartenait aux jésuites, nous représente le Père Gachoud, prisonnier des infidèles et montrant ses fers glorieux. M. Antoine de Gottrau vient de reproduire ce portrait.

Avry, Gumeffens, Vuippens et Riaz, ces quatre localités, au centre du bassin, se touchent presque.

Gumeffens, que la route laisse à droite, n'est qu'une agglomération de maisons, de granges et de scieries assez éparses.

Vuippens, modeste village, était, dit-on, autrefois presqu'une ville murée, avec un château

Digitized by Google

rebâti dans le siècle dernier par le bailli Frédéric de Montenach et qu'habite actuellement dans la saison de la chasse une noble famille fribourgeoise dont les exploits cynégétiques mériteraient une mention. La maison de Vuippens, déjà citée dans les chartes du XIIIe siècle, ayant alors la seigneurie d'Everdes, puis celle de Vuippens, de Sorens et de Gumeffens, maison puissante au XIVe siècle et au XVe, s'éteignit à Fribourg vers la fin du XVIe siècle. Elle donna à l'Etat deux avoyers : Jean, seigneur de Maggenberg, qui se constitua en ôtage à Fribourg pour les 31,000 florins dont cette ville était créancière vis-à-vis de l'Autriche qui n'acquitta jamais sa dette ; Rodolphe de Vuippens, la gloire de notre magistrature au XVe siècle et le commandant de l'aile droite des Suisses à Morat [1].

Tout près de Vuippens et dominant la Sarine, le château d'**Everdes**, dont il ne reste plus que les fondements et un amas de pierres, le tout masqué par un bois de hêtres qui descend jusqu'au pont de Corbières. Le château fut rasé par les Bernois pour venger la femme d'un de leurs avoyers dévalisée en cet endroit.

Quelques pas plus loin, **Echarlens**, avec son marais au-dessous de *Champotey*, vrai jardin botanique qui fait les délices des amants de Flore. Les imitateurs de Diane chasseresse y cherchent autre chose que des *carex* et des *potomageton*. L'herboriste Pugin, d'Echarlens, a composé son thé suisse avec les plantes de la contrée. Deux

[1] Voir, sur les Vuippens, les *Précis historiques* annexés à la *Chronique fribourgeoise* du XVIIe siècle, par H. Raemy de Bertigny, pages 119-122.

Digitized by Google

savants investigateurs de l'histoire, MM. les abbés Dey et Gremaud ont desservi, il y a peu d'années, cette paroisse.

Sur les déclivités du terrain qui borde la Sarine, **Morlon** a fourni depuis un demi-siècle, écrivait M. Gady en 1811, un nombre prodigieux d'étudiants et d'ecclésiastiques. C'est le village natal de Mgr Yenni, de mémoire vénérée, évêque de Lausanne et de Genève (1815-1845). Le proverbe populaire, dit quelque part M. Auguste Majeux, donne à Vuadens la *force*, à Bulle la *mauvaise conscience* et les *bons conseils;* ne donne-t-il pas à Morlon l'*esprit?* — Il faut être du pays pour oser écrire de ces choses-là! — Claude Lebeau, avocat au parlement de Paris dans le siècle dernier, dont M. Majeux a esquissé la vie dans l'*Emulation* (1855, janvier), était originaire de Morlon.

Eloignons-nous du voisinage de la Sarine, reportons-nous sur la droite du bassin.

Au pied du Gibloux, *Marsens* avec un vaste bâtiment, autrefois séjour de vacances pour les jésuites de Fribourg, actuellement une masure. — Plus bas, dans un vallon resserré, au bord du Gérignoz, quelques vestiges de l'abbaye d'*Humilimont.* — A mi-côte du Gibloux, *Plaisance,* qui portait bien son nom, résidence des évêques Duding (*Duens*). — Plus bas encore, les ruines du château de *Chaffa,* famille éteinte, contemporaine des seigneurs d'Everdes.

Enfin, au centre de la plaine, le joli village de **Riaz** et sa belle église dont le clocher scintille au loin de vifs reflets argentés. Au pied des murs de la maison de Dieu, repose, depuis 1824, un ancien

Digitized by Google

trappiste de la Valsainte, Dargniès, nom bien connu dans la médecine populaire. L'auteur de la *Course dans la Gruyère,* — tour à tour littérateur, quelque peu poète, élégant prosateur, écrivain des plus habiles à traiter les questions brûlantes, caractère antique que les traverses politiques n'ont pu abattre, — voit déjà de son vivant son nom attaché à celui de son village. On dit M. Charles de Riaz comme on dit M. Dupont de l'Eure ou M. Martin du Nord. L'homme illustre l'endroit. Les Clerc, les Gremaud comptent aussi dans leur famille des hommes qui honorent Riaz.

De Riaz à Bulle, il n'y a qu'un pas. Au lieu de le faire, il me plaît de rebrousser chemin et d'aller à Bulle par une autre voie.

II.

La rive droite de la Sarine.

La-Roche. — Un Menhir. — Pont-en-Ogo. — Pont de tusy ou *Pont du diable.* — Légende. Hauteville. — Corbières. — Villarvolard. — Villarbéney. — Botterens. — Broc.

Tout le long de l'eau, sur l'eau.
(Vieille ronde.)

Bientôt — on nous promet depuis longtemps cette voie pour la poste — grâce à des corrections de routes en grande partie accomplies, on préférera peut-être, pour se rendre de Fribourg à Bulle, suivre la rive droite de la Sarine.

On sort de notre capitale par les deux ponts

Digitized by Google

suspendus, et on va *tout le long de l'eau,* comme dans la ronde bien connue. Le long de la Gérine, sur ce pont de Marly, dont le tablier n'est guère plus large que les deux parapets — « beau pont, dit M. J. de Gady, commencé le 18 Mars et achevé le 24 Août 1563 par Pierre Wild. » Le long de la Serbache, dans ce vallon un peu désert entre Le-Mouret et La-Roche; et *tout du long* du chemin, des rubans de route d'une étendue désespérante pour le piéton — route magnifique, il est vrai, mais tirée par des partisans trop absolus de la ligne droite. Les vrais touristes ne sont pas dans ce camp-là.

La Gruyère s'ouvre — si l'on veut — à **La-Roche** (3 petites lieues de Fribourg et de Bulle). On ne sait où ce village commence ni où il finit : la paroisse est divisée en trois quartiers comprenant au moins cent groupes ou hameaux; l'église est à peu près au centre, à un bon quart de lieue des deux extrémités. Quand je passai à La-Roche la dernière fois, un missionnaire sans mission y prêchait la tempérance — *in partibus infidelium* — dans un des quatre cabarets de l'endroit, tandis que nous la pratiquions — pour le quart d'heure — mes deux gars et moi, « au bord d'un clair ruisseau, » assis pastoralement « sur l'herbette tendre, » dévorant à belles dents du pain de La-Roche. Il est excellent. J'ajouterai que notre gourde était assez joliment pourvue de certain jus qui n'avait pas été recueilli *tout le long de l'eau;* elle se vida lentement, tout en admirant le bassin de verdure, dont j'ai parlé plus haut, qui s'étend d'Avry à Bulle, entre le Gibloux et la Sarine. Le jour était

Digitized by Google

sur son déclin. Il n'était pas nécessaire d'être poète pour s'écrier prosaïquement :

Par un *beau* soir d'été, que nos alpes sont *belles!*

En descendant de La-Roche à Hauteville, à la hauteur de Villaret, le coup d'œil sur la grande vallée de la Basse-Gruyère est plus oblique qu'il ne l'est depuis Avry ou depuis la cantine; mais il a aussi son charme. — Sur la gauche, successivement deux ruines : celles du château de *La-Roche,* dont on voyait encore dans ce siècle-ci les fossés et les boulevards; puis celles de *Pont* (*-en-Ogo*), jadis place de guerre sur les confins des terres de Leurs Excellences de Fribourg et du *val* ou *pays* d'*Ogo,* qui constitua d'abord un comté de même nom, que remplaça dans la suite le nom de *Gruyère.*

Dans la même direction, nous voyons ce que l'on appelle un *Menhir.* Voici ce qu'en dit M. A. Majeux :

« Si, de La-Roche, on s'avance le long du torrent de la Serbache jusqu'au pied du rocher que couronnent les ruines du château de La-Roche, on arrive auprès d'un bloc de granit, placé au bord et sur la rive gauche du torrent, mais aujourd'hui masqué par des broussailles. La hauteur de cette pierre, qui est de seize à dix-sept pieds, est variable en ce sens qu'elle dépend de la quantité plus ou moins considérable de gravier accumulé par les eaux autour de la base. La longueur moyenne de cette masse est de quinze à seize pieds et demi; l'épaisseur d'environ sept pieds et demi. La partie supérieure paraît s'être terminée autrefois en arête vive, aujourd'hui émoussée. A la vue de ces dimensions et de ces formes, comparées à la position, on peut se convaincre que ce n'est pas ici un

CANTONALE

Digitized by Google

simple bloc erratique. Si cette pierre eût été déposée par une cause naturelle, elle serait couchée ou inclinée, au lieu d'être dressée perpendiculairement. Comme tous les monuments de l'époque celtique, elle est semi-brute, et l'art s'y fait moins apercevoir que conclure. Par sa longueur, elle coïncide exactement avec la ligne méridienne. Ces circonstances réunies prouvent que le bloc a été planté par la main de l'homme et qu'il faut le mettre au nombre de ces *pierres droites* que les Celtes élevèrent dans la Gaule, dans l'Armorique surtout, et qu'on désigne par le nom de *Menhir* ou *Peulven.* »

Au lieu de passer par Hauteville, on peut entrer au centre du bassin de la Gruyère en passant devant les moulins de La Sala et en rejoignant par le *pont de Tusy* la route de Fribourg à Bulle, sur la rive gauche de la Sarine.

Ce pont est ce que Pont-la-Ville offre de plus remarquable; on l'appelle aussi le *Pont-du-diable.* Il fait un effet très pittoresque, soit par son encadrement, soit par son assise sur des blocs énormes de poudingues qui lui servent ainsi de piliers naturels. Il a fait le sujet de maintes jolies peintures. La tradition du pays, relatée par Kuenlin, explique de la manière que l'on va voir l'origine de cette construction.

Nous mettons au récit le titre qu'il nous suggère.

Digitized by Google

Plus malin que le Diable.

« Depuis longtemps Pont-la-Ville sentait le besoin d'établir des moyens de communication avec la rive gauche de la Sarine. Il fallait jeter un pont sur la rivière ; mais comment y parvenir ? Les eaux étaient profondes et rapides, les rives escarpées, et puis on manquait d'argent. Un jour que les habitants du lieu, attablés à l'auberge, discouraient à grand bruit sur le thème favori de la nécessité et de la possibilité de cette construction, un jeune étranger, tout habillé de vert, entra tout-à-coup dans la salle à boire, au milieu des *si* et des *mais* qui s'entre-croisaient avec accompagnement de jurons de l'époque, et de rasades, comme on fait encore de nos jours. Aussitôt tous les propos s'arrêtent, et chacun de porter instinctivement ses yeux ahuris sur le nouveau venu, dont le regard avait quelque chose de si étrange. Peu à peu celui-ci se mêla à la conversation et, ayant appris de quoi il s'agissait, il s'offrit à se charger de l'entreprise et de la mener à bonne fin dans un terme très-rapproché ; mais il réclamait pour son salaire le premier être vivant qui passerait sur le nouveau pont.

» Le marché fut accepté, et l'on échangea, en garantie, les poignées de mains d'usage. C'est dans ce moment que le représentant de la commune, qui avait conclu la convention, sentit dans ses mains, ô horreur ! les griffes du diable.... car c'était lui. Sa figure devint blême, plus blême encore, quand Belzébuth s'évanouit tout-à-coup à ses yeux dans un nuage de poussière. La consternation était

Digitized by Google

générale. Un malin ramena un peu le calme dans les esprits en annonçant qu'il allait jouer au diable un tour de sa façon. Le soir venu, on quitta l'auberge pour aller se reposer, chacun étant sous l'impression d'une vague inquiétude, causée par l'attente des événements qui allaient s'accomplir.

» Pendant toute la nuit ce ne furent partout aux environs que des rumeurs étranges et un bruit littéralement infernal, surtout du côté de la Sarine. Et voyez donc! le lendemain un magnifique pont, fait et fini, enjambait les deux rives de la Sarine! Tout le monde était ébahi, stupéfait.

» Cependant on ne tarda pas à voir arriver le malin de Pont-la-Ville, portant trois petits sacs sous le bras.

» Il se place à l'entrée du pont, que personne n'osait passer, prend un premier sachet, l'ouvre..... et six souris s'en échappent, qui courent épouvantées sur le nouveau pont tant désiré et si singulièrement construit. Il ouvre le second sac, déjà plus gros que le précédent, et d'où sortent au galop six énormes rats qui prennent la même direction; le troisième, beaucoup plus volumineux encore, donne le jour à une bonne demi-douzaine de chats, de la taille la plus respectable. Et tous ces animaux de courir et de gambader, qui pour trouver un refuge, qui pour assouvir leur appétit.

» Le malin s'avance sur ce champ de carnage, plante sur un des piliers un gigantesque crucifix, et revient sur ses pas.

» Cependant l'étranger au costume vert, le diable — puisqu'il faut l'appeler par son nom — attendait impatiemment sa proie, assis sur un des sapins qui

Digitized by Google

s'élèvent sur la rive opposée. C'était probablement sur quelque fraîche jeune fille élégante et aux yeux bleus qu'il attendait, l'infernal amoureux! Mais quand il voit qu'il est dupé, entrant dans un violent accès de colère, il renverse chênes et sapins, fait rouler d'énormes blocs de rochers, avec lesquels il cherche à démolir le pont qu'il a élevé; mais tous ses efforts échouent, car la croix est là, la croix devant laquelle viennent s'arrêter tous les quartiers de rochers, formant ainsi une double barrière protectrice à l'entrée du pont. »

On me dira que, tradition ou légende, le conte du *Pont du-diable* de Tusy ressemble passablement à celui de cet autre fameux pont sur la route du St-Gothard. — Je répondrai que l'esprit malin l'est peu au fond, puisqu'il joue et qu'on lui joue aussi à peu près partout les mêmes tours.

Laissons le diable et son pont et continuons notre chemin.

Restant sur la rive droite, nous passons à **Hauteville**, divisé en trois parties : le village, Impart et Au-Ruz. Le village est situé à 705 mètres au-dessus du niveau de la mer. On a découvert (Au-Ruz) des tombes qui paraissent remonter à une haute antiquité. Pour pouvoir en déterminer l'époque, il faudrait des fouilles sérieuses, ce qui, croyons-nous, reste à faire.

Corbières offre comme souvenirs quelques restes de son ancienne importance sous ses seigneurs féodaux, branche aînée de ceux de Charmey. Cette branche s'est éteinte dans la personne de Rodolphe qui vivait en 1373. Il fut dépouillé de sa seigneurie par son suzerain, le comte de Savoie, pour avoir

Digitized by Google

commis un assassinat. Charles de Savoie la céda en 1534 à Jean de Gruyère qui la rendit au canton. On en fit un bailliage en 1554. Le premier bailli fut Barthélemy Reynau, et le dernier, en 1798, Béat-Louis Techtermann.

S'il est vrai, comme on le prétend, que Corbières ait été une ville considérable et assez peuplée pour qu'une douzaine au moins de bouchers y eussent de la besogne, il faut que l'époque de sa fondation remonte à des temps bien reculés; car on croirait à peine de nos jours à l'existence d'un bourg médiocre, à une époque antérieure, tant il reste peu de vestiges de bâtiments anciens, et on ne sait pas davantage quel accident les a détruits. La tradition place sa ruine au Xe siècle; mais elle est le seul garant de cette haute antiquité. Ses seigneurs, amis du peuple comme l'étaient en général les seigneurs de la Gruyère, avaient gratifié la bourgeoisie de Corbières de beaux priviléges, tels qu'aucune partie du canton ne peut se flatter d'en avoir eu de pareils. L'Etat de Fribourg les confirma.

Les armoiries des barons de Corbières représentaient un corbeau noir sur champ de gueule; s'il naissait au seigneur un garçon, le corbeau placé au-dessus de la porte du château laissait tomber de son bec un anneau d'argent et, si c'était une fille, un anneau d'or. Ainsi le disait Chalamala, le bouffon du comte de Gruyère.

Jean Emonet, de Corbières, docteur de l'Université de Dillingue, est l'auteur d'une dissertation sur saint Ignace, dédiée à l'abbé d'Hauterive, Jean Dumont (1646).

Digitized by Google

On passe ensuite à **Villarvolard,** berceau de la famille Repond, dont un membre, officier au régiment d'Affry, fut blessé dans la sanglante journée du Dix-Août et fut mis à la tête du ministère de la guerre sous le gouvernement helvétique. Le général de Repond, mort il y a quelques années, commandant du château de Vincennes, appartenait à la même famille. Elle s'est distinguée de toute manière et a acquis les titres d'une noblesse réelle par ses bienfaits. C'est ainsi qu'elle a fait à Bulle une fondation pour les écoles de dix-huit mille livres suisses.

Ainsi que Villarvolard, **Villarbéney** et **Botterens** faisaient autrefois partie de l'arrondissement ou bailliage de Corbières. Ces localités se suivent de près, le piéton passe de l'une à l'autre, comme sans s'en douter. Le 12 Mars 1779, un incendie consuma 18 à 20 bâtiments à Botterens. Une carrière, au pied de la montagne voisine, a fourni les pierres d'une espèce de marbre gris et noir qui ont servi à reconstruire le village.

Vus du chemin entre Villarbéney et Botterens, les toits rouges du village de Morlon se présentent assez bien. Rien de plus gai et de plus riant que cette position. Assis sur le revers oriental du petit mont solitaire de Vaucens, qui le sépare du territoire de Bulle, Morlon plonge son regard sur toute la ligne droite de la Sarine, depuis Gruyère à La-Roche.

A deux lieues de Corbières, **Broc** est situé à la bifurcation de la route de Charmey à gauche, de celles de Bulle et de Gruyère à droite; on traverse le pont sur la Sarine et l'on repasse sur la rive gauche.

Digitized by Google

Devant le pont étroit et d'une seule arche, non loin de l'église construite dans le style romand, cette construction lourde et massive, une tour haute et large, est appelée la *maison forte;* c'est ce qui reste de l'habitation d'une famille, que l'on croit avoir porté le nom du village et qui était feudataire des prieurs bénédictins dépendant du prieuré de Lutry. La maison voisine est celle du curé, qui porte encore le titre de prieur. En 1512, un prieur et trois prêtres y habitaient. — Broc fut la paroisse primitive de toute la vallée de Charmey.

Le doyen Jean-Antoine Dematra, de Broc, mort en 1824, était un ardent ami des sciences naturelles. Il a laissé, comme guide aux amants de Flore, son *Essai sur une monographie des rosiers du canton de Fribourg,* et M. le docteur Lagger, notre infatigable botaniste, a donné le nom de *carex dematriana* à une nouvelle laîche qu'il a découverte. L'herbier de Dematra se trouve au cabinet d'histoire naturelle à Fribourg.

Il existait à Broc un usage singulier et coûteux pour celui qui en était la victime : c'est de mettre, au moyen du jeu, l'écot d'un ou de plusieurs jours de gala au cabaret à la charge d'un seul joueur. C'est ce qu'on appelait, il serait difficile de dire pourquoi, *faire un évêque.*

Digitized by Google

III.

Histoire et roman, réalité et fiction.

RODOLPHE FELGA ET LOUISE RYCH. — ISALINE DE PALÉZIEUX ET FALCONNET.

Les souvenirs semi-légendaires se pressaient dans ma mémoire sur cette route de la rive droite — route du passé et de l'avenir, — entre La-Roche et Broc où elle reprend la rive gauche pour aboutir ou à Epagny ou à La-Tour. Je venais de lire les quatre premières nouvelles du tome 1er des *Schilderungen aus der westlichen Schweiz*, de Kuenlin.

Ma pensée évoquait les héros de l'histoire et du roman. Je voyais passer devant moi de nobles chevaliers, de fières châtelaines, de gracieuses jouvencelles. Ici, près du moulin de La Sala, en face des ruines du castel de La-Roche, non loin du *Pont-du-diable*, étaient descendus de cheval et s'étaient reposés sous un pommier, Rollet de Vuippens encore dans la fleur de l'âge et Rodolphe Felga, dont les cheveux blanchissent déjà. Ils s'entretiennent de la belle *Louise Rych*, dont la main est recherchée par deux pères qui l'ambitionnent pour leurs fils. L'avoyer bernois Rodolphe de Ringoldingen veut cette épouse, l'enfant de son cher Oswald, pour son fils Thuring, l'unique fruit de son mariage avec l'héritière de Landshout. Claire de Vuippens, sa seconde épouse, favorise ses vues; mais le chevalier Felga, fribourgeois, destine Louise, qui doit devenir châtelaine de Vivy, à son fils Rodolphe, et cherche à mettre le chevalier

Digitized by Google

Rollet, oncle et tuteur de l'opulente héritière, dans les intérêts de sa cause.

La nouvelle Hélène entraînera involontairement deux villes, deux peuples, dans cette querelle d'intérêts opposés; mais le cloître et bientôt après la tombe y mettent fin.

Les deux cavaliers poursuivent leur route, ils arrivent au château de la Tour-de-Trême, où ils trouvent seul le bailli qui leur fait les honneurs de la maison. Ce château rappelle à Rollet de Vuippens *Isaline de Palézieux*, douce apparition du temps de sa jeunesse, orpheline confiée à la protection du comte de Gruyère, dont Rollet fut l'écuyer. Il ne fut pas insensible aux charmes d'Isaline; mais elle aimait secrètement, d'un amour dicté par la reconnaissance, un vassal du comte, le vertueux Falconnet. Un suppôt de l'Autriche, Conrad de Mœrsberg, dévoile et dénature le secret d'Isaline pour se venger de ses dédains. Rollet la venge à son tour, sous les murs de Bulle, dans un combat singulier, où il force l'Autrichien vaincu à aller implorer le pardon de la comtesse de Gruyère offensée dans la personne de sa protégée; mais le perfide ne s'excuse que pour confirmer ses accusations contre Isaline. Celle-ci avoue avec franchise ses sentiments; son aveu attriste Rollet, mais le triomphe de l'innocence est sa consolation, c'est un baume appliqué sur les plaies de son cœur. Mourir ou mériter la main d'Isaline, tel est le dernier espoir avec lequel Falconnet part pour les combats, à la suite du comte Pierre. Il revient chargé de gloire et reçoit des mains de ce dernier, et en présence de la future châtelaine de Palézieux,

Digitized by Google

l'anneau nuptial que celle-ci lui avait confié comme gage de sa fidélité au fiancé de son choix.

Le trépas seul mit un terme à cette union.

Vuippens, Corbières, Louise, Isaline, Nicolaïde, Alexie, ces figures grandes ou gracieuses, conservées dans l'histoire ou embellies par le roman, apparaissaient à mes yeux à travers les ruines des manoirs de La-Roche, Everdes, La-Tour et Charmey. Montsalvens, Crêve-Cœur me redisaient les tristesses de Madeleine de Miolans et les blessures d'un cœur jaloux. Cette Gruyère doux-fleurante a sa poésie dans ses aspects comme dans ses souvenirs, où la fiction le dispute à la réalité.

IV.

Une journée d'arrêt.

UN TABLEAU DE FAMILLE. — LES DAMES COMME IL FAUT.

Il ne s'agit plus du siècle passé, ni de roman ni de fiction. Je veux vous introduire dans la vie réelle, une vie de famille, dans le bassin de la Gruyère, en plein XIXe siècle.

Une bonne journée, deux bonnes nuits passées sous un toit hospitalier. Il pleuvait comme s'il n'avait jamais plu, comme si l'on eût eu besoin de pluie. Nos jeunes gens — les rangs de la jeunesse s'étaient doublés et triplés dans la localité où nous nous arrêtâmes — disaient autour de deux vieux amis, leurs pères :

> On dirait que le ciel, qui se fond tout en eau,
> Veut inonder ces lieux d'un déluge nouveau.

Digitized by Google

Les citations classiques sont bien permises à des collégiens en vacances quand les papas se permettent encore des réminiscences de trente ans de date. Il y a trente-huit ans, ceux-ci étaient à Fribourg, élèves du même pensionnat, comme, cette année, ceux-là le furent ailleurs. Et les verres s'emplissent et se vident à ces souvenirs, quand la maman vous a fait asseoir à la table de famille, dont elle vous fait cordialement les honneurs, aidée de charmantes jeunes filles, après qu'une d'elles, encore enfant, a dit pieusement, à haute et intelligible voix, la petite prière qui précède chaque repas dans tout ménage chrétien.

On dort bien, après les douces causeries de la veillée, bercé par les souvenirs du passé, rêvant même tant soit peu de l'avenir, sinon pour soi, du moins pour qui doit nous survivre.....

Qu'importe la pluie au réveil ! On redescend dans la chambre commune, salle à manger, chambre de travail. Trois fenêtres : à chaque embrasure, comme dans son cadre naturel, une tête de femme penchée sur son ouvrage, des mains agiles ; pas d'airs froids et compassés ; rires et langages francs et de bon aloi. Les tables sont garnies d'objets qui annoncent des travaux domestiques d'une utilité réelle et qui ne laissent guère de place aux indispensables futilités. Cela n'empêche pas de causer, et c'est ainsi qu'en travaillant et en regardant travailler, tout en feuilletant un livre qu'il ne lisait pas, votre incorrigible touriste laissait tomber la pluie et s'écouler le temps, se souciant aussi peu de celui-ci que de celle-là. Il contemplait, comparait, admirait et réfléchissait.

Digitized by Google

Vous rencontreriez plus d'un tableau de ce genre à la campagne, surtout dans la Gruyère où j'ai trouvé celui-ci sans le chercher, tout à fait à l'improviste. C'est pris sur nature, mais le peintre reste au-dessous du modèle ; souvent la fiction est plus facile à retracer que la réalité.

Des parents sérieux, élevant leurs enfants dans la crainte de Dieu et l'amour du travail, les accoutumant, au milieu des dons de la fortune, à une vie réglée, à une conversation dont la frivolité et la médisance sont bannies, à des manières simples, à une tenue sans recherche et en dehors des excentricités de la mode, — savez-vous que ces familles-là deviennent rares dans un certain monde, qui se croit même *des meilleurs*. Ce qui est plus commun et ce qui est pourtant *de mise* et *de bien porté* dans le beau monde, c'est la jeune fille singeant l'homme de la tête aux pieds, portant sa tunique, son chapeau, sa casquette, ses bottes ; faisant résonner le pavé sous son talon métallique, cherchant à se donner une démarche et des airs virils, ayant le regard assuré, l'effronterie est presque admise. Avec cela une coiffure extravagante, des ailes d'oison semi-ployées, des plumes et des oreilles de hibou, des chignons menteurs, tout un appendice caudal que je n'essaierai pas de définir. — Voilà, dit-on, une demoiselle *comme il faut*. — Merci ! je les aime mieux *comme il en faudrait*.

Partons ! je deviendrais méchant. — Au revoir, mesdames. Je vous quitte à regret, vous si aimables dans votre simplicité. Il est temps d'arriver à Bulle.

Digitized by Google

CHAPITRE DEUXIÈME.

BULLE.

FONDATION DE BULLE. — RÉGIMES SUCCESSIFS. — EDIFICES : CHATEAU, COUVENT DES CAPUCINS, ÉGLISE, HOTELS, ETC. — COMMERCE, INDUSTRIE. — SAVANTS ET HOMMES DISTINGUÉS. — EXCURSIONS, ETC.

C'est Bulle qui n'a point de nom dans le passé,
Mais qui ne gémit pas sur son astre éclipsé ;
Cité riche de biens, plus riche d'espérances,
Déversant au pays sa corne d'abondance.
. . . . . .
Bulle, où la liberté fut toujours caressée,
Où s'étend l'industrie, où grandit la pensée.
N. GLASSON.

On ne saurait ouvrir ce chapitre sans y inscrire ces vers d'un enfant de Bulle, un poète fier, même un peu orgueilleux de sa ville : mieux vaut cela que de la dénigrer.

En moins d'une heure nous arrivons à Bulle, de Broc, par la belle route percée à travers la forêt de Bouleyres et par **La Tour-de-Trême**, que l'on prendrait pour un faubourg du chef-lieu de la Gruyère. Ce village se relie au chef-lieu par une allée de platanes : on dirait les abords d'une grande ville. Saluons en passant la tour carrée qui a donné son nom au village, tour qui est le seul reste du château où je vous ai introduits, au chapitre précédent, en compagnie de Rollet de Vuippens et de Rodolphe Felga, qui s'entretiendront, le soir, d'Isaline de Palézieux.

Digitized by Google

La-Tour était la sentinelle avancée des comtes de Gruyère, du côté du nord ; elle formait avec la *maison forte* de Broc et le château de Montsalvens un trilatère qui enfermait et défendait la contrée, de l'ouest à l'est. Le rocher sur lequel la tour reste debout est à moitié aplani, converti en gravier. Le 22 juillet 1779, le feu du ciel consuma 3 maisons et 3 granges de ce village. Deux incendies y éclatèrent encore depuis lors : le plus considérable, le 27 septembre 1852, réduisit en cendres une cinquantaine de bâtiments au-delà de la tour, dans la partie que l'on nomme encore *la ville* et qui était séparée du quartier supérieur, du côté de Bulle, par une forte muraille d'enceinte flanquée de tours. Le second incendie causa moins de dégâts. De jolies et fraîches habitations ont remplacé les lourdes, sombres et incommodes masures que la flamme a fait disparaître.

Au-delà de La Tour-de-Trême, à gauche de la route de Gruyère, se trouvent de vastes bâtiments occupés par une fabrique de parqueterie.

La-Tour est le lieu natal de Chenaux, le conspirateur de 1781. Les habitants se distinguent par leur esprit vif, caustique et industriel.

En quelques minutes, nous voici à **Bulle** « au clocher d'argent, au magnifique tilleul, à la splendide rue alignée au cordeau, aux toits rouge-bruns, aux coquets bâtiments portant blanche façade et puis verts contrevents. »

La ville de Bulle forme une barrière factice au grand bassin de la Gruyère dont les limites naturelles s'étendent jusqu'à Epagny.

Digitized by Google

Bulle, chef-lieu de préfecture, plusieurs fois incendié et toujours mieux rebâti, présente fièrement son vaste château avec donjon, tours et tourelles, ses cinq larges rues et de belles places publiques. Le dommage occasionné par l'incendie du 2 avril 1805 fut évalué à environ un million de livres tournoises, dans les *Annotations* de M. J. de Gady. La destruction fut presque complète. Il n'y eut d'épargné que le château, le couvent et l'église des Capucins, deux auberges et trois ou quatre maisons. Le gouvernement de Fribourg, les villes et villages voisins et tous les cantons s'empressèrent d'envoyer des secours considérables. L'incendie du 24 août 1866 a détruit un groupe de vieilles maisons et permis de dégager une jolie place en face du *Cheval-Blanc* et de l'*Hôtel-des-Bains*.

Il a été dit en vers que Bulle n'avait point de nom dans le passé. C'est là une licence poétique, une phrase sujette à interprétation. Le fait est que l'époque précise de la fondation de la ville est ignorée. On convient toutefois que cette paroisse est la plus ancienne de la Gruyère et que l'église remonte probablement au VIIe siècle. Le château, ou « forteresse » de Bulle, fut bâti ou restauré par saint Boniface, évêque de Lausanne, en 1220.

De temps immémorial Bulle faisait partie du comté d'Ogo, qui prit au XIIe siècle le nom de comté de Gruyère, lorsque le comte Rodolphe II céda, en 1195 ou 1196, cette ville et sa banlieue aux évêques de Lausanne qui en eurent la possession jusqu'en 1537, époque où eut lieu la conquête du Pays-de-Vaud par les Bernois et les Fribourgeois.

Digitized by Google

Les vieilles *Annotations* dans lesquelles j'ai puisé bien des renseignements pour cet ouvrage expliquent ce nouveau changement de maîtres de la manière suivante :

« Bulle, commune heureuse et tranquille sous les évêques de Lausanne, ses princes, qui ne l'avaient jamais pressurée, et sous la protection des Fribourgeois qui, en retour de son attachement, soignaient ses intérêts, — Bulle, dans les premiers temps de la prétendue Réforme, craignit pour sa religion et pour ses franchises. Sa vieille amie et combourgeoise, La-Roche, aussi sous la domination de l'évêque, mais déjà liée par des conventions qui la plaçaient en quelque sorte sous la dépendance du Sénat de Fribourg, partageait les mêmes craintes. Ces deux communes, ainsi qu'Albeuve, envoyèrent des députés à Fribourg, offrant de se soumettre à cette République si les circonstances les forçaient à changer de maîtres, et protestant de leur attachement inviolable à la foi de leurs pères. Leurs Excellences hésitèrent d'abord, Elles eurent quelques scrupules à l'endroit de l'évêque ; mais bientôt Elles jugèrent l'occasion opportune et firent prêter serment de fidélité à leurs nouveaux sujets, sous la réserve de la maintenance des droits et priviléges de ceux-ci. » (1)

Voilà comment — après *quelques scrupules* bientôt enlevés — **Bulloz de l'Evesché** devint depuis 1537 bailliage fribourgeois, puis préfecture, et depuis 1848 chef-lieu du district de la Gruyère.

(1) *Conf.* HISTOIRE CANTONALE, 2de partie, p. 185.

Digitized by Google

Tout proche du château, à droite, le couvent et l'église des RR. PP. Capucins, tant aimés dans toute la contrée et qui méritent une mention spéciale.

Les Capucins de Bulle. — Là était la chapelle de *St-Théodule,* bâtie par saint Boniface, évêque de Lausanne, dans la première moitié du XIIIe siècle. Réduite en cendres, ainsi qu'une grande partie de la ville en 1447, elle fut rebâtie par Georges de Saluces, autre évêque de Lausanne, et achevée par son successeur Guillaume de Varax. Elle ne fut cependant consacrée qu'au commencement du siècle suivant par Aymon de Montfaucon. Dès lors, elle fut négligée et enfin totalement abandonnée par l'administration de l'hôpital, en sorte qu'elle servait de hangar aux voisins qui y retiraient leur bois et y abritaient leur bétail. En 1641, à la demande de dom François Michel, doyen et curé de Bulle, la bourgeoisie appela dom Claude Mossu, de Charmey, prêtre de l'Oratoire-de-Jésus en France, et lui confia la desservance de cette chapelle dévastée. Il en fut chapelain de 1641 au 18 mars 1665. Grâce à son zèle, la chapelle devint florissante. Une petite statue en bois, représentant la Sainte-Vierge au pied de la Croix, placée sur l'autel en 1646, lui fit donner la dénomination de *Notre-Dame-de-Compassion.* Depuis cette époque, elle fut un lieu de pèlerinage très-fréquenté. On y vint en foule de la Savoie, de la Franche-Comté et du Vallais, jusqu'à la révolution française. Les archives de la chapelle contiennent de nombreux documents notariés, attestant des grâces et faveurs obtenues dans ce sanctuaire.

Digitized by Google

Le doyen Fuchs, du chapitre de St-Nicolas de Fribourg, et Pierre de Gottrau, bailli de Bulle, s'intéressèrent tout particulièrement à l'établissement des RR. PP. Capucins. Dom Mossu, se désistant de son bénéfice en leur faveur, parla le premier de leur appel; dom Michel, curé de Bulle, et dom Bernard Savoy, curé d'Avry, appuyèrent vivement la demande de la bourgeoisie et du clergé, présentée, le 23 juin 1665, par le lieutenant François Moret, afin qu'on confiât à perpétuité aux Capucins, déjà connus dans la contrée comme missionnaires, l'administration spirituelle de la chapelle de Notre-Dame-de-Compassion. Une partie du Conseil suprême de Fribourg opinait pour la convocation immédiate du Conseil des Deux-Cents, afin de les autoriser à perpétuité. Mais l'avoyer Meyer, qui nourrissait l'espoir de fonder à Bulle une maison de Dominicains, fit échouer ce projet, et les Capucins ne furent reçus *qu'à bien plaire,* le 30 juin 1665. La veille déjà, le lieutenant Moret était rentré à Bulle avec les PP. Hommebon et Chrysanthe, qui y furent accueillis avec une grande joie. Le 6 juin 1669, les Deux-Cents les reçurent unanimement à perpétuité, sous les conditions ordinaires, et au nombre de douze Pères.

Quelque temps après leur arrivée, la communauté était ainsi composée : P. Humbert *Comte*, de Porrentruy, supérieur; P. Anaclet *Chaney,* d'Estavayer-le-Lac; P. Claude *Moret,* de Bulle; P. Anselme *Gottuay,* de Vuadens; P. Fabricius *Stutz,* de Fribourg; P. *Massé,* de Rapperschwyl; P. Abel *Schöflin,* de Fribourg.

Digitized by Google

Ils occupèrent d'abord la maison hospitalière que dom Mossu avait habitée et que la ville leur abandonna. M. Berchtold (*Histoire cantonale*) dit qu'ils obtinrent la jouissance du château. Cependant, avec les besoins toujours croissants de la desservance de la chapelle et des missions, la communauté s'était agrandie. Le P. Janvier, provincial, demanda au gouvernement l'autorisation de bâtir un couvent. Le 10 janvier 1668, elle lui fut accordée avec la concession d'un emplacement et d'une grange pour cette bâtisse. Mais leur existence était encore précaire; ce ne fut que lorsqu'elle eut été assurée par le décret du 6 juin 1669, qu'ils s'occupèrent activement de la bâtisse du monastère. Le 20 janvier 1671, les fondements en furent jetés et les travaux poussés avec tant de vigueur que, le 13 juin 1672, ils prirent solennellement possession du couvent. En octobre de l'année précédente, un des ouvriers qui travaillait avec le plus d'activité, Michel Cotty (Cottier ou Cottet?) fut enseveli sous un pan de mur de l'édifice en construction. Il ne survécut que quatre jours à cet accident qui faillit aussi coûter la vie à deux Pères Capucins qui volèrent à son secours. Il mourut en disant : « Je suis trop heureux d'avoir contribué au prix de ma vie à doter ma ville natale d'un si saint établissement. Je meurs content. » Toute la population de Bulle accompagna sa dépouille mortelle à sa dernière demeure.

Jusqu'en 1687, la chapelle de Notre-Dame-de-Compassion, quoique restaurée et agrandie par les soins des PP. Capucins depuis quatorze ans, n'en était pas moins la propriété du vénérable clergé et

Digitized by Google

de la bourgeoisie de Bulle, qui se dessaisirent alors de tous les droits et prétentions qu'ils avaient sur cette chapelle, en faveur des religieux qui la desservaient. Comme leur règle s'oppose formellement à toute propriété, le clergé et la bourgeoisie en firent donation au Nonce apostolique près de la Confédération, Mgr J. Cantelmy, archevêque de Césarée, et à ses successeurs, à la condition formelle de n'accorder l'administration spirituelle de cette chapelle « qu'aux PP. Capucins de la Province suisse et à point d'autres, » dit l'acte. Après cette cession du clergé de Bulle et l'acceptation du Nonce, en date du 27 novembre 1687, les Capucins obtinrent l'autorisation d'agrandir encore cette chapelle, le 27 janvier 1688. Les travaux commencèrent immédiatement, et, sous la direction de M. Jacques Ræmy, alors bailli à Bulle, elle devint ce qu'elle est encore actuellement. Le 14 août 1689, elle fut solennellement consacrée par Mgr Pierre de Montenach, sous le vocable de Notre-Dame-de-Compassion et de Saint-Théodule, évêque du Vallais, comme second patron.

La Gruyère a fourni un bon nombre de Capucins aux maisons du canton. Leurs annales citent le Frère Simon Ruffieux, de Charmey, mort en odeur de sainteté et célèbre par plusieurs prodiges, décédé le 7 juin 1637, après 38 ans de religion. Parmi les provinciaux et définiteurs qui se sont particulièrement distingués : les PP. Joachim Deschoux, de Vuippens, et Ananie Pégaitaz, de Grandvillard. Les familles Castella, Charles, Dey, Gaudard, Glasson, Remy, Thorin, etc., ont aussi donné des sujets à cet Ordre bien apprécié dans nos campagnes.

Digitized by Google

La rue qu'ouvrent le couvent et l'église des Capucins est la rue de Bouleyres; presqu'à son extrémité est le bâtiment des **Ecoles** qui fut, avant 1847, pendant quelques années, un pensionnat tenu par les Sœurs de St-Joseph. La rue parallèle s'appelle rue du Milieu. Entre les deux, une large place, une belle promenade, avec une double rangée d'ormeaux.

A l'opposite du château, s'élève, masquée du côté de la ville par les **Halles** et quelques maisons,

L'**Eglise paroissiale** de St-Pierre-ès-liens, vaste, d'une architecture élégante dans sa simplicité, avec un orgue d'Aloys Mooser, notre célèbre facteur.

Elle avait été rebâtie au milieu du siècle passé. Révérend Cl.-Maurice Ardieu, ancien professeur de philosophie, mort en 1749, légua environ 6,000 écus pour reconstruire le chœur. André-Joseph de Castella, alors curé, s'engagea à réédifier l'église entière; la première pierre fut posée le 31 mars 1750, et l'église fut consacrée le 26 septembre de l'année suivante. En 1753, le dimanche de la sexagésime, Mgr de Boccard, évêque de Lausanne, y sacra Mgr de Roten, évêque de Sion. Cette église fut incendiée en 1805, lors du grand incendie qui consuma presque toute la ville; reconstruite à neuf, elle fut consacrée le 22 septembre 1816.

Le clergé de l'église paroissiale de Bulle compte quatre membres et ne paraît pas avoir été jamais beaucoup plus nombreux. Cette paroisse est la plus ancienne connue du canton; entre 826 et 850, Heldolfe en était curé; son successeur fut Leo-

Digitized by Google

dande qui paraît dans une charte de 856 et qui, douze ans plus tard, en 868, était remplacé par Teudlande. A cette époque il y avait à Bulle, église-mère de la contrée, des réunions ordinaires de prêtres; en 856, le 23 mars, la réunion eut lieu à Echarlens, à l'occasion de la dédicace d'une chapelle en l'honneur de la Ste-Vierge. A cette même époque encore, l'église de Bulle jouissait d'une dîme dite de St-Eusèbe, dans les villages des environs. Vers 1220, Conon d'Estavayer, prévôt de la cathédrale de Lausanne, l'auteur du Cartulaire, était curé de Bulle; il faisait desservir l'église par un chapelain.

Après la conquête du Pays-de-Vaud et la fuite de l'évêque de Montfaucon, le clergé de Bulle ne fut pas étranger à la démarche faite par les Bullois, offrant de se soumettre à l'Etat de Fribourg si les circonstances l'exigeaient, surtout afin de conserver la religion de leurs pères, et tout en réservant les droits seigneuriaux de l'évêque.

Le droit de collation de l'église de Bulle appartenait autrefois au Chapitre de Lausanne; lors de la Réforme, ce droit fut accordé par un bénéficier du Chapitre au clergé et aux paroissiens. Mais des difficultés s'étant élevées à ce sujet, en 1648, entre les deux parties intéressées, le gouvernement intervint et s'adjugea le droit de collation.

Cette paroisse fait partie du décanat de *Part-Dieu;* au XIIIe siècle, elle faisait partie du décanat d'*Ogo* qui contenait 25 paroisses, c'est-à-dire toute la Gruyère, plus le versant septentrional du Gibloux.

Digitized by Google

En partant du château pour aller à la Grand'rue, on passe devant le **Tilleul** chanté par notre poète bullois, dans une ode qui date, semble-t-il, de l'époque de ses premiers essais. Je ne citerai que quelques strophes tout imprégnées de patriotisme et de couleur locale :

. . . . . .
Quand sur tes oisives banquettes
Gazouillent de joyeux propos,
J'aime, j'aime à voir les fauvettes
Voltiger dans tes longs rameaux.

Sous ton ombre dansaient nos pères :
Sans danser nous y médisons.
Arbre, dis-moi quels tu préfères,
Ne dis pas si nous les valons.

. . . . . .
Que de mots dits sous ton feuillage !
Joyeusetés, propos grivois,
Récits de Nestors de village
Et sentences de vieux Bullois.

. . . . . .
Sur six larges piliers de pierre
Tu reposes tes bras vieillis,
Comme un barbon, fortuné père,
Sur les épaules de ses fils.

Mais barbon à verte figure,
Tu rajeunis tous les printemps,
Et tu reprends la chevelure
Qui te couronnait à vingt ans.

Du tilleul aux hôtels il n'y a qu'un pas. Devant vous, la *Maison-de-Ville*, vaste et imposant édifice ; sur la gauche l'*Union*, jadis la *Mort* dont le bon vin fut chanté par Kuenlin ; un peu plus loin, du côté de Gruyère, le *Cheval-Blanc*, plein de souvenirs

Digitized by Google

patriotiques et guerriers, et d'où vous pouvez à votre aise contempler le majestueux Moléson ([1]). Les autres hôtels sont le *St-Michel*, le *Lion-d'or* et l'*Hôtel-des-Bains*.

Les armoiries de la ville de Bulle, qui figurent sur la balustrade du balcon de l'*Hôtel-de-Ville*, sont mi-partie argent et gueule avec un bœuf de gueule (rouge) dans le champ d'argent. Le bœuf joue un grand rôle dans les traditions de cette cité. Dans le bon vieux temps, dit la tradition, il y avait le soir sur les *communs* de Bulle un gigantesque taureau noir avec des yeux d'escarboucle qui lançaient des flammes. Il beuglait d'une façon terrible et surnaturelle. Malheur à qui l'approchait! Cette tradition, oubliée aujourd'hui, se relie à d'autres légendes également disparues et qui se rapportaient, l'une aux voûtes qu'on dit exister sous le jardin des chanoines, l'autre à l'ancienne maison ou auberge de la *Mort*.

([1]) L'enseigne du Cheval-Blanc, à Bulle, rappelle le mouvement insurrectionnel qui éclata en 1781, et à la tête duquel figura Nicolas Chenaux, de La Tour-de-Trême, major du régiment de Gruyère. Les chefs des conjurés gruériens, ayant tenu quelques-unes de leurs réunions au *Cheval-Blanc* alors à l'enseigne de l'*Epée*, cette dernière enseigne fut, par ordre du gouvernement de Fribourg, brûlée par la main du bourreau devant le château baillival de Bulle, et le propriétaire condamné à la remplacer. Et il n'y avait pas à broncher. Mais au-dessous du « *coursier effaré d'argent en champ d'azur* » quelque main révolutionnaire plaça, *pro memoria* sans doute, une épée nue couchée et couronnée de lauriers, et la pointe tournée du côté de Fribourg. (Aug. Majeux, *Souvenirs de la Gruyère*.)

Digitized by Google

A propos de voûtes, que de fois n'ai-je pas parcouru, bien jeune encore, celles du château, résidence du préfet [1]! Caves, greniers, vestibules, remises, galetas, j'explorais tout, je furetais partout. Que de transformations l'antique manoir a subies depuis qu'il servit de résidence aux évêques ses fondateurs! Les chapelles, les salles d'armes, les grandes salles de réception ont été converties, les unes en remises, d'autres en pièces aux destinations les plus variées, plusieurs en prisons. Le tout coupé, mutilé, profané par des séparations postiches, des boiseries qui datent de diverses époques. Partout je découvrais des fresques, des figures dont le badigeonnage, les injures du temps, des plafonds et des planchers, malencontreusement pratiqués dans la suite des âges, ne laissaient plus que voir une partie et deviner le reste. Je me plaisais à interroger le passé, à évoquer ces grandes figures de papes, de cardinaux, de prélats, d'évêques, de chevaliers, qui m'apparaissaient dans la pénombre d'un jour mystérieux, à travers les meurtrières et les œils-de-bœuf obscurcis par la poussière et par les toiles d'araignée..... Puis, crac! un léger bruit se faisait entendre, il me semblait qu'un de ces austères personnages me menaçait du geste et du regard, je décampais bien vite, croyant sentir déjà sa puissante main s'appesantir sur moi. Je n'avais troublé, dans mes explorations, que le repos de

[1] Le premier préfet de Bulle, sous le régime de la Restauration (1814 à 1831), fut Nicolas d'Odet; le dernier, Nicolas de Gottrau; mon père, Antoine de Raemy, fut l'avant-dernier, de 1824 à 1830.

Digitized by Google

quelque oiseau nocturne, seul habitant de ces sombres voûtes.

Commerce, industrie. — Avec une population relativement peu considérable (environ 2,000 âmes), Bulle possède tous les établissements d'une grande ville : Banque populaire en voie de prospérité et bien administrée, hôpital confié aux soins intelligents et dévoués des bonnes Sœurs de la Charité, établissement de bains, divers cercles et sociétés de musique, brasseries, fabrique de chaux, de gypse. La ville possède aussi une belle fondation faite pour les écoles par la famille Repond, comme je l'ai dit.

Il se tient à Bulle, plusieurs fois l'année, des foires considérables de bétail dont la plus importante est en octobre, à la St-Denis. Ces foires sont très-fréquentées par les éleveurs, les agronomes et les marchands étrangers.

Cette place est depuis plusieurs années le marché principal du canton de Fribourg pour le commerce des bois de construction, des pailles tressées et des fromages de Gruyère qui viennent d'obtenir cette année de si flatteuses distinctions à l'Exposition universelle de Paris. Quel bel avenir ne doit pas ouvrir la voie ferrée à Bulle si avantageusement situé au débouché des routes de Fribourg, de Charmey, de Thoune et de Vevey !....

« On doit aux habitants de Bulle, a dit M. Charles, cette justice que, toutes les fois qu'il s'agit d'une mesure d'utilité publique, ils sont les premiers à montrer l'exemple. » Ils s'efforceront de conserver cette réputation. L'activité, l'esprit de spéculation

Digitized by Google

et d'industrie et un certain orgueil naturel les caractérisent. Les Bullois ont aussi dans tous les âges de leur histoire des hommes qui se sont distingués à plus d'un titre, mais surtout dans le domaine des sciences.

Savants et hommes distingués. — Au XVIe siècle, le prévôt Duvillard, un des premiers inaugurateurs de la Chambre des scolarques; le chanoine Garin, qui fut aussi prévôt, un des coadjuteurs du Père Canisius dans la grande mission réformatrice que le Bienheureux s'était imposée à Fribourg. Au XVIIe, dom Pierre Glasson, curé de Givisiez, auteur des *Parallelæ Evangeliorum et trium primorum sæculorum*, ouvrage dédié à l'avoyer Fr. d'Affry. Au XVIIIe, l'abbé Gex, curé à Paris, auteur de Mémoires détaillant les moyens de rendre Bulle florissante. L'abbé François Geinoz, membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-lettres, auteur de plusieurs dissertations sur Hérodote; numismate distingué, profond dans les antiquités grecques et romaines, initié dans celles des Hébreux, dont la langue lui était familière, il était très-versé dans l'histoire et la littérature modernes; né à Bulle en juillet 1696, élève des Jésuites de Fribourg, il mourut à Paris, le 23 mai 1752, honoré de l'estime du chancelier d'Aguesseau. M. de Bougainville, qui lut son Eloge à l'Académie le 14 novembre 1752, rend hommage à la pureté de ses mœurs et à la douceur de son caractère, et dit, au début de son Eloge, que « depuis plusieurs siècles la famille de MM. Geinoz tient un rang distingué à Bulle. »

Digitized by Google

Pauvre Jacques n'a-t-il pas aussi un titre à quelque célébrité? Le héros de la romance était un Bosson, de Bulle, grand-père du poète Nicolas Glasson. L'action se passe dans la laiterie de Trianon. Il y avait là une jeune bergère qui avait le mal du pays et qui avait laissé son cœur à Bulle.

Pauvre Jacques, quand j'étais près de toi.

Ainsi chantait ou gémissait la pauvrette, si bien que la reine appela aussi Jacques à Trianon, et qu'alors on ne pleura plus. Mon père a connu Jacques Bosson qui ne pouvait parler de Louis XVI et de Marie-Antoinette sans verser des larmes. Ce fidèle serviteur conservait comme une précieuse relique un livre d'Heures qui avait appartenu à la reine infortunée. L'air de *Pauvre Jacques* se fait souvent entendre dans nos églises; il a été appliqué au cantique :

Vous qu'en ces lieux combla de ses bienfaits
Une mère auguste et chérie.

Le siècle présent nous offre toute une pléiade littéraire de poètes et de prosateurs dont Bulle, ses environs et ses écoles peuvent revendiquer quelque gloire. C'est d'abord Nicolas Glasson, un des poètes bucoliques les plus gracieux de la Suisse romande, qui avait fait toutes ses études littéraires au collége des Jésuites de Fribourg, dans les années 1830-1840. Plus jeunes que lui, moins nourris, les derniers surtout, d'études classiques, Auguste Majeux, Louis Bornet, Cyprien Ayer, Pierre Sciobéret, Joseph Sterroz, ces hommes encore vivants, enfants de la Gruyère, vaillants joûteurs, soutinrent

Digitized by Google

longtemps avec Glasson, de leur plume féconde, notre seule Revue littéraire, la défunte *Emulation*, dont Alexandre Daguet avait la direction.

Celui-ci apprécia ainsi les qualités de ses collaborateurs dans l'*Emulation ancienne*, dont il fut le rédacteur en chef, de 1841 à 1843 :

« La poésie avait pour principaux représentants trois littérateurs gruériens : MM. Glasson, Charles et Bornet.

» Une richesse d'images étonnante, unie à une exquise délicatesse de sentiment et à une rare élégance de forme caractérisent les productions de M. Nicolas Glasson, alors simple commis aux postes, aujourd'hui avocat, procureur-général et député aux Etats. L'*Ode à ma faux*, le *Sapin*, le *Faucheur* et la description de la *Léchère* (maison de campagne de l'aïeul maternel de l'auteur), sont de ravissants croquis de la vie champêtre, où l'on voit, par exemple :

Près des chars rustiques,
Ruminer accroupis les taureaux pacifiques,
Et tout en broutant les chevaux dételés,
Chasser de leurs crins noirs les vampires ailés. »

» Un charme douloureux respire, au contraire, dans les chants éplorés que répand le poète bullois sur la tombe de sa mère, et dans la peinture émue du Tasse amoureux et dédaigné :

« Vous fuyez.... ai-je donc la laideur qui repousse,
» Ou l'œil hagard du fou vous a-t-il alarmé ?
» Revenez, revenez, ma folie est si douce,
» J'aime, infortuné, j'aime et voudrais être aimé. »

Digitized by Google

» Poète gracieux et sentimental, M. Glasson était encore un feuilletonniste pétillant de verve, un satyrique véhément de l'école de Barthélemy. Nul doute que la distinction de son esprit et de son style ne l'appelât aux plus hautes destinées littéraires, lorsque la politique et les affaires s'entendirent pour arrêter le cygne de Bulle dans son vol harmonieux.

» M. Hubert Charles, du village de Riaz, qui, avant d'occuper un fauteuil au Conseil d'Etat, avait cultivé les lettres à Paris et publié le piquant opuscule intitulé : *Course dans la Gruyère,* encourageait en vers bien frappés son jeune compatriote bullois et inventait lui-même quelques fables ingénieuses.

» Dédaignant les routes battues, M. Louis Bornet, de La Tour-de-Trême, arrivait à la renommée par son petit poème pastoral des *deux Chevriers* (dei dou Tçévreis), écrit dans l'idiome roman. « Poème » tout riant de grâce et parfumé du sain et fortifiant » arôme de la gentiane et de la rose des Alpes » gruériennes. »

» Les poésies françaises, dont M. Bornet a enrichi l'*Emulation* ancienne et la nouvelle, ont prouvé que ce nourrisson de la muse romane n'abordait pas avec une moindre aisance la langue classique de Racine et même le style élevé de la composition religieuse.

» Le talent varié de M. Bornet s'est montré, sous une autre face, dans un drame populaire et domestique, applaudi sur le théâtre de Fribourg en 1854, (*La Fille d'Isidore ou le Fermier fribourgeois.*)

Digitized by Google

» L'*Emulation* nouvelle, fondée en 1852, et la publication du *Mémorial*, en 1854, ont inauguré une nouvelle phase de la littérature fribourgeoise et fait éclore de nouveaux écrivains.

» Poète et nouvelliste, M. Pierre Sciobéret, de La Tour-de-Trême, professeur à l'école cantonale, est l'auteur passionné et caustique de *Martin-le-Scieur*, *Colin-l'Airmailli* et *Marie-la-Tresseuse*, composée pour la *Revue Suisse* (1855), et de plusieurs morceaux en prose et en vers publiés par l'*Emulation* et le *Confédéré*.

» Les *Nouvelles gruyériennes* ont paru en volume chez M. Galley, imprimeur, avec un épilogue charmant de M. Auguste Majeux, écrivain de beaucoup de goût et d'imagination, alliant le culte des antiquités à celui des lettres » (1).

Un noble exemple était celui que donnait le Nestor des écrivains de la Gruyère, M. Charles, de Riaz, quand il encourageait ainsi N. Glasson, qui venait de publier l'*Ode à ma faux :*

Tu l'as fort bien saisi ce mélange agréable
De terrible et de doux, de sévère et d'aimable,
Quand tu dis dans l'ardeur d'un instant de plaisir :
Toute herbe, bien que verte, hélas! va se flétrir.

Je crois donc au succès de ta verve lyrique.
Au milieu des échos de nos heureux vallons
Bientôt on entendra la jeunesse rustique
En s'armant de sa faux entonner tes chansons.

(1) A. Daguet, *Emulation*, Tome 5, 1856, p. 370 et 371.

Digitized by Google

Ami, si dans tes vers tu mêles la sagesse,
Si, peignant avec art nos rochers et nos bois,
Tu relèves aussi la majesté des lois,
Ta couronne t'attend, et je veux qu'on la tresse.

Fais-nous d'un peuple libre aimer la dignité;
Rappelle maint beau trait que l'histoire a noté;
Dis-nous qu'un peuple libre est un peuple de frères,
Et ne se livre point à d'aveugles colères;

Qu'il doit avec courage affronter les combats,
Honorer le savoir, détester les ingrats,
Respecter en tout temps les droits de la faiblesse
Et des vils intrigants mépriser la bassesse.

Faisons tous notre profit de ces sages leçons, elles sont dignes d'un magistrat républicain, et nous ne devons écrire que pour faire aimer notre pays.

Bulle a eu à toutes les époques des magistrats éclairés, dévoués à ses intérêts et à ceux du peuple. Tels furent dans ce siècle deux vrais hommes de bien : le lieutenant de préfet Joseph Ardieu et le préfet Joseph Glasson, docteur en médecine. Le président Page, orateur recherchant les effets déclamatoires, rappelait au Grand Conseil la véhémence d'un Le Voyer d'Argenson ou même d'un Manuel. Homme d'études, le préfet Jacques Remy (1849) fut plus avantageusement connu comme adjoint du chancelier d'État et comme collaborateur de M. Romain Werro pour les quatre premiers volumes du *Recueil diplomatique ;* il a fait aussi de nombreuses et de fructueuses recherches concernant les antiquités historiques, artistiques et littéraires de sa patrie gruérienne.

Digitized by Google

Excursions, distances. — Bulle, commodément assis dans la plaine, entouré de gracieuses collines à l'est et à l'ouest, doté de bons hôtels, offre aux étrangers un séjour d'été des plus agréables par la facilité d'excursions aussi intéressantes que variées et l'abondance des points de vue magnifiques dont on jouit dans ses environs. Il faut mentionner en particulier pour le piéton comme sites remarquables et buts de promenades :

1° La ferme de *Kuquerens,* à une $^1/_2$ lieue de la ville au sud-ouest. Y aller de préférence pour le coucher du soleil ;

2° La ferme des *Molettes,* à une $^1/_2$ lieue à l'ouest, à mi-côte du Gibloux qui s'abaisse un peu plus loin vers la plaine ;

3° Beaucoup plus près, le petit mont de *Vaucens,* à l'est, du côté de Morlon, d'où l'œil embrasse tout le bassin de la Basse-Gruyère et les rives pittoresques de la Sarine, depuis Gruyère à La-Roche ;

4° Une visite aux Bains de *Montbarry* ou à ceux des *Colombettes* mérite une mention spéciale.

Bulle, sans chemin de fer, est à			Bulle, avec chemin de fer, n'est plus qu'à		
5 $^6/_8$	lieues	de Fribourg ;	1 $^1/_2$	heure	de Fribourg ;
6 $^5/_8$	»	de Vevey ;			
4	»	de Romont ;	$^1/_2$	»	de Romont ;
7 $^3/_8$	»	de Laus., par Oron ;	2	heures	de Lausanne ;
10 $^4/_8$	»	de » par Vevey ;	2	»	de Vevey ;
20	»	de Genève ;	4	»	de Genève ;
12 $^2/_8$	»	de Berne ;	2 $^3/_4$	»	de Berne ;
38 $^2/_8$	»	de Zurich ;	6 $^3/_4$	»	de Zurich ;
6 $^4/_8$	»	de Château-d'Oex ;			
20	»	de Thoune	3 $^3/_4$	»	de Thoune ;

et enfin à 12-15 heures au plus de Paris.

Digitized by Google

CHAPITRE TROISIÈME.

MONTBARRY.

ASPECT GÉNÉRAL. — EAU MINÉRALE. — ETABLISSEMENT. — EXCURSIONS : AU MONT *Barry*, à GRUYÈRE, AU *Laviau*, AUX MARCHES, A BROC, A MONTSALVENS, A LA CAVERNE DES TRAVERSES, A LA PART-DIEU, AU MOLÉSON.

> Une scène imposante à tes yeux se déroule :
> Ici le Moléson ; là c'est la Dent de Broc,
> Le Château de Gruyère ou les monts de Lessoc,
> Et le torrent fougueux qui des Alpes s'écoule.
> H. CHARLES.

Vous descendez de la voiture de Fribourg ou du wagon, vous demandez la direction de Montbarry et la distance.

— Route de la Tour ; puis prendre à droite au milieu du village. Une petite lieue.

On vous a à peine donné cette réponse que la voiture des bains est là et on vous emballe prestement. Les chevaux sont bons, la route a été encore améliorée récemment entre Le-Pâquier et les Bains, — en moins de 30 minutes vous y êtes.

La table est bonne, la cave bien garnie, vous êtes reconforté. Jetez donc maintenant un coup d'œil sur le paysage ; vous n'avez pas besoin de sortir de la salle à manger, dont les fenêtres s'ouvrent sur toute la plaine ; mais si le temps est propice, je vous engage à descendre sur la plateforme et à vous asseoir devant cette jolie colonnade qui court le long des bains.

Digitized by Google

Construit sur les gradins inférieurs des montagnes qui sont à la base dû Moléson, l'établissement de **Montbarry** est dans une situation très-avantageuse, soit pour le climat, soit pour le paysage. Contrée subalpine, au milieu de riants pâturages, l'air y est doux et pur, imprégné des aromes d'une végétation luxuriante. Les forêts de sapins, fort rapprochées, entretiennent partout la fraîcheur.

Aspect général. — La vue s'ouvre au sud-est sur les prairies qui s'étendent de Gruyère à Bulle, — Gruyère à droite sur cette éminence qui barre le passage du Pays-d'En-haut, — Bulle à gauche dans la plaine fermée par les monts de Vuadens et de Riaz à l'ouest, le Gibloux au nord, la chaîne de la Berra et les montagnes au-dessus de Villarvolard et Villarbéney à l'est.

Sous vos yeux, c'est la plaine d'Epagny et de la Tour-de-Trême; c'est la forêt de *Sothau*, dont les sapins et les chênes séculaires furent jadis témoins des exploits de Clarimboz et d'Ulric au *bras-de-fer*, ces deux enfants de Villars-sous-Mont, de la famille Thorin, selon la tradition. Une croix placée sur un tertre au milieu du champ de bataille est destinée à consacrer le souvenir de la vaillance des Gruériens (1349).

Au-delà des prairies — droit en face — cette vallée, si gracieusement encadrée entre le *Bifé* et la *Dent-de-Broc* comme avant-scènes, ayant pour toile du fond les cinq étages des cimes décroissantes qui descendent des Alpes bernoises, — c'est Charmey, village et paroisse composés de plus de 30 groupes d'habitations, avec 10 chapelles disséminées dans ces divers groupes.

Digitized by Google

Cet autre vallon, plus à l'orient, qui converge vers Charmey, c'est la Valsainte, le chemin de la Berra et du Lac Noir ; plus au midi, au pied de ces crêtes déchiquetées, vous devinez la position de Bellegarde.

A droite et au sud de Montbarry, l'horizon, très-circonscrit, n'offre, au-delà des collines voisines, que la vue des sommets qui indiquent la direction du Pays-d'En-Haut, en partant de la *Dent-de-Broc* : montagnes fortement accusées à leur base, se terminant par des terrasses verdoyantes, où semble s'être arrêté, pour reprendre haleine, le génie puissant des Alpes, et au-dessus desquelles sont assis sur leurs bases granitiques *Branleire* et *Folieran*, les *Morteys*, le *Vanil noir*, massifs imposants et les plus hautes sommités du canton.

Quand je dirai que ce panorama est enchanteur, ceux qui l'auront vu une fois ne me taxeront pas d'exagération. — Ravissant, *entzückend*, disait près de moi un Allemand extasié.

Reportons moins loin nos regards, ramenons-les au premier plan du tableau. Ils se reposent sur un paysage agréablement coupé par des ruisseaux, des forêts, des métairies, des hameaux et des villages : l'Albeuve (*Erbivue*) dessinée seulement par un rideau de sapins, la Trême avec le village qui porte son nom, Epagny au-dessous de Gruyère, Broc avec sa vieille église romane sur ce plateau au bas duquel coule la Sarine, — plus près de nous et sur la route des bains, Le-Pâquier — un peu plus qu'un hameau caché dans un nid d'arbres.

Tout cela est frais, agreste et riant, pas de terres incultes ou de rocs dénudés, la verdure de la plaine

Digitized by Google

recouvre aussi les collines et les avant-monts et s'étend jusqu'aux sommets les plus élevés avec une diversité admirable dans les tons, tour à tour chauds, moelleux ou sombres d'après les accidents de terrain, les effets de lumière ou l'état du ciel.

Le peintre viendra à Montbarry pour y dessiner d'après nature, dans les limites et l'encadrement que je viens de tracer, un tableau de la Gruyère où toutes les conditions de succès seront réunies.

L'**eau minérale** — alimentant les bains de Montbarry, lesquels portaient autrefois le nom du village voisin du *Pâquier*, — fut découverte et analysée, le 8 juillet 1784, par le docteur Thorin, de Villars-sous-Mont. Il rendit compte ainsi de cette expérience à un Gruérien de ses amis : « L'eau que nous avons examinée est sulfureuse et nitreuse; elle contient encore une terre, à ce que je crois, calcaire ou gypseuse. Pour ce qui est du soufre, vous n'avez qu'à allumer ce morceau que j'ai desséché et à l'approcher du nez : vous sentirez le soufre à n'en pas douter. Cette eau est de la même qualité que celle de l'Etivaz et de Bonn. Sa qualité est volatile : elle se dissipe facilement en entier, excepté le principe terreux. Cette eau est excellente pour adoucir l'âcreté du sang; aussi elle peut être d'un grand secours dans ce pays. »

A défaut de renseignements plus récents, voici ce que dit encore le *Dictionnaire du canton*, de Kuenlin, 1832 : « La source vient d'une certaine distance. M. David Luthy, qui, le 2 août 1825, l'a analysée à 11 h. du matin par une température atmosphérique de 21° R., a trouvé que celle de

Digitized by Google

l'eau était 90. Elle est limpide, transparente, et elle devient laiteuse par le contact de l'air; son odeur est fétide comme celle du foie de soufre, sa saveur fade et nauséabonde, et sa pesanteur à peu près égale à celle de l'eau distillée. Douce au toucher, elle blanchit le linge, jaunit et noircit ensuite les métaux polis. 24 onces de cette eau contiennent :

Muriate de magnésie		1 gr.
Sulfate » »		3 »
Carbonate » »		6 »
Carbonate » chaux		
Sulfate » »		5 »
Silice		1 »
	En tout	16 grains.

» On se sert de ces bains avec succès dans les gales opiniâtres, les dartres rebelles, et en général dans toutes les maladies cutanées ou dermoïdes. Ils conviennent surtout aux personnes nerveuses et délicates et aux tempéraments irritables. »

Après ces données à l'usage des malades, disons que l'eau de fontaine, que l'on boit à Montbarry, a une fraîcheur et une limpidité remarquables, et qu'elle coule toujours avec abondance.

Etablissement. — A la mort de M. Thorin, la maison de Montbarry, qui ne se composait que de l'aile septentrionale de la construction actuelle, passa entre les mains de différents propriétaires, et s'agrandit successivement, mais vivant d'une vie bien modeste, bien tranquille, et sans qu'aucun fait bien saillant vînt troubler la douce quiétude de son utile existence.

Digitized by Google

Deux événements cependant signalent à des intervalles assez rapprochés l'existence de Montbarry.

C'était en 1831, et le 14 juillet. Toute la Gruyère était en fête : on célébrait à Bulle le tir cantonal fribourgeois. Après une brûlante et splendide journée, un orage épouvantable vint tout-à-coup fondre sur la Basse-Gruyère et la vallée de Charmey, et promena au loin ses ravages, déracinant et renversant les arbres, enlevant les toitures, hachant les récoltes et les champs de blés sous les coups d'une grêle affreuse. Le lendemain encore on recueillait de tous côtés des grêlons plus gros qu'une noix.

On venait alors de rétablir la toiture du principal corps de bâtiment à Montbarry. Après avoir résisté quelque temps, voilà le toit qui cède et se tord sous les efforts de la tourmente en furie, les poutres se rompent et volent en éclats comme des jouets d'enfants : les planches sont emportées au loin semblables à des feuilles légères. Quelques instants ont suffi pour faire un tas de décombres de cette construction nouvelle élevée à grands frais, et sur laquelle le propriétaire, M. J. D., avait fondé de si légitimes espérances pour l'avenir. Il était bien jeune alors : qu'on s'imagine son découragement, son désespoir !

Cependant l'amitié veillait sur lui pour relever son courage. Le lendemain déjà de ce désastre, vers les huit heures du matin, on voyait à Bulle les nombreux amis de M. D. se mettre en route pour Montbarry, armés de haches, de scies, de rabots, de tous les outils enfin nécessaires pour

Digitized by Google

commencer la réédification de la charpente. Quelques jours après, celle-ci se dressait, solide cette fois, armée d'un magnifique bouquet de sapin, qu'arrosa, cela va sans dire, et copieusement, le vin généreux de l'amitié. Au moins cette fois-là M. D. ne pouvait pas dire :

Les amis de l'heure présente
Ont la nature du melon ;
Il en faut bien goûter cinquante
Avant que d'en trouver un bon.

Mais voici bien plus tard une autre aventure, moins tragique cependant, et qui finit au contraire de la manière la plus gaie.

On avait ordonné, pour tel jour fixé, un somptueux dîner pour une trentaine de personnes. Bien que l'on fût au mois d'août, le temps était horriblement mauvais. Il pleuvait depuis plusieurs jours que c'était un vrai déluge. Aussi, la veille du jour convenu, un commissionnaire fut à grande vitesse dépêché à Montbarry pour annoncer que le banquet en question était renvoyé jusqu'au retour du beau temps.

Vatel, cette

victime déplorable
Dont parleront longtemps les fastes de la table,

Vatel se donna la mort parce que la marée lui avait fait défaut dans un festin servi au roi et au grand Condé ;

Ses nombreux pourvoyeurs, dans leur marche entravés,
A l'heure du dîner n'étaient point arrivés.

Digitized by Google

L'hôte de Montbarry, lui, se désolait à son tour, mais parce que les convives annoncés allaient lui manquer. Depuis trois jours déjà, tout son talent culinaire entassait dans ses buffets les viandes les plus délicates, les mets les plus fins et les plus succulents. Tous les pêcheurs à deux lieues à la ronde avaient été mis en réquisition, et le lendemain matin ils allaient arriver avec une immense cargaison de truites.

Que faire? comment conserver, au mois d'août, toutes ces viandes préparées? D. se lamentait, il se croyait ruiné, perdu à tout jamais.

O vous, qui, par état, présidez au repas,
Plaignez son triste sort et ne vous moquez pas.

Il était même disposé à s'arracher les cheveux, lorsqu'une résolution énergique vint tout-à-coup changer le cours de ses idées.

Une demi-heure après, malgré la pluie qui continuait à tomber de plus belle, il était à Bulle, racontant ses tribulations à un sien ami : « Ne te » fais point de peine, lui dit celui-ci, le mal n'est » pas si grand, et il est du reste facile d'y porter » remède. Je vais me mettre en quête, et demain » nous irons manger ton dîner. Pour trente de » perdus, nous en trouverons quarante. »

Le lendemain, en effet, à une heure précise, une très-nombreuse et très-gaie société de dames et de messieurs était assise dans la grande salle à manger de Montbarry, et faisait honneur à l'excellent dîner préparé par M. D.

Digitized by Google

Le premier bâtiment, qui se présente en arrivant de Bulle, est le bâtiment primitif. L'aile qui y est adossée est de construction plus récente, et elle vient d'être restaurée. Sa façade blanche se présente coquettement avec ses volets verts et avec la colonnade qui fait portique au rez-de-chaussée, le long des cabinets de bains. Le premier étage contient une vingtaine de chambres très-propres, avec de bons lits et un mobilier suffisant.

Devant la maison et aux abords, des bancs rustiques, des tables, un peu partout, sous la colonnade, sous les tilleuls, sous les sapins; des promenades ombreuses au bord d'un petit ruisseau, à deux pas; un vaste jardin bien entretenu, de gracieux bosquets, un jeu de quilles, — voilà de quoi braver l'ardeur du soleil et les ennuis inséparables d'une cure.

La table est bonne, je l'ai dit, et bien servie. Ajoutons que l'estomac le plus dégoûté ne tardera pas à y faire honneur, tant l'air des Alpes, l'eau minérale et l'eau naturelle stimulent l'appétit. Un déjeûner ou un goûter avec café à Montbarry est un délice de gourmet. La crême, toujours fraîche et sans le moindre alliage, permettrait d'y laisser l'empreinte des cinq doigts; la *tome* de chèvre est fondante comme du beurre; le miel est de première qualité; les fraises, qui ne manquent jamais, ont un arome délicieux. Quant aux petites truites, il vaut mieux les manger que d'en parler. — Décidément Montbarry semble aspirer à devenir le rendez-vous de ces heureux malades dont fait mention Louis Veuillot, et qui, en fait d'infirmité, n'ont que celle d'un énorme appétit. Les hypo-

Digitized by Google

condres ne le resteront pas longtemps ici, du moins trouveront-ils beaucoup de soulagement, l'humeur la plus noire devant céder bientôt aux influences extérieures. Il y a de la gaieté dans l'air.

Le dimanche, les jours de fête et bien d'autres jours encore, les cabriolets et les chars à bancs arrivent en foule de Bulle et des environs. Les compagnies joyeuses s'y donnent rendez-vous. Les fanfares, les sociétés de chant de Bulle, de Grandvillard, de toute la Gruyère viennent fréquemment faire retentir les échos de Montbarry — et il y en a réellement de fort beaux — de leurs mélodies et de leurs harmonies. Puis, dans la saison des foins, en juillet et août, chaque jour, les chants des faneurs égayent toute la contrée. Et l'on se rappelle les vers de N. Glasson *(Ode à ma faux)* :

Retentis, ô ma faux, sous le marteau sonore !
Ma belle, pour ton bien, subis un peu sa loi ;
Car il faut que demain, levée avant l'aurore,
Les herbes de mon pré se couchent devant toi.

Avant que leur parfum s'envole avec la brise,
Que leur suc nourricier soudain vienne à tarir,
Hâtons-nous, ma fidèle, et vite qu'on s'aiguise,
Toute herbe, bien que verte, est prompte à se flétrir.

. . . . . .

Tout est prêt : j'ai ma veste à ronde et courte manche,
Ma meule et son étui couronné de foin vert ;
Ma ceinture de cuir pour le pendre à ma hanche,
Et mon panier de jonc, pour porter mon couvert.

Montbarry est un établissement de bains. Ce pourrait être aussi une charmante pension d'été. L'air y est excellent, sans âpreté, ni trop chaud,

Digitized by Google

ni trop frais. Juin, juillet et août sont les mois les plus favorables. Septembre y est souvent très-agréable. On crée ailleurs des pensions qui ne sont pas, tant s'en faut, dans d'aussi bonnes conditions.

Excursions. — Montbarry est le point naturel de départ de charmantes excursions dans la contrée : la description du pays les indique déjà. La première visite sera faite, par honnêteté, au mont *Barry,* monticule de forme cônique qui s'élève à une très-petite distance de là; son sommet est couronné d'un bouquet d'arbres : c'est là le vrai *Montbarry* dont l'établissement balnéal a pris le nom. C'est un mamelon parfaitement isolé, comme à Bertigny, sur le territoire de Pont-la-Ville, et au Donjon, commune d'Echarlens. La tradition y place un temple païen. En 1829, la Société archéologique y fit opérer des fouilles dirigées par M. H. Charles. On y découvrit les restes d'une tour carrée, de 13 pieds de côtés, avec des murs de 4 $^1/_2$ d'épaisseur, élevés de 7 à 8 pieds au-dessus du sol. Cette tour ne paraît pas avoir été bien haute, car les fondations en sont peu profondes. Elle était construite avec beaucoup de soin, en moëllons et en quartiers de tuf, taillés à angles droits et liés avec du mortier. Un peu au-dessous, vers le sud-est, se trouve une petite esplanade dont on a également fouillé le sol, et où l'on a découvert un fer à cheval à demi-rongé par la rouille et dont la forme semblait annoncer une espèce de luxe, puisque les bords en étaient dentelés en forme de festons. La tour en question existait seule sur ce

Digitized by Google

monticule, et sans aucun mur d'enceinte. On croit qu'elle a été détruite par le feu.

Elle paraît n'avoir été ni habitée ni habitable. On n'y voit d'ailleurs aucune trace de fenêtres. Une porte peut avoir existé à l'ouest, où il y a une solution de continuité dans la muraille. C'est le seul endroit par lequel on pût entrer. Il est possible qu'il y eût là un temple consacré à quelque divinité. Quant au peu de largeur de l'édifice, les objections faites contre sa destination ont peu de valeur; car on sait que beaucoup de temples anciens, entre autres celui de la Sibylle, à Tivoli, et celui de Vesta, à Rome, sont d'une petitesse remarquable.

On est allé plus loin, jusqu'à désigner la divinité qui y était adorée. Ce serait *Barus,* dieu inconnu, dont personne n'a jamais entendu parler. La tradition, ou plutôt l'extension qu'on lui donne, est en ce point manifestement erronée. Mais le fait principal n'est pas sans quelque vraisemblance.

Du *crêt* de Montbarry, l'œil plonge agréablement sur les vallées de Charmey, de La-Roche et de toute la Basse-Gruyère.

Une visite à **Gruyère** est indispensable. Un joli sentier vous y conduit comme par la main, en 30 minutes, en passant par le hameau du *Creux,* puis devant un bel établissement de gypserie et de plâtres, avec chemins à rails pour l'exploitation, s'enfonçant dans les profondeurs des carrières comme sous des tunnels. Cette fabrique appartient à MM. Geinoz et Ecoffey, de Bulle. On passe ensuite sur la rive droite de l'Albeuve pour arriver au

Digitized by Google

village de *Pringy*, incendié en 1847, et, après une montée de quelques minutes, on entre à Gruyère, la vieille cité un peu déserte dont je parlerai dans un chapitre à part.

Les tresseuses de paille ne manquent pas à Gruyère ni au Pringy. Vous redirez avec L. Bornet :

Mon cœur te revoit,
O fille ingénue !
La tresse menue
Coule sous ton doigt
Qui mêle et démêle
Ses fils vaporeux.
La trame étincelle :
De ta main ruisselle
La neige et l'émail ;
Ta lèvre entr'ouverte
Sourit au travail.

De Gruyère on peut à son gré varier les plaisirs de la promenade, la prolonger par le frais vallon du *Laviau*, derrière Gruyère, franchir le *Pont-qui-branle*, lequel traverse la Sarine au-dessous du domaine du Châtelet, passer devant la chapelle des *Marches* au pied de la *Dent de Broc* et aller jusqu'à Broc, ou revenir par le village d'Epagny et par les *Adoux*.

La chapelle des *Marches*, d'un style charmant, est située dans un coin pittoresque des communaux, près de la rivière. La Dent-de-Corjon, au bout de la Haute-Gruyère, et le revers méridional du village de Morlon, qui semble n'être que la continuation de celui de Broc, terminent agréablement ce joli paysage, dont le château de Gruyère occupe le centre.

Digitized by Google

La cascade ou plutôt la *cascatella*, comme on l'appellerait en Italie, à dix minutes de là, au sud, en longeant la Sarine, est d'un genre particulier. En vain vous y chercheriez cette vapeur dont on aime tant à s'arroser, ce bruit qui charme les oreilles. Ici tout est calme ; à peine entendez-vous un léger murmure. Mais, en revanche, qu'on a de plaisir à voir cette eau se jouer à travers la mousse et les pierres, sur une pente douce qui, toute longue qu'elle est, ne paraît point l'être assez aux yeux des spectateurs !

Que si vous ne craignez point trop la fatigue, prenez aussi une demi-journée pour faire une visite aux ruines du château de *Montsalvens*, d'où la vue est radieuse ; vous n'en êtes plus qu'à une demi-lieue, une fois à Broc ; — ou bien, si vous ne voulez pas quitter les rampes du Moléson, remontez de Montbarry, sur la droite, la jolie vallée de l'Albeuve.

Une voie assez large suit cette vallée pendant près d'une heure et s'avance bien avant dans la montagne jusqu'au pâturage de la *Chaux-dessous*, presqu'au pied du Moléson. C'est dans cette même vallée, mais plus haut et un peu à l'occident de la belle montagne de la *Vudallaz* (1696 mètres au-dessus du niveau de la mer) que se trouve le pâturage des *Traverses*, avec une caverne remarquable de 60 pieds de profondeur, qui s'ouvre à peu près vis-à-vis de *Plan-Francey*. L'entrée, assez spacieuse d'abord, se rétrécit tout-à-coup et vous oblige à ramper sur le ventre pendant quelques instants. Mais la caverne s'ouvre bientôt avec sa voûte gothique noircie par une suie roussâtre, et de forme si régulière que l'on est porté à croire que

Digitized by Google

c'est la main de l'homme qui a creusé ces rochers. Dix personnes peuvent s'y tenir à l'aise. D'anciennes inscriptions ont peut-être disparu sous les noms insignifiants de visiteurs plus modernes. A qui donc a pu servir ce souterrain? A-t-il été témoin des terribles mystères des Druides? A-t-il entendu les cris des victimes que les Celtes immolaient à leurs divinités? A-t-il servi d'asile à quelques malheureux qui fuyaient le fer sanglant des Vandales et des Barbares, ou la peste, autre fléau qui désola la contrée? Les échos de la caverne ne donnent pas la réponse à ces demandes.

Une autre course que je recommande aussi, même aux médiocres marcheurs de Montbarry, c'est celle de la *Part-Dieu,* ancien monastère de Chartreux, fondé en 1307, supprimé en 1848. Ici le chemin n'offre absolument aucune difficulté et ne fait que traverser des pâturages peu élevés, allant d'un chalet à l'autre, et favorisé constamment par une vue de plaine très-variée.

J'ai parlé du Moléson. Je recommanderai aux touristes l'ascension de cette montagne par Montbarry. J'ai gravi le Moléson par le chemin de la Part-Dieu, par celui du l'*Evi* de Neirivue et par celui de Montbarry; ce dernier est sans contredit le plus agréable et le moins pénible. Le chemin de la Part-Dieu est souverainement monotone : on ne voit absolument que des bois et des pâturages sur les deux versants de la vallée de la Trême : celui de l'*Evi,* après avoir été réellement très-beau, très-pittoresque aussi longtemps que dure le défilé, devient tout-à-coup très-raide, et pénible à l'excès, une fois que l'on gravit la montagne même, en

Digitized by Google

Tsuatzo, sans offrir beaucoup de variétés à l'œil du voyageur.

Il n'en est point de même si l'on prend le chemin de Montbarry. A peine avez-vous quitté la plaine et marché quelques minutes dans la montagne, par un chemin très-doux et très-facile, que des horizons nouveaux se sont déroulés à votre regard. A chaque pas, c'est un nouveau tableau, une nouvelle découverte, une nouvelle surprise, qui vous force de vous arrêter pour contempler les magnificences de la nature. On s'assied alors sur le gazon, sur le tronc d'un vieux sapin abattu par la tourmente, ou devant la porte hospitalière d'un chalet. Pendant que les uns se rafraîchissent, les autres ne songent qu'à admirer, à admirer encore et toujours avec un nouveau plaisir le splendide panorama qui s'étend au pied des monts. Puis on reprend le sac et le bâton de voyage, et tout en cheminant doucement à travers les pâturages, on passe à côté du joli petit lac des *Clés,* qui brille comme une perle enchâssée dans la plus éclatante verdure, et l'on arrive enfin sans efforts au *Chalet-auberge-de-Pliané,* d'où l'on partira avec l'aube nouvelle pour gravir le géant des Alpes fribourgeoises.

Faites, comme moi, connaissance avec les chemins les plus usités pour monter au Righi, celui d'Arth et de Goldau, ou celui de Weggis. Quel ne sera pas votre étonnement ! Vous vous figurez des chemins bien établis, presque carrossables, et cependant, en réalité, les nôtres n'ont rien, absolument rien à leur envier, si ce n'est d'être un peu mieux connus. Je suis même persuadé que les chemins du Moléson, soit que l'on prenne la direction de la Part-Dieu,

Digitized by Google

soit mieux encore celle de Montbarry, pourraient être sans trop de frais bien supérieurs à ceux tant vantés du Righi. A part le trajet entre Pliané et le sommet de la montagne, la montée est considérablement moins sensible ; elle l'est même si peu que, sauf l'exception pour quelques aristocratiques enfants de la capitale, il est assez rare de rencontrer cheval ou mulet portant sur son dos une seule des jeunes personnes, citadines ou villageoises, dont se composent les rieuses et bruyantes caravanes que chaque été voit gravir les flancs du Moléson.

Digitized by Google

CHAPITRE QUATRIÈME.

LE MOLÉSON.

En route le long de l'Albeuve. — La Pierre-a-Catillon. — Au chalet. — Les légendes. — A la cime. — Aux alentours : Bonnefontaine, *In-Vudallaz, Tremettaz, Tsuatzo,* l'*Evi.* — La descente.

Des splendeurs du printemps le Moléson rayonne,
Attirant sur ses flancs montagnards et troupeaux :
De verdure et de fleurs le rocher se couronne,
Où grimpent à l'envi les moutons et chevreaux.
Célestin Castella.

Mes devanciers ont fait peu de frais de mise en scène à l'endroit du Moléson. M. H. Charles a renoncé franchement à parler de la beauté de la vue, « parce que, dit-il, l'excellent panorama de M. Schmidt en donne une idée plus étendue que je ne pourrais faire » (1). Après lui, M. A. Majeux et M. F. Perrier ont préféré nous donner du Veuillot : c'était habile. Il est bon de faire connaître le jugement des étrangers, et Louis Veuillot est un maître.

(1) Ce panorama, devenu rare, et qui est d'une fidélité frappante, a été heureusement reproduit il y a quelques années par M. Josué Labastrou, à Fribourg. Son fils l'a réédité, cette année, colorié par un nouveau procédé qui en permet l'acquisition à un prix bien inférieur à celui qu'il avait précédemment. La possession de ce panorama sera une jouissance de souvenir pour qui a joui de la réalité ; on ne saurait s'en passer pour bien comprendre notre description.

Digitized by Google

En route, le long de l'Albeuve. — Nous avons déjà fait presque la moitié du chemin au chapitre précédent, en allant jusqu'au *Plan-Francey* pour explorer la caverne des Traverses. C'est le long de l'Albeuve que j'ai monté la dernière fois, le 6 août 1865, en compagnie du poète et feuilletoniste rustique de Gruyère, Célestin Castella, dont la demeure est si gentiment située à *La Loue*, au sud du mont Barry, sur la croupe d'une verdoyante colline. C'était le soir.

Demain, ô Moléson, tu verras sur ta cime,
Ouvrant un œil avide aux horreurs de l'abîme,
Près de ta croix, du doute *abhorrant* l'étendard,
Promenant sur la plaine un sublime regard,
Et respirant à flots l'air frais de la montagne,

non pas lord

Byron, astre égaré de la Grande-Bretagne!

mais deux amants de la nature, deux rêveurs aussi (style consacré), qui se trouveront sur la cime en compagnie de gens d'études, de professeurs, de rhétoriciens, de photographes et.... d'un braconnier.

— Voyez à gauche, ce tertre de l'autre côté de l'Albeuve, me dit à mi-chemin Célestin Castella. Reposons-nous un moment, je vous raconterai la légende de

La Pierre-à-Catillon. — La matinée avait été lourde et étouffante. Vers midi, deux nuées qui apportaient l'orage dans leurs flancs se détachaient, l'une du sommet de la Dent-de-Broc, l'autre des flancs du Moléson, et s'avançaient silencieuses et menaçantes comme deux armées ennemies. Un éclair éblouissant, suivi bientôt d'un violent coup

Digitized by Google

de tonnerre, annonça que les nuées venaient de se joindre et que le combat était commencé. De tous les points de l'horizon on voyait accourir des nuages de formes et de couleurs différentes, semblables à des bataillons pressés de prendre part à la mêlée générale.

Le ciel s'empourprait des lueurs d'un vaste incendie, le paysage était revêtu d'une teinte fantastique ; la Sarine, l'Albeuve et la Trême semblaient rouler des flots de flamme.

Tout-à-coup le vent redouble de violence ; à son tour l'ouragan s'emparait de l'espace et courbait les forêts comme un champ d'épis. Une trombe se précipitait furieuse, menaçante ; bientôt on vit les arbres déracinés et emportés au loin comme d'horribles fantômes soulevés par leur noire chevelure. Rien ne pouvait arrêter le terrible phénomène qui renversa sur son passage les troupeaux et les chalets et s'en vint mourir contre les rochers du Pré-de-l'Essert, laissant l'espace qu'il avait parcouru vide et désolé comme le lit d'un torrent.

En un mot, les eaux de l'Albeuve et de la Trême grossirent d'une manière effrayante, et se précipitèrent noires et boueuses entraînant les rochers et les arbres; puis brisant toutes leurs digues elles envahirent le bourg d'en haut du village de Pringy, où en quelques instants elles portèrent la désolation et la mort. Ce fut un spectacle affreux, dont la seule pensée donne le frisson. Les maisons craquaient sous l'effet puissant du terrible élément que rien ne pouvait arrêter, puis elles oscillaient comme un homme ivre et s'affaissaient sourdement, ensevelissant sous leurs décombres les habitants

Digitized by Google

qui n'avaient pas encore pu fuir sur les hauteurs. Au loin, dans les prairies, les débris et les cadavres flottaient pêle-mêle, brisés ou défigurés en se heurtant les uns contre les autres sous l'effort des vagues mugissantes!

Pendant que la foule éperdue accourait à Gruyère, pendant que la mâle sonnerie de l'église paroissiale de St-Théodule jetait dans les airs ses lugubres accents de détresse et appelait les fidèles dans le sanctuaire, pour y implorer le secours du Dieu tout-puissant qui commande aux éléments conjurés, ô ciel, quel autre effrayant spectacle!

Au sommet du Moléson qui avait revêtu l'aspect d'un volcan, on vit Catillon qui semblait jouir de ce cataclysme avec toute la volupté d'une vengeance satisfaite. Mais elle n'était pas seule; d'affreux démons vomis par l'enfer lui faisaient escorte. Tous descendirent quelque peu sur la pente de la montagne, et s'escrimèrent longtemps des pieds et des mains contre les anfractuosités d'un énorme rocher. Soudain, un bloc énorme se détache des flancs de la montagne et roule dans la vallée, écrasant sur son passage les plus belles vaches de la contrée qui paissaient au pâturage du Petit-Moléson, et dont la plus grande partie appartenait au bailli. Poussé par une force surnaturelle, le rocher continuait toujours sa marche et menaçait de renverser le peu de maisons qui restaient au village, lorsque le Seigneur, touché par les supplications des malheureuses victimes, dissipa l'orage, apaisa la fougue furieuse des torrents et assigna au rocher une limite qu'il ne put franchir.

Digitized by Google

Mais les ravages étaient immenses ; et aujourd'hui même, en divers endroits, on en remarque encore des vestiges.

Vous saurez maintenant d'où provient cette échancrure ou ce dévaloir du Moléson. Si vous passez l'Albeuve, vous pourrez voir, entre le chemin et le torrent, sur ce tertre, un grand bloc de granit autour duquel croissent de jeunes sapins. Donnez-vous la peine d'en examiner les parois, et vous y distinguerez des figures en relief, de formes et de grandeurs différentes. Ce sont là les empreintes laissées par Catillon-*la-sorcière* et sa légion de l'enfer, dans leurs efforts pour arracher cette masse et la précipiter sur nos chalets et nos troupeaux. C'est la *Pierre-à-Catillon.*

Nous gravissions alors un sentier sinueux,
Qui court en serpentant sous des rameaux ombreux,
Ou sur un vert tapis, ou le long des ravines,
Entre d'ardus rochers et de gentes collines.
Là tintent sourdement les cloches des troupeaux,
Ici, sur des cailloux, bondissent des ruisseaux,
Au seuil de son chalet le montagnard regarde,
Se chantant à lui-même un refrain de vieux barde.

Pour le moment, le vieux barde — qui était un vieux grognard — préférait les douceurs de son âtre.

Enfin le guide heurte aux portes d'un chalet :
Un morceau de pain noir, une tasse de lait,
Et pour passer la nuit une couche de chaume,
Ce peu d'apprêts suffit au généreux grand homme.

Il s'agit toujours de Byron, mais ce sort fut aussi notre partage.

Digitized by Google

Au Chalet. — Avant d'aller se reposer sur le fenil *(cholai)* ou sur le plancher à foin pratiqué sous le toit, on va s'asseoir avec les *airmaillis* devant le feu qui flambe au-dessous de la vaste cheminée de bois. Chacun s'est assis comme il a pu, Veuillot et Majeux nous l'ont déjà dit, l'un sur un fagot, l'autre sur la table où l'on presse le fromage, l'autre sur une pierre qu'il est allé chercher dehors et qu'il y reportera; celui-ci sur une bûche de bois, celui-là sur un de ces siéges (*chôla*) *unipèdes* dont se servent les vachers pour traire le lait. La lumière vacillante du foyer éclaire bizarrement tous ces groupes, et fait danser les ombres; les pipes et les cigares sont en pleine activité et brillent çà et là comme des étoiles de feu dans les nuages. Mais de quoi peuvent s'entretenir dans cette solitude les simples montagnards? de mille choses! Il y a d'abord les bizarreries de caractères qui se font remarquer parmi les vaches du troupeau; les défauts, les qualités de ces *dames*, les accidents de leur petite santé; les escapades du taureau qui est souvent d'une humeur intraitable; puis les cancans du chalet voisin, les nouvelles de la ville de Bulle; puis les récits de celui qui a servi en France, à Naples ou à Rome, ou de celui qui a fait l'été précédent le fromage en Bourgogne; puis enfin les chroniques et légendes de la montagne, source inépuisable de commentaires, d'inventions, d'intérêt.

Voici la **légende du chalet**; vous l'avez déjà rencontrée en beaucoup d'endroits, et particulièrement dans La Fontaine. Laissons la parole à Veuillot :

Digitized by Google

« Il fut un temps où les airmaillis étaient bien heureux. Ils n'étaient pas obligés de garder les vaches la nuit, exposés à l'aquilon des montagnes. Des *fées*, des *esprits*, qui voyageaient dans l'air, sur les parfums des fleurs et le souffle des vents, se chargeaient de ce soin, moyennant une rétribution modique. Il suffisait de leur porter tous les soirs, à quelques pas du chalet, une jatte remplie de bon laitage, quelques-uns même se contentaient de l'offrande d'une seule cuillerée de lait répandue sous la table de la main gauche ; mais il ne fallait pas l'oublier, autrement il y avait tapage toute la nuit. Les esprits entraient par la cheminée, par les fentes des cloisons, renversaient la chaudière, dérangeaient tous les ustensiles et lutinaient dans leur foin les ouvriers endormis. Doux et serviables d'ailleurs, il n'était sorte de bons services qu'ils ne s'empressassent de rendre aux bergers, les remettant sur le chemin pendant la nuit, les guidant aux mauvais passages, retenant les avalanches et détournant les tempêtes lorsqu'elles menaçaient le chalet. Hélas ! aujourd'hui les esprits ont disparu. Les hommes sont devenus trop méchants, et n'était la bonne sainte Vierge, qui nous protége encore dans son inépuisable bonté, on ne sait ce que le monde deviendrait. Quelque mauvais garnement, croyant avoir à se plaindre du follet qui gardait son troupeau, remplit de boue et d'orties la jatte qu'il lui portait tous les soirs. Au milieu de la nuit il fut réveillé brusquement, et une voix terrible lui cria d'aller surveiller ses vaches, qui tombaient une à une dans le précipice. Ces procédés se renouvelèrent de part et d'autre, la mauvaise intelligence fut au

Digitized by Google

comble. Les bergers firent la guerre aux chamois qui sont les troupeaux vagabonds et légers des esprits; enfin les esprits quittèrent la contrée, emmenant leurs chamois. Tout s'est bien rapetissé et gâté depuis. Alors les vaches étaient grosses comme des maisons, elles avaient tant de lait qu'il fallait les traire dans des étangs. On allait en bateau lever la crême. Un jeune berger qui faisait un jour cet ouvrage essuya une tempête furieuse, sa barque chavira, et il fut noyé dans le lait comme une mouche. On mena grand deuil de cette mort sur toute la montagne. Les garçons et les filles cherchèrent le corps de leur infortuné compagnon, mais ne purent le découvrir que longtemps après, en battant le beurre avec des arbres tout entiers, dans une baratte aussi haute qu'une tour. Il fut enseveli au fond d'une caverne que les abeilles avaient remplie de rayons de miel plus grands que des portes de ville. L'heureux temps! les enfants se couchaient dans les calices des fleurs, et sans doute la livre de tabac ne se vendait qu'un liard. Maintenant on ne voit plus, durant les nuits d'orage, que des dragons de feu traversant les airs, et jetant des malédictions au voyageur; les démons choisissent toujours, pour précipiter une avalanche, l'instant où l'on traverse le chemin; quand la tempête passe, c'est toujours sur un chalet qu'ils ont soin de la diriger. Quelquefois cependant ils sont bien attrapés, c'est lorsqu'ils font leurs mauvais coups à l'heure de la prière. Un jour tous les démons sautent par-dessus la barrière de torrents et de montagnes qui sépare le pays catholique du pays protestant, ils aperçoivent sur le versant du

Digitized by Google

Moléson un beau chalet tout neuf; et vite ils vont dire à l'orage : « Renversez-nous cela. » L'orage accourt hurlant comme le tonnerre, couchant les vieux sapins comme des herbes, roulant des quartiers de rocher comme le duvet d'un oiseau; mais devant la porte du chalet il s'arrête ! — « Va donc ! crient les démons. » — « Je ne peux passer, » leur répond l'orage. — « Qui t'empêche ? » — « Il y a une croix sur la porte, avec les *noms*. » — « Quels noms ? » — « Ceux que vous n'aimez point entendre ; les noms de Jésus et de Marie. — « Va toujours ! » L'orage s'efforce. Mais en ce moment les airmaillis faisaient leur prière, et tous les efforts de la tempête ne parvinrent pas seulement à faire ondoyer la fumée du chalet. Alors, pleins de courroux, les vents se retournent contre ceux qui les excitent; ils les poussent, les bousculent, les battent contre les blocs de pierre, les élèvent en tourbillonnant à des hauteurs immenses, les laissent retomber sur la flèche des arbres et le coupant des rochers, puis les ressaisissent tout meurtris, pour les tourmenter et les pétrir de nouveau. Ce bouleversement effroyable dura trois heures sans casser une branche, et durant trois heures, les démons, traînés dans le lit de cailloux des torrents, enfouis sous la neige, brisés sur les glaces, ne cessèrent de crier et de blasphémer. Le lendemain on vit un nuage infect et noir qui s'enfuyait au loin; c'étaient toutes les plumes arrachées aux ailes de ces maudits que le vent emportait comme trophée. »

C'est le thème ordinaire. Chacun y ajoute selon ses goûts et la complaisance de ses auditeurs. Toutefois, il ne faut pas prêter aux bergers plus de

Digitized by Google

simplicité qu'ils n'en ont. Aucun d'eux n'est dupé de ces contes de l'enfance. Ils ne croient guère aux *esprits* bienfaisants, aux étangs de lait, aux montagnes de beurre. Ils invoquent les saints lorsqu'ils ont besoin de protection, et savent que l'aumône est le meilleur appui de la prière; le bénédicité remplace la libation païenne qui précédait le repas. L'on voit enfin qu'une sage instruction chrétienne les a prémunis, autant que possible, contre les dangers de leur crédule ignorance. Les follets et les sorciers, légions de Satan, n'usurpent plus rien du rôle de la Divinité; ils ne peuvent faire que le mal, et l'homme se préserve des embûches qu'ils lui dressent sans cesse par la prière et la foi. Le mal est tout au diable, le bien est tout à Dieu et à ses anges bénis.

L'aube commence à peine à blanchir l'orient;
Dans la plaine le coq n'a point jeté son chant;
Aucune voix d'oiseau n'a salué l'aurore,
Et tout dans le repos s'ensevelit encore.
Mais *nous* qu'un *braconnier* arracha du sommeil,
Nous montons au *Vanil* attendre le soleil,
Un bâton dans la main, par le sentier aride,
Je marche dans la nuit à la voix de *mon* guide.

En vérité, M. J. Sterroz, je dois vous le dire, c'est tout à fait cela, vous avez raconté d'avance mon ascension, quand vous ne songiez qu'à votre « grand Byron, que la vie importune. » Mais voici encore Veuillot qui a fait ce chemin dans les mêmes conditions. *C'est tout à fait cela,* — répéterai-je. « Du chalet où j'avais passé la nuit, il m'avait semblé qu'en étendant la main, je toucherais le faîte de la montagne, mais il me fallut faire

Digitized by Google

encore 4 kilomètres (et même l'heure entière) avant d'y arriver, tantôt grimpant sur la pierre glissante et polie (pardon! fort impolie), tantôt sur les cailloux roulants, tantôt sur l'herbe humide, grimpant toujours pour changer, et, ce qui est plus triste, grimpant sans gloire, car les chemins ne sont pas excessivement étroits, les précipices excessivement sombres, les avancements de roche excessivement pointus : tout juste ce qu'il en faut pour se briser les reins et la tête, pas un iota de plus. » — Ah! ceci est trop fort, vous brodez, Maître. Je vous quitte.

A la cime. — Nous arrivâmes au sommet, le soleil déjà levé, et j'avais acquis une fois de plus la conviction sentie que l'homme est obligé de gagner, non seulement son pain, mais encore son plaisir à la sueur de son front. En arrivant en haut, j'avais beaucoup de ressemblance à une borne-fontaine.

« Voir lever le soleil, dit Töpfer dans son *Voyage en zigzag,* c'est un goût que tout le monde n'a pas; plusieurs préfèrent que le soleil les voie lever. »

Un des écrivains de cette génération à la fois profonde et folâtre qui, au siècle dernier, ne croyait qu'à la Nature et à l'Etre-Suprême et menait de front les plaisirs et la philosophie, Bouilly, cœur sensible et plume larmoyante, a dit, dans un de ses jours d'inspiration lyrique :

Quand on fut toujours vertueux
On aime à voir lever l'aurore.

Je ne garantirai pas que tous ceux qui se trouvaient avant moi sur le *Vanil* du Moléson, le 7 août 1865,

Digitized by Google

seront toujours vertueux. — Bons jeunes gens, si bien conduits par un sage Mentor, je le souhaite pour votre bonheur! — Mais je suis sûr qu'aucun d'eux ne regrettait sa peine en contemplant le superbe panorama qui se déroulait autour de nous dans un circuit d'environ quatre-vingts lieues.

La plaine a dépouillé son voile de vapeurs.
Moins vagues, le Jura dessine ses hauteurs
Que le lointain voilait d'une gaze dorée.
La brume maintenant qui s'est évaporée
Laisse voir le tableau dans toute sa beauté.
Oh! quel sublime aspect! quelle variété!
. . . . . .
Là-bas, vers le couchant, l'opulente Genève,
Se mirant dans son lac, glorieuse, s'élève.
Le Léman recueilli berce un esprit rêveur.
. . . . . .
Mais, voyez, à vos pieds, une douce contrée,
Où l'air est parfumé, la terre diaprée.
. . . . . .
Voyez, comme un serpent, blanchir le grand chemin,
Et tendre à l'étranger une vaillante main.
Le vieux Gibloux boisé, qui s'élève derrière,
Comme un ferme rempart entoure la Gruyère.

Cette poésie de J. Sterroz, que je vous livre à bâtons rompus, n'est qu'une pâle copie de la réalité.

Le panorama que l'œil embrasse du Moléson, à 6167 pieds au-dessus de la mer, est l'un des plus magnifiques de la Suisse, comme ensemble et tableau complet. Sa beauté est moins due à l'altitude qu'à la position exceptionnelle de cette sommité *(moles summa)*, à l'extrémité d'une chaîne de montagnes. Rien ne gêne la vue du côté de la

Digitized by Google

plaine, et ce point culminant étant plus élevé que ceux qui l'avoisinent, les chaînes qui ferment au loin l'horizon, au midi et à l'est, se groupent de manière à ne former qu'un tout. Elles embrassent l'orient, le midi et l'occident, mais leurs bases sont masquées par des ramifications plus rapprochées. La chaîne qui se trouve à la droite de la Sarine se divise en deux branches à la Jogne, au-dessus de Broc; l'une se dirige vers le sud et se termine près de Lessoc; le Vanil-Noir, qui en fait partie, est la plus haute montagne du canton (2387 m.), l'autre chaîne court vers le nord, enfermant dans son sein la vallée de Charmey et le Lac Noir; la Berra (1724 m.) en est la sommité la plus élevée. Vers le nord et surtout vers le nord-ouest, on remarque quelques ramifications du Jorat; l'une d'elles sépare la Broye du lac de Neuchâtel. Le Gibloux s'avance jusque près de Bulle, et forme la limite entre le bassin de la Basse-Gruyère ou de Bulle et celui de Romont; il ne s'élève pas à plus de 1205 mètres.

D'innombrables villages apparaissent partout suspendus aux flancs des collines ou assis dans la plaine. Semblable à un immense reptile aux écailles argentées, la Sarine sillonne capricieusement sur la droite le tapis de verdure étalé à vos pieds et va se perdre dans un lointain brumeux. A gauche et au sud-ouest, le Léman et sa ceinture de vieilles cités, de villages coquets, enfouis dans la verdure; au nord-ouest, le lac de Neuchâtel et à sa suite celui de Morat, lac petit mais aux grands souvenirs; puis, tout à côté, le lac de Bienne. Le Jura enserre ses eaux, miroirs de la nature. Enfin,

Digitized by Google

pour terminer ce tableau magique et clore la plaine à l'est et au sud, de l'autre côté des monts fribourgeois, une forêt de pics couverts de neiges éblouissantes se dessinent vigoureusement à l'horizon. Derrière vous, le Mont-Blanc élève sa tête majestueuse; il étincelle au loin comme un immense bloc d'argent, longtemps avant que la lumière aît envahi les montagnes de Savoie couchées à ses pieds.

Lorsque, vers la fin du mois de juin de l'année 1816, lord Byron contempla ce sublime spectacle, on dit qu'un sourire rapide éclaira sa figure un moment rassérénée ; mais bientôt il se rassit, pensif, sur l'humide gazon. Une longue heure se passa ainsi dans un morne silence, interrompu seulement à de rares intervalles par quelques paroles du guide demeurées sans réponse. Puis le chantre de *Childe-Harold* se lève, essuie une larme furtive qui roule sur sa joue, et s'écrie : *Oh! que c'est beau, mon Dieu! c'est beau comme un rêve!*

En embrassant du regard toutes ces imposantes merveilles, je récitais tout bas, et comme involontairement, ces beaux vers du *Sursum corda* d'Autan :

Le front joyeux de l'aube apparaît dans la nue,
Les cimes, les plateaux boisés, la roche nue,
Tout revêt ses couleurs, tout s'éclaire à son feu.
La rivière au flot clair brille sous la feuillée.
Des ombres de la nuit la terre dépouillée
Murmure en s'éveillant : JE CROIS EN VOUS, MON DIEU !

Aux alentours. — Une heure d'arrêt sur la cime s'écoule bien rapide ; puis il faut parcourir les alentours. Déjà nos étudiants, suivant l'arrête aiguë et cette voie blanchâtre connue sous le nom

Digitized by Google

de *Tzemin dè Djean dè la Bollietta,* avaient disparu sous *Tremetta.* Déjà je n'entendais plus leur refrain joyeux :

In Tsuatzô vè Tremetta,
Decouthe Moléson,
Gl'avi Djean dè la Bollietta
Que fasi lou dierthon.

Déjà notre braconnier, qui avait fait des siennes, descendait avec un photographe et un Polonais, nos compagnons de fenil de la nuit passée aux Clefs, le couloir escarpé et assez difficile qui aboutit non loin du *Plan-Francè.* Vous ne les imiterez pas et vous redescendrez tout simplement, mais sans péril, par où vous aurez monté, par le chalet de *Bonnefontaine,* ainsi nommé à cause de la fraîcheur de la source qui jaillit auprès.

Du lé tot haut Moléson sché vei,
L'ivue la plie fretze lé sché bei;
Sche vo jai l'himaur melancoliqua
Lé schenaillé fan mujiqua
A Moléson, a Moléson.

Ce qui signifie que ni l'eau la plus fraîche, ni la musique cuivrée des *sonailles* ou des clarines des vaches (*batteride*) ne font défaut au Moléson où de nombreux troupeaux paissent de toutes parts sur les flancs de la montagne, jusqu'au moment où les cornettes rappellent *ces dames* sous le chalet fumant :

Quand verri foûma nossa bouârna,
Quand déchindri vè le borni,
La résrounâye de ma couârna
Faré gurlâ tot le Vani.

Digitized by Google

Grâce, grâce ! me dira-t-on peut-être. Assez de patois comme cela ! — Oh ! n'ôtez pas au Moléson, à l'Evi, à l'Hongrin, à Jaman, le seul concert qu'ils aiment, la seule musique dont ils soient énamourés et ravis, les bucoliques et les chansons romanes. Rien ne pourra les remplacer, répondrai-je avec Alexandre Daguet :

« A côté de la langue classique, nous en avons encore une autre, langue vulgaire, pauvre petite langue, bien humble, se cachant dans les petits coins, aimant la campagne, mais vieil et doux idiome, singulièrement naïf, pittoresque, énergique, voix des vallées et des monts alpestres, bruit de cascades et de torrents, son de clochettes de troupeaux, idiome pastoral comme on n'en vit guère, fait au foyer et bon enfant comme on n'en verra jamais, idiome mélodieux, qui nous endormait au berceau, nous fit sauter de joie sur les genoux de nos grand'mères, nous émerveille encore de ses *coraules* nocturnes, et idiome si mélancolique, si embaumé de l'air de la patrie qu'il donne la mort à l'*airmailli* sur la rive étrangère.

» Oui ! Le *Ranz des Vaches* est en patois ! Et vous voulez abolir le patois roman ? — Votre français est beau, superbe. Il monte un admirable coursier fringant, bien peigné, chevaleresque, haut, panaché, piaffant. Mais notre petit patois simplet, qui va pédestrement le sentier du village, s'assied sous l'érable avec les malins vieillards et les rieuses jeunes filles, monte en sifflant avec le pâtre les flancs sinueux de la colline boisée, chante un *liauba* triste et doux qui fait mourir d'amour ! Votre français n'a fait mourir personne. »

Digitized by Google

Les couches calcaires du Moléson sont inclinées, verticales et horizontales; B. Studer les compare à celles du Schwartzbrünnlein et du Gournigel. Le géologue visitera avec intérêt cette montagne; le botaniste y fera une ample moisson [1].

Les hauteurs les plus rapprochées sont : à l'orient, la *Vudallaz*, derrière laquelle se trouvent au fond de la vallée les villages de Enney, Villars-sous-Mont, et, un peu plus à droite, de Neirivue; au midi, l'*In-ly* et, au couchant, les rochers de *Tremettaz*. Cette montagne colossale, qui clot le bassin du Moléson, contient d'excellents pâturages, parmi lesquels on cite principalement ceux du Gros et du Petit-Moléson, du Moléson-à-Baron, du Plan-Francey et les deux Pliané.

Un endroit fort intéressant à visiter à Moléson, c'est la source de la Trême au-dessous du chalet des Mormoteys, sur le revers occidental de la montagne. On peut y arriver facilement depuis *Pliané*.

[1] *Alchemilla alpina, anthericum liliastrum, athamanta cretensis, anemone alpina, biscutella lævigata, cacalia albifrons, campanula thyrsoïdea, centaurea splendens, carex ferruginea, cerastium strictum, galium saxatile, gentiana acaulis, hieracium villosum, myosotis alpestris, orchis albida, phleum alpinum, primula auricula, salix retusa, saxifraga cotyledon, trifolium badium*, et près de la cime *anemone vernalis* et *hieracium hyoseridifolium*. — En montant depuis le chalet-auberge de *Pliané* jusqu'à Bonnefontaine, on trouve abondamment parmi les débris de rochers : *allium victoriale* (en patois : racine à 9 chemises), *plantago montana, plantago alpina, osmunda lunaria, saxifraga oppositifolia, pedicularis foliosa, sedum atratum, bupleurum ranunculoïdes, etc.* Le revers méridional est surtout riche en saxifrages.

Digitized by Google

Mentionnons ici un phénomène arrivé le 12 septembre 1822, dont plusieurs personnes furent témoins, entre autres M. Henri Pestalozzi, de Zurich, officier du génie, qui était alors occupé d'une triangulation. Le sommet de la montagne était dégagé de nuages, mais non pas ses flancs; tout à coup, c'était vers une heure après midi, un cercle aux couleurs de l'arc-en-ciel, et d'un diamètre d'environ 30 pieds, apparut aux yeux des spectateurs étonnés. Il fut bientôt suivi d'un second, où les couleurs étaient plus faibles. Ils durèrent, l'un et l'autre, environ un quart d'heure. M. Pestalozzi, qui avait visité les plus hautes montagnes de la Suisse, déclara n'avoir jamais encore joui de cet étrange spectacle.

Mais une des plus belles surprises dont puisse être favorisé le touriste du Moléson, c'est un orage dans la vallée, tandis qu'un soleil pur l'éclaire sur la cime resplendissante. Debout, calme et fier au-dessus des éléments en furie, il entend à ses pieds le roulement du tonnerre, mille fois répété par les échos des monts, tandis que de sinistres éclairs sillonnent le sombre océan de nuages qui couvrent au loin toute la plaine.

Les nuages ceignent souvent la tête du Moléson ou caressent ses flancs; leur combat est curieux à observer. — Le Moléson a mis son *petit chaperon*, signe de beau temps. Le *grand chaperon*, c'est l'inverse. Si ce n'est pas ce dernier cas, et que les habitants de la contrée, qui prévoient très-bien le temps, ne vous en dissuadent, il ne faut pas trop craindre de se mettre en route, malgré quelques nuages, surtout dans les mois de juin à

Digitized by Google

août et même en septembre ; mais on fera bien de s'arranger de manière à quitter Bulle ou Montbarry à temps pour aller passer la nuit au chalet-auberge de *Plianè*, à une petite heure au-dessous de la cime, après avoir joui, si possible, d'un beau soleil couchant sur le sommet. On y retournera avant l'aurore, si le temps s'annonce favorable. L'ascension est de trois bonnes heures, à partir de Montbarry.

La descente. — Descendons par l'*Eri*, — telle est l'opinion de Célestin Castella, et il me l'exposait à peu près dans ces termes, et avec la verve qui caractérise son langage :

Descendre par les mêmes sentiers que nous montons, se retrouver le même jour en présence des mêmes aspects : c'est trop prosaïque, trop monotone ; il faut à l'infatigable coureur des Alpes plus de variété, plus d'agrément, plus de poésie. Or, quel nouveau chemin offre autant d'attrait, de charmes, d'imposants tableaux que le passage de l'Evi ? Vous dites donc adieu à la cime du Moléson, au splendide panorama devant lequel vous vous êtes si longtemps extasié, et vous descendez doucement par le pâturage de *Tsuatzo ;* puis, vous vous trouvez bientôt dans une petite vallée, ornée de riches et beaux pâturages et d'une multitude de chalets.

Quel charmant et paisible séjour que cet agreste bassin, cerné de sommets audacieux aux bizarres dentelures, où tant d'airmaillis et de troupeaux coulent au sein de cette aimable solitude de si belles journées ! Mais que parlé-je de solitude

Digitized by Google

dans ce délicieux recoin si animé, lorsque le touriste y passe chaque jour, lorsque le pâtre livre aux brises capricieuses des monts ses *liauba* bien-aimés, ses *yodels* joyeux, lorsque la clochette tinte si doucement, le taureau mugit si bruyamment, la chèvre perchée sur l'arête rocailleuse grésille si coquettement ! (Ainsi parle Célestin, qui aime à accoler à chaque mot une épithète caractéristique.)

Descendons, descendons encore, traversons un torrent qui a l'air de vouloir déjà s'irriter, enfonçons-nous dans cette gorge étroite, profonde, et qui nous semble impénétrable : une touchante et agréable surprise nous est réservée. A l'orifice de ce sombre entonnoir, une charmante petite chapelle neuve s'élève gracieusement sur une petite esplanade à droite du torrent.

Cependant la gorge s'élargit insensiblement, nous passerons auprès d'une carrière de marbre en pleine exploitation et d'où l'on a tiré tous les matériaux pour la construction du beau pont neuf de Nérivue. Les nombreux débris de cette carrière, poussés au fond de l'abîme, obstruent la marche rapide du torrent, le font refluer à quelques cents pieds de distance, c'est une gracieuse nappe d'eau d'un beau vert clair et d'une tranquillité parfaite, sur laquelle l'œil aime à se reposer. C'est bien ici le calme après l'orage, mais la tempête renaît bientôt ; quelques toises plus bas l'onde s'agite de plus belle, roule avec fracas ses fougueux tourbillons pour s'élancer dans la plaine. Bientôt le soleil commence de nouveau à nous inonder de ses flots d'or, et nous serons dans cette charmante vallée de la Haute-Gruyère, à quelques pas du beau village

Digitized by Google

d'Albeuve, que nous tenons pour ainsi dire sous notre main.

— Si cela ne vous dérange pas trop, Célestin, nous irons une autre fois à Albeuve et en l'Evi, et nous redescendrons sur Bulle par la Part-Dieu, ce chemin que Veuillot a tant aimé, ou sur Montbarry par le vallon du Frassy, cruellement bouleversé par le terrible ouragan de 1831, ou par la vallée de l'Albeuve qui nous amènera directement à la petite cité féodale dont vous êtes bourgeois.... avec honneur.

En terminant ce chapitre, ne disputons pas sur le mot *Moléson,* après avoir accompli l'ascension. Ce serait une fatigue de plus, et sans compensation. Des étymologistes y voient trois mots celtiques, *mol-lez-son,* qui signifient *bien haut, large, difficile à monter.* — C'est assez bien la chose, le fait, si ce n'est pas le mot. — D'autres appellent le latin à leur secours. Il est assez probable, comme on le croit, dit M. Hisely, que cette montagne majestueuse, devant laquelle les satellites qui lui servent de cortége semblent s'incliner avec respect, a tiré son nom du latin *moles summa,* qui signifierait la montagne la plus élevée, dans un sens relatif. — D'après une tradition généralement connue dans la Gruyère, une partie des habitants se réfugièrent avec des vivres sur cette hauteur, pour se soustraire aux ravages de la peste. Quelque temps après, d'autres, qui purent échapper au fléau, les y suivirent. Alors les premiers leur crièrent en les apercevant : *Quemin va per d'avo?* (Comment se porte-t-on là-bas)? Les arrivants répondirent : *Mô-lé-son, bin-lé-sôtro* (mal les uns, bien les autres),

Digitized by Google

et voilà, vous assure-t-on aussi, l'origine véritable du nom de cette montagne. Cette étymologie me semble la moins acceptable.

Du reste, notons-le bien, l'étymologie est entre les mains d'un docte un instrument d'une souplesse et d'une docilité admirables; c'est une cire molle qui reçoit sans résistance toutes les empreintes.

Tout en descendant notre chemin, Célestin me raconta le trait d'un Allemand — il assure qu'il était Prussien — qui, malgré tous les conseils, s'obstina à descendre du Moléson par la ligne droite, du côté méridional, sur Pringy. Prussien ou non, il fut ramassé à mi-chemin, passablement endommagé et particulièrement vexé d'avoir perdu ses gants dans une descente un peu plus précipitée qu'il ne l'aurait voulue.

Digitized by Google

CHAPITRE CINQUIÈME.

GRUYÈRE.

I.

Ville et résidence des comtes.

ASPECT GÉNÉRAL. — LE BELLUARD. — LE BOURG. — LE CHATEAU. — L'ÉGLISE ET LE CLERGÉ. — LES VISITANDINES. — ANCIENNES FAMILLES ET HOMMES DISTINGUÉS.

. . . . . Bis septem sæcula currunt
. . . . . Queis hujus conditor urbis
Mœnia fundavit bello fortissimus heros
Vandalus, atque suo signavit nomine muros.
Grus vigil agnomen comiti dedit advena primo.
Rubra GRUEM *vexilla gerunt, ac scuta pilosi*
Sustentant Fauni, quorum cutis horrida rugis,
Ac armata manus, vulsis radicibus, orno est.
FR.-IGN. DE CASTELLA.

Le chancelier de Castella, dans les vers qu'on vient de lire et qui forment l'épigraphe de ses *Notices* écrites en 1733, fait remonter à quatorze siècles la fondation de Gruyère, par Gruerius capitaine de la sixième légion des Vandales, qui choisit cet endroit pour y faire sa résidence en 436. Assignons le Xe ou le XIe siècle à l'origine de cette cité, elle serait encore assez ancienne.

Aspect général. — Gracieusement assise sur une haute colline, détachée des monts, aux lieux où ils laissent la vallée s'ouvrir et se déployer,

Digitized by Google

la ville de **Gruyère** est encore flanquée çà et là d'une ceinture de remparts qui attestent son antique splendeur. Le souvenir d'une domination paternelle, les nombreux combats livrés sous ces murs, les écussons armoriés, sculptés çà et là sur les portes, les maisons surmontées de pignons, tout respire ici un parfum de vétusté qui vous transporte en plein moyen-âge.

Le donjon s'élève fier et menaçant comme aux temps de la féodalité, bravant le temps et les orages; ses tourelles bien découpées, ses murs de quinze pieds d'épaisseur, percés de meurtrières, ses vastes corridors, semblent attendre encore le retour de leurs anciens maîtres. La construction actuelle est de la fin du XVe siècle et du commencement du XVIe.

Mes *vieilles Annotations* comparent Gruyère à une couronne, vraie couronne murale, ajouterai-je, ou spirale, dont le château est le point culminant. Je la comparerais volontiers, dit Veuillot, à ces nobles de Castille qui font de loin si bonne figure dans leur manteau troué. Séjour d'un bailli, après l'abdication du comte Michel, puis chef-lieu du district de la Gruyère, on ne lui a même pas laissé un préfet et, du haut de sa colline, comme la comtesse délaissée, la petite ville déchue contemple tous les jours une charrière de *Crève-Cœur* : c'est, pour elle, le nouveau chemin que suivent le commerce et la richesse infidèles, pour aller de Bulle à Charmey ou dans la Haute-Gruyère.

Le village d'**Epagny** est au bas de Gruyère, mais il n'est pas ce qu'on appelle *à ses pieds*; car,

Digitized by Google

dans sa situation géographiquement infime, il prospère aux dépens de l'ancienne capitale du comté. N'est-ce pas là, dit M. Majeux,

,...Si parva licet componere magnis,

une image en petit du peuple devenu roi à son tour et forçant le bonheur à descendre du mont dans la plaine, du château seigneurial dans la cabane du laboureur? Quelques familles nobles habitaient autrefois Epagny.

La paroisse de Gruyère comptait au milieu du XVe siècle cent quatre feux; elle s'étendait alors de La-Tour-de-Trême à Neirivue; elle compte maintenant environ 1550 âmes, dont 300 dans la ville elle-même.

Le belluard. — La route de la Gruyère passe à travers Epagny, elle laisse Gruyère à l'écart; pour monter à l'antique cité, on n'a qu'un chemin pavé, à peu près ce qu'il devait être quand chevauchaient, sur noble palefroi, fringant coursier ou sur simple haquenée, preux chevaliers, seigneurs et dames de la cour des comtes. — Si Gruyère, a-t-on dit, n'a plus aujourd'hui d'assauts à défier, il semble défier les voitures d'y arriver. Du reste, on arrive à Gruyère comme dans une ville forte : le chemin pavé aboutit au *belluard*, qui précède la porte principale; les créneaux, les mâchicoulis et les meurtrières sont encore là; les hommes d'armes ont encore leur place dans le boulevard, entre les deux enceintes; le guet pourrait au besoin se tenir debout sur ce pan de rempart mi-écroulé; au-dessus de la porte de la ville on voit encore,

Digitized by Google

comme symbole d'un peuple errant ou emblême de la vigilance, la *grue d'argent en champ de gueule,* sur les bannières que portent deux compagnons de Gruérius, en costume un peu primitif, mais forts en poil, une peau de bête fauve jetée sur leurs épaules, et armé chacun d'un frêne tout entier avec ses racines. Telle est la peinture que reproduisent les derniers vers du chroniqueur Castella.

Grus supervolat nubila. — La grue ne s'élève plus vers la nue, elle ne montre plus le chemin de la gloire aux guerriers qui se déployaient au *Pré-du-Chêne*; du haut des remparts, dix clairons ne la saluent plus au retour du combat, mutilée et sanglante, mais invaincue.

Le bourg. — Entrez dans la ville des rois-pasteurs. Plus de rois, mais encore et toujours un peuple de pasteurs. De rares habitants circulent dans la rue; les hommes sont aux champs, à la montagne. Des chèvres errent çà et là. — N'en riez pas; dans le temps, elles ont mis en déroute l'ennemi.

Nous voici dans le bourg ou le village muré. Cette partie, qui n'a qu'une seule rue, très-large, bordée de maisons peu élevées, telles qu'on les bâtissait au moyen-âge, plusieurs offrant encore des vestiges du style roman et même du gothique, s'étend de ce qu'on appelait la porte de St-Germain jusqu'à la place dite de la Chavonne, en formant un long parallélogramme. — Jetons un coup d'œil sur cette belle fontaine qui date de 1755 et qui a coûté tant de travaux et de dépenses. Jusqu'alors on devait se contenter d'eau de citerne et de puits.

Digitized by Google

Tous ceux qui connaissent la situation de Gruyère comprennent la difficulté qu'il y avait à faire arriver de l'eau de source sur ce monticule élevé de 245 toises au-dessus du sol environnant. Au commencement de l'année 1755, Pierre Jacquet, Jean Geinoz, châtelain de Gruyère, et Vallier Douta, banneret, présentèrent à la bourgeoisie un projet pour conduire une fontaine dans la ville. Après quelques tergiversations le projet fut accepté et on se mit à l'œuvre au commencement d'avril de la même année. On prit l'eau d'une très-belle source, au lieu dit *Es bris,* au-dessus de la Chenaux (commune d'Enney) ; elle fut conduite par le Fragnolet, la Sierne-à-Pachet, la forêt de Chesalles et la fin de Pringy ; de là elle monta par l'Ergire et la Chavonne. Mais les premiers tuyaux, qui n'étaient qu'en sapin, ne purent soutenir la pression de l'eau et crevèrent ; ils furent remplacés par d'autres en chêne, qui furent également trop faibles. On en fit d'autres encore, semblablement en chêne, mais qui furent percés d'un trou très-petit et garnis à leurs extrémités de cercles en fer. Alors enfin, après quelques difficultés qui furent surmontées, l'eau commença à couler définitivement au centre de la ville, le 25 septembre 1755, vers les six heures du soir, au milieu de la joie et de la jubilation des habitants. Les femmes ont fait apporter le vin d'honneur, et, comme il y en avait en abondance, toute l'assemblée en profita. Les filles ont chanté le *Te Deum* en français ; le doyen de Gruyère, Antoine-Tobie Castella, chanta l'arrivée de la fontaine par un poème français, et François-Ignace Castella, le chroniqueur, par des vers latins.

Digitized by Google

Au bout de cinq ans la fontaine de Gruyère cessa de couler; ce ne fut qu'en 1779 qu'on la rétablit avec des tuyaux en fonte. Depuis encore elle demanda de nombreux sacrifices à la bourgeoisie (1).

On descend à l'église paroissiale, au sud de la ville, par une ruelle étroite, vers le milieu de laquelle on remarque d'anciennes mesures pour le blé, taillées dans la pierre et scellées dans un mur; puis on passe à côté de l'ancien parc aux cerfs, encore clos de murailles, et vendu, en 1593, à noble Pierre Castellaz.

En montant à la porte de St-Germain, vers l'est, on voit la Maison-de-Ville à gauche et immédiatement à la suite l'hôpital avec une chapelle en l'honneur de saint Maurice. Quelques vieilles maisons bordent le chemin qui conduit au château.

Le **château.** — On pénètre dans l'enceinte extérieure par une porte aux armes des comtes, avec la date de 1567, époque où elle aura été restaurée. On se trouve alors sur l'esplanade et en face du manoir; à droite, court le rempart; entre deux, une ancienne chapelle, dédiée autrefois à saint Jean-Baptiste, sert maintenant de musée (2).

(1) M. l'abbé J. Gremaud, *Mémorial de Fribourg*. Tome 2e, 1855, p. 371.

(2) Il semble y avoir une confusion dans M. Hisely *(Histoire du comté de Gruyère. Introduction,* p. 92 et 95), au sujet de cette chapelle que l'on prendrait, d'après ce qu'il en dit à la page 92, pour celle de St-Georges. Celle-ci se trouvait dans l'église paroissiale. Voir *Archives de la Soc. d'hist. de Fribourg,* I., 209 et particulièrement pour St-Jean, Hisely, II., pages 121-122.

Digitized by Google

Ce bel oratoire, devenu en 1815 la propriété du clergé de Gruyère par convention avec l'Etat et, malgré cela, tristement enlevé à sa destination primitive depuis la vente du château, rappelait le pieux souvenir du comte Louis, son second fondateur. Ce prince, qui, au sentiment du beau, unissait le goût de la magnificence, voulait que la chapelle du château fût un monument digne de la maison de Gruyère et qu'elle fût surtout digne du saint à qui elle était consacrée. A cette fin, il adressa une supplique à la cour de Rome. Celle-ci, considérant la grande vénération dont le fils de Zacharie était l'objet, et désirant que la chapelle, édifiée sous le vocable de ce saint au château de Gruyère, pût être convenablement réparée, maintenue en bon état de conservation, et enrichie de livres, de calices, de luminaires, d'ornements ecclésiastiques et d'autres objets nécessaires au culte divin, accueillit avec faveur l'humble requête du comte. Une bulle, du 8 mars 1485, expédiée et scellée par quinze cardinaux, fit à cette chapelle une concession d'indulgences au profit des fidèles qui, s'étant confessés et ayant communié, la visiteraient pieusement aux jours déterminés dans la bulle, savoir : aux fêtes de St. Jean-Baptiste (à l'anniversaire de sa naissance et au jour de sa décollation), le vendredi-saint, et au jour de la dédicace de la chapelle.

On conservait sur l'autel, dans un étui, une croix de cristal remplie de reliques, dont l'énumération se voyait sur une feuille de parchemin, écrite en caractères gothiques. La tradition veut qu'elle ait été apportée de la Palestine par un comte de

Digitized by Google

Gruyère. D'autres prétendent que c'est un présent d'un pape.

Cette chapelle de St-Jean est l'objet d'une tradition assez curieuse, qui remonterait au XVIe siècle. Les toits des maisons de Gruyère furent enlevés par un ouragan dont la furie était telle que le battant de la cloche de cette chapelle fut emporté jusqu'en la forêt de Bouleires, où on le retrouva six mois après. En considération de ce prodige, la bourgeoisie s'engagea à maintenir la corde de ladite cloche, à condition qu'on la sonnerait durant les tempêtes, et à payer au chapelain la dîme de tout ce qui se sèmerait dans le fief de la Mothe, le 4 août 1573.

De l'esplanade, la vue embrasse au centre la plaine, Epagny, La-Tour, Bulle et les campagnes riantes qui s'étendent jusqu'au Gibloux; à gauche, le Moléson et ses déclivités jusqu'à la contrée de Vuadens; à droite, la Dent-de-Broc, la vallée de Charmey, la chaîne de la Berra, le pays de La-Roche.

Une seconde porte, défendue jadis par un pont-levis, introduit dans la cour intérieure, ceinte à gauche de hauts remparts ornés de tours et de galeries où sont fixés d'anciens bois de cerf; à droite, le château. Il formait avec ses dépendances la cité, où demeuraient les gentilshommes, tandis que les bourgeois habitaient le bourg, et que les autres membres de la commune, d'une condition inférieure à celle des nobles et des bourgeois, composaient la population d'Epagny et de Pringy.

La cité était séparée du bourg par une haute muraille. Il fallait donc passer deux enceintes, deux fossés, deux ponts-levis avant de pouvoir

Digitized by Google

entrer au château. On pénétrait par le premier pont sur l'esplanade dont je viens de parler, une grande place d'armes qui a conservé le nom de place de St-Jean, maintenant convertie en jardins. De là on passait un second mur d'enceinte, couvert d'un toit en saillie et flanqué de tourelles, un fossé, un pont-levis, et le palais des princes aimés du peuple s'ouvrait devant vous, avec ses deux étages, construit en grosses pierres de taille et garni de huit tourelles octogones.

L'ancien manoir des comtes de Gruyère était, sans doute, comme la plupart des vieux châteaux, lourd, massif et sombre, garni de tourelles, hérissé de créneaux, percé de meurtrières, entouré de murailles épaisses, environné d'un fossé large et profond. Détruit par un incendie vers la fin du XVe siècle, pendant la régence de la comtesse Claude de Seyssel, il fut remplacé par un château plus commode, mieux approprié aux mœurs du temps, plus digne que le premier de servir de résidence à un souverain. Masse imposante encore, dont les murs ont jusqu'à 15 pieds d'épaisseur, sur une longueur variant de 60 à 70 et une périphérie de 700 pieds, en forme de demi-lune. — Un large escalier en limaçon pratiqué dans la tourelle centrale conduit jusqu'au faîte de l'édifice. — Dans une vieille tour ronde est une cheminée dont l'âtre avait été construit de manière à ce qu'on pût y rôtir un bœuf entier, qu'on tuait dans un abattoir attenant. — On prenait place au banquet, dans la grande salle des chevaliers, où les convives avaient pour sophas des bancs de pierre hauts de 3 pieds. Un acte fut passé dans cette salle en 1338. — Au

Digitized by Google

premier étage sont les appartements occupés d'abord par les comtes, puis par les baillis et préfets fribourgeois. — On admirait naguère, au corridor du premier étage, deux vitraux magnifiques, l'un aux armes de Savoie, l'autre aux armes de France, datant de 1534; de plus, quatre petites vitres coloriées, représentant les armoiries d'anciens préfets de Gruyère, et, dans une salle, un autre beau vitrail de petite dimension, portant la grue (1). — Le corridor du second étage avait pour ornement les armoiries des maisons de Gruyère et de Monthénard, et la porte de l'escalier du donjon présentait celles des maisons de Gruyère et de Seyssel. — Dans la chambre du comte était une chaise à dôme sculpté, portant les armoiries de Gruyère et de Menthon, et le millésime 1505. C'était le siége du comte Jean II. (2). — C'est au second étage aussi que se réunissait le tribunal de Gruyère, transféré à Bulle en 1848. — Des fenêtres de ces salles, la vue s'étend sur la Haute-Gruyère, sur toute la vallée resserrée entre la Sarine et des cimes orgueilleuses, et formant un long coude bien accusé au Pas-de-la-Tine surmonté par la Dent-de-Corjon et par Jaman.

(1) M. Hisely. *Introduction,* etc., p. 93, dit que ces précieux monuments ont été transportés en 1848 au château de Bulle, en attendant qu'on pût les placer dans un musée ; le fait est qu'ils ne sont ni à Bulle ni au musée cantonal ; on affirme toutefois à Gruyère qu'en 1848, le préfet du district, M. Jacq. Remy, est venu les enlever, mais on ne sait ce qu'ils sont devenus.

(2) Un fauteuil des comtes de Gruyère figurait au nombre des meubles antiques de l'Exposition cantonale à Fribourg, en 1867.

Digitized by Google

Mais il ne s'agit plus de décrire l'état des lieux tel qu'il était du temps des comtes, des baillis ou des préfets.

MM. Bovy, de Genève, acquéreurs du château en 1849, pour la somme de 7000 livres suisses, l'ont restauré avec goût et intelligence. Il appartient maintenant à M. Darier, genevois aussi.

Il est fâcheux que l'Etat se soit dépouillé de ce beau fleuron de couronne, plus fâcheux encore qu'il ne se soit pas trouvé, pour en faire l'acquisition, un Fribourgeois qui eût pu se créer là un titre d'une noblesse incontestée ou augmenter celle qu'il tenait de ses aïeux. — Rendons à César ce qui est à César et à MM. Bovy l'honneur qui leur est dû pour leurs beaux travaux de restauration.

La salle des chevaliers, telle qu'elle est restaurée au second étage, nous ramène aux temps anciens, où se groupent des traditions historiques et des fables, qui composent une espèce d'épopée, un mélange de vérités et de fictions qu'il n'est pas toujours facile de discerner. Des peintures à fresque, dues au pinceau de M. Daniel Bovy, ornent de tous côtés les murs de la salle. Suivons-les pas à pas, ou installons-nous commodément, pour saisir l'ensemble, sur un de ces grands siéges à haut dossier, qui sont ici bien à leur place.

Le 1er tableau est au fond de la salle, près de la porte d'entrée; il est entièrement du domaine de la tradition. Il nous représente Gruérius, arrivant dans notre contrée, rassasié de meurtres et de butin. A son drapeau vous voyez une grue qui vient de

Digitized by Google

lui apparaître, et comme cet oiseau lui semble de bon augure, il se détermine à s'établir dans ce pays, auquel il donne le nom de Gruyère.

Le tableau suivant est aussi du domaine de la tradition. Elle veut que, dans les premiers temps des comtes, la basse Gruyère seule ait été habitée et cultivée; que le pays situé plus haut, au-dessus du Pas-de-la-Tine, était une contrée riche, mais gardée par de méchants esprits qui immolaient sans miséricorde chaque téméraire qui osait y pénétrer. Toutefois, le fils du comte de Gruyère résolut de pénétrer dans cette contrée si décriée. Il prit avec lui quelques hommes déterminés, et réussit parfaitement dans son entreprise. Vous voyez le jeune comte grimper le premier le sommet du roc de la Tine, et ses hommes monter à sa suite, en se tendant les mains dans leur ascension hardie.

Le 3me tableau représente un fait acquis à l'histoire. C'est la fondation du prieuré de Rougemont, et sa dotation, par le comte Guillaume, renouvelée en 1195.

Le départ des Gruériens pour la première croisade (1095-99), avec leur comte et plusieurs membres de sa famille, forme le sujet du 4me tableau. Ce départ est un fait historique, mais embelli par la tradition. M. Hisely en parle en ces termes : « C'est à cette époque de ferveur reli-
» gieuse et d'enthousiasme chevaleresque qu'il
» convient de rapporter la charmante tradition que
» voici. Hugues et Turin armèrent parmi les pâtres,
» leurs vassaux, cent beaux Gruériens pour les
» mener à la conquête du Saint-Sépulcre. Les
» jeunes bergères voulurent fermer les portes du

Digitized by Google

» château pour empêcher leur départ : il fallut les » rouvrir de force, et les pauvres filles se prirent » à pleurer quand elles entendirent l'écuyer qui » portait la bannière crier d'une voix forte : *En avant » la Grue! S'agit d'aller! Reviendra qui pourra!* »

Ce qui suit est de pure tradition, et paraît devoir plutôt trouver sa place après le 10me tableau, dont cet épisode est le complément; mais le peintre a jugé très-ingénieusement que cela devait servir de pendant au tableau précédent, et il a eu raison, car l'un et l'autre sont là à l'honneur du beau sexe de la Gruyère. Ce tableau nous représente les femmes du Pasquier chassant devant elles, au milieu d'une nuit très-obscure, un troupeau de chèvres contre les Bernois et les Fribourgeois qui se trouvaient en combat avec les Gruériens près de la forêt de Sothau. Ces femmes avaient imaginé d'attacher des lumières aux cornes de toutes leurs chèvres, et de dérouter ainsi l'ennemi, qui, à la vue de tant de feux s'avançant dans sa direction, prit la fuite, en mettant le feu au château de la Tour-de-Trême.

Le 6me tableau a pour sujet le prétendu siége du château de Rue par les Gruériens. Ici la tradition est évidemment en défaut; car il s'agissait de Riaz, et non de Rue qui ne fut jamais, qu'on sache, visitée par les armes gruériennes. L'histoire relate des difficultés entre le comte de Gruyère et l'évêque de Lausanne au sujet de la possession de Bulle et de Riaz, et ce dernier lieu, qui en latin s'appelait *Rota*, ainsi que Rue, fut en effet saccagé et en partie brûlé par les Gruériens dans cette occasion (1333).

Digitized by Google

La peinture suivante se rattache à la même expédition. Vous voyez une belle prisonnière que le comte aurait trouvée dans le château de Rue, où elle aurait gémi depuis cinq ans; il lui rend la liberté, et la renvoie dans son pays, après l'avoir comblée d'honneurs.

Le 8me tableau nous ramène sur le terrain purement historique, et est bien placé en face du 3me. Il représente la fondation de la Part-Dieu, par Willelmette de Grandson qui en remet la charte constitutive aux Chartreux (1307).

Nous avons au 9me le combat du Laubeckstalden, entre le Haut et le Bas-Simmenthal. Les Gruériens occupent le défilé, et remportent une glorieuse victoire sur les Bernois, qui rentrèrent de là dans leurs foyers, la tristesse sur le front et l'amertume dans le cœur (1346).

Le tableau suivant représente le combat de Sothau près de la Trême. Les deux héros Clarimboz et Bras-de-fer soutiennent presque seuls le premier choc des Bernois, et donnent ainsi à l'armée gruérienne le temps d'arriver et de chasser l'ennemi (1349).

La légende de la comtesse Marguerite forme le 11me tableau. — Cette jeune et jolie châtelaine, mariée depuis plusieurs années, se désolait, avec son noble époux, de n'avoir pas d'enfant. Prières, vœux, pèlerinages, rien n'y faisait. Un soir que, toute dolente, elle était entrée dans la petite chapelle de la *Daudaz*, entre Grandvillars et Villars-sous-Mont, pour y chercher de la résignation ou de l'espoir, un pauvre homme, Jehan-le-boiteux ou l'*Esclopé*, vient s'agenouiller non loin d'elle. Il l'entend soupirer, prier

Digitized by Google

avec ferveur, et, trompé par l'obscurité du lieu ou par la voix de la pitié, il ne doute pas que cette femme ne soit aussi, elle, une mendiante. Il tire, alors, de sa pannetière, le pain et le fromage qu'il a reçus en aumône, et les partage charitablement avec elle, en lui disant : « *Que Dieu vous vienne en aide!* » La comtesse, regardant ce cadeau et les paroles qui l'accompagnaient, comme d'un heureux présage, accepte, sans se faire connaître. Revenue au château, elle paraît toute radieuse au souper, et donne ordre de servir, devant le comte et ses hôtes, deux plats d'argent recouverts, dans lesquels elle avait fait mettre le pain et le fromage de l'aumône; elle raconte alors son aventure, puis distribue, à chacun de ses convives, une portion de cette offrande qui doit lui porter bonheur. Le vieux chapelain, Joseph Ruffieux, dit, en mangeant la sienne, qu'il avait aussi le pressentiment que le souhait de Jehan-l'Esclopé s'accomplirait. On but gaiment et on pria dévotement à sa réalisation; neuf mois après, la comtesse eut un fils beau comme le jour.

Le 12me tableau représente le comte de Gruyère échappant au massacre de l'armée savoisienne en Vallais (vers 1383 ou 87 ou même postérieurement), grâce à l'intrépide dévouement de ses hommes de la Haute-Gruyère, qui, défendant le pont du Rhône avec autant d'habileté que de courage, favorisèrent sa retraite; ce qui valut à leur contrée des priviléges tout particuliers.

Enfin le dernier tableau nous fait voir Louis de Gruyère prenant part à la bataille de Morat dans les rangs de l'armée suisse, avec cent cavaliers et

Digitized by Google

six cents fantassins tirés des bannières du comté. (22 juin 1476).

Auprès du château était une seconde place d'armes, que protégeaient autrefois deux tours, et qui a été convertie en jardin potager. C'était là que le comte assistait aux fêtes militaires où ses compagnons d'armes s'exerçaient au combat; c'était là qu'il tenait ses lits de justice, qu'il prenait part aux jeux et aux plaisirs des heureux villageois qu'il avait invités à un repas champêtre, ou que, après un festin, il s'asseyait à deviser avec ses chevaliers sur la pelouse.

La cour de Gruyère était brillante : elle se composait des seigneurs et des dames de la famille régnante, de plusieurs gentilshommes et chevaliers, vassaux du prince. On y voyait les d'Everdes, les Vuippens, les Cléry, les St-Germain, les de Pringy, les de Villars, les de Broc, les Corpastour, les d'Aigremont, les Corbières, et d'autres gentilshommes.

Dans toute la partie sud-est de la ville, l'ancien rempart existe encore, flanqué de tours. Les chroniques appellent *Supelbarbe*, *Suppelbarbe*, *Supliabarba*, une vieille tour isolée, dans laquelle le comte Michel fit battre monnaie en 1552.

L'église et le clergé de Gruyère. — Au pied du château, au-dessous de la ville, est la belle église paroissiale de St-Théodule. — Sur cette place il y avait, avant 1254, une chapelle dédiée aux douze Apôtres, qui servit de chœur à la nouvelle église. Fondée du consentement de l'évêque, elle fut placée sous le patronage du prévôt et du chapitre de Notre-Dame de Lausanne.

Digitized by Google

Jusqu'au XIIIe siècle, Gruyère fit partie de la paroisse de Bulle. Par acte daté du mois de mai 1254, Jean de Cossonay, évêque de Lausanne, vu la trop grande étendue de la paroisse de Bulle, décida, du consentement de son chapitre, d'établir une paroisse à Gruyère, la Trême étant désignée pour limite entre l'église mère et la nouvelle paroisse. Adolphe III, comte de Gruyère, donna, pour revenu à l'église environ 70 poses de terre. Le patronage de la cure appartenait au chapitre de Lausanne ; vers 1536, il échut au gouvernement de Fribourg qui, le 27 novembre 1570, l'abandonna au clergé de Gruyère.

La première construction de l'église doit donc remonter à l'année 1254. En 1453, lors de la visite pastorale faite par l'évêque Georges de Saluces, cette église renfermait, outre le maître-autel, huit chapelles. La tombe des anciens comtes de Gruyère fut voûtée et réparée en 1557 par l'Etat de Fribourg. Le clocher fut réduit en cendres par le feu du ciel en 1679, et il fut relevé aux frais des paroissiens. Le chœur de l'église fut rebâti en 1731 par les soins du doyen Ruffieux. L'autel qui s'y trouvait alors avait été acheté à Payerne au XVIe siècle ; il fut remplacé en 1740 par celui que fit maître Dellion, de La-Joux. L'autel de la chapelle de St-Michel vient du collége de Fribourg : c'est le premier que les Jésuites eurent au collége à Fribourg : on prétend que le Bienheureux P. Canisius y a souvent célébré la sainte messe (1). Dans la

(1) Ce fait ne peut guère être révoqué en doute : l'autel de St. Michel devait être le maître-autel de la chapelle primitive des Jésuites. C'est après la construction de l'église actuelle du collége, que cet autel aura été transporté à Gruyère.

Digitized by Google

même église, le comte Antoine fonda une chapelle en l'honneur de son patron : l'ancien autel présentait deux peintures du plus grand intérêt; malheureusement elles ont disparu. Voici la description qu'en donne Fr.-Ign. Castella dans sa chronique : « Le portrait du comte Antoine et celui de la comtesse sa femme sont peints sur les deux ailons de l'autel, représentés à genoux, vêtus en habits longs de pourpre, brodés d'hermine, la toque du comte suspendue, l'éperon doré au talon gauche. La comtesse y est représentée enceinte, le chapelet en main, coiffée d'un petit voile noir. Sous ce dernier portrait, se voit son écusson armorial, coupé de sinople et de gueule, un lion d'or issant sur le sinople, une couronne d'argent sur le gueule, avec la date gothique 1416. »

Parmi les curés de Gruyère, nous trouvons deux membres de la famille des comtes : Jean de Gruyère, protonotaire apostolique, mort en 1549, et Pierre, fils du comte Jean III. Pierre fut prieur de Rougemont et de Broc, curé de Gruyère et de Vuisternens et vicaire général de l'évêque de Lausanne pour le comté. Sa bibliothèque conservée à la cure prouve son amour de l'étude et sa science. Il survécut à son frère le comte Michel. A la nouvelle de la mort de ce dernier, il fit, pour le repos de son âme, un service religieux dans l'église paroissiale, et y prononça son oraison funèbre, pendant laquelle — dit un chroniqueur — toute l'assemblée fondit en larmes et fit retentir ses gémissements. Pierre résigna sa cure en 1575 et mourut le 11 mars 1577, après avoir institué le clergé de Gruyère pour son héritier. A l'église échurent de

Digitized by Google

riches ornements et un grand calice remarquable par ses émaux. On peut citer comme monument de son zèle, les statuts qu'il fit pour son clergé et qui sont revêtus de sa signature, ainsi que de celles de Girard Verdon, François Thorin, Pierre Castella, Pierre de Loge ou de Loyen, Jacques Longuet, Girard Thorin, Humbert de Gruyère, Claude Girod, Jean Loup, Mourat, greffier.

Jean Castella, curé de Gruyère, mort en 1656, mérita de s'entendre dire par Mgr de Vatteville : « M. le protonotaire, vous mériteriez mieux que moi de porter la mitre de Lausanne. » Un siècle plus tard, cette paroisse était desservie par un autre curé de la même famille, Antoine-Tobie Castella, mort le 31 décembre 1788. Le souvenir de sa piété et de ses bonnes œuvres est vivace à Gruyère, où il a laissé la réputation d'un saint. Ce digne prêtre et son frère Dom Joseph ont employé en œuvres pies 10,000 écus, sans compter les aumônes ordinaires. Antoine-Tobie est l'auteur d'un livre, publié en 1785, à Fribourg : *La science du salut pour servir d'explication au catéchisme du diocèse de Lausanne,* en un volume in-4°.

Le beau jour de la Fête-Dieu en 1856, le 22 mai, devait être une bien triste journée pour la paroisse de Gruyère. Des artilleurs de la milice, qui, paraît-il, avaient reçu défense de tirer à l'endroit ordinaire, approchèrent leurs mortiers trop près de l'église. La charge du dernier coup, à la fin de l'office du matin, porta sur le toit recouvert en bardeaux : en un clin d'œil, la toiture entière et la charpente étaient consumées, la grande nef s'écroulait, et les magnifiques cloches de la tour,

Digitized by Google

provenant de l'airain d'un canon cédé en 1679 par l'Etat, étaient en grande partie fondues. On venait de sortir de l'office, lorsque l'incendie se déclara : les quelques personnes qui n'avaient pas encore gagné leurs demeures s'efforcèrent de parvenir sur la toiture ; mais tous les instruments de sauvetage semblaient refuser les services que l'on en attendait et, pour comble de malheur, il dut s'écouler un intervalle entre le premier moment du danger et celui où l'on put donner le signal d'alarme, les cordes des cloches ayant été montées pendant l'office. Ce n'était partout qu'un long cri de désespoir. La voûte du chœur, bien que la charpente fût devenue aussi la proie des flammes, et le maître-autel restèrent debout, entourés d'un monceau de ruines. La sacristie, qui put être préservée, avait été de prime abord complètement évacuée, grâce à l'intrépidité et au sang-froid du curé, M. Tobie Loffing, et on n'eut à regretter la perte d'aucun ornement ou objet précieux. Le dommage fut évalué à au moins 120,000 fr. (1).

Quatre ans après, grâce au zèle et au concours actif de toute la paroisse, l'église de St-Théodule se voyait relevée de ses ruines, plus belle encore, reconstruite d'après les plans de M. J.-U. Lendi, alors Intendant des bâtiments de l'Etat. Parée comme une épouse, le 17 juin 1860, elle recevait la visite de son évêque bien-aimé, Mgr Etienne Marilley, qu'elle n'avait pas revu depuis quatorze ans d'épreuves cruelles, et elle voyait réunis, dans

(1) Extrait d'une relation insérée au *Chroniqueur* de Fribourg, du 26 mai 1856.

Digitized by Google

les cérémonies augustes des bénédictions divines appelées sur la nouvelle église, deux pasteurs vénérés, l'un chef du diocèse, l'autre chef de la paroisse, M. le doyen Jean Folly, tous deux éprouvés par le feu de la tribulation.

Pour chanter cette belle journée, Gruyère eut son poète, à qui il n'a manqué peut-être que la culture des premiers principes, les études littéraires, pour faire de lui un vrai poète, à qui le terme propre, l'épithète choisie n'eussent pas fait défaut. La poésie de Célestin Castella, en commémoration de la bénédiction de cinq cloches pour l'église de Gruyère, est conservée précieusement dans la paroisse ; on la retrouve partout dans la Haute-Gruyère (1).

Les Visitandines ont eu un établissement à Gruyère, au XVIIe siècle. Elles y vinrent de Fribourg, en 1638, appelées par la bourgeoisie, d'après les conseils du doyen Jean Castella, au nombre de six, dont la supérieure était la mère Marie-Elisabeth Magnin, et elles furent d'abord logées dans deux maisons appartenant à la famille du doyen,

(1) Lors de l'incendie de 1679, six cloches déjà avaient été fondues ; l'airain ruisselait jusqu'au gros *Laviau*, dit le chroniqueur Castella. Un membre de cette noble famille, M. Pierre-Joseph Castella, allié Ammann, fut un des principaux bienfaiteurs de l'église lors de sa reconstruction après l'incendie de 1856. Le Chemin de la Croix (700 fr.) et l'érection de l'autel de la chapelle St-Georges, qui, avec le tableau, coûta 1500 fr., sont dus à sa munificence. Son épouse, Mme Elisabeth Castella, née Ammann, dota l'église d'un lustre de grande valeur, de beaux vêtements sacerdotaux et d'une sixième cloche qui coûta 1500 fr.

Digitized by Google

lequel pourvut pendant longtemps à leur subsistance. Ce fut lui encore qui fit réparer à ses frais la grande maison située vis-à-vis des Terreaux, à la porte de Chavanne, maison qu'elles achetèrent en 1639 (1). Bientôt de jeunes personnes demandèrent à être admises dans l'Ordre, et l'empressement était si grand qu'en peu de temps la communauté fut au nombre de vingt personnes. Les sœurs vivaient avec beaucoup de douceur et d'amour entre elles, à l'édification de la ville. Elles étaient la consolation de tout le monde; on les considérait comme des saintes qui attiraient par leurs ferventes prières la bénédiction de Dieu sur le pays.

La première supérieure, ayant gouverné la communauté pendant trois ans, remit sa charge à la mère Marie Clément, qui mourut un an après sa réélection. Elle fut remplacée par la mère Anne-Françoise Dunant, professe, de Thonon. A cette époque la mort enleva successivement sept religieuses; à mesure qu'on recevait une sœur, une autre mourait. La supérieure prit cela pour une marque que la volonté de Dieu était que l'on ne fît pas un plus long séjour en ce lieu. Elle craignait en outre que dans la suite des temps la communauté ne trouvât pas les secours spirituels et temporels nécessaires. Le manque d'eau et d'une place

(1) En 1635, la ville de Bulle appela aussi des Visitandines qui y arrivèrent au nombre de trois, avec une novice et deux sœurs du petit habit; mais elles ne tardèrent pas à s'apercevoir que le lieu n'était pas propre à y établir un de leurs monastères et elles retournèrent à Fribourg vers 1648. Hél. Raemy, *Chronique fribourgeoise*, p. 267.

Digitized by Google

convenable pour bâtir un monastère régulier rendait encore la position plus difficile.

Sur ces entrefaites, la mère Françoise-Marguerite de Chaugy, supérieure du couvent d'Annecy, ayant dû venir en Suisse, passa à Gruyère, où la mère Dunant lui fit connaître la position de sa maison et le désir qu'elle avait de s'établir en un lieu plus favorable. La mère de Chaugy approuva ce dessein et promit son appui pour en procurer la réalisation. Peu de temps après, elle écrivit aux sœurs de Gruyère pour les appeler à Annecy, leur donnant cet ordre tant au nom de l'évêque de Genève, supérieur général de l'Ordre, qu'au sien propre, comme supérieure du premier monastère de la Visitation. Les religieuses de Gruyère présentèrent alors une requête au Conseil de Fribourg pour demander l'autorisation de sortir du pays « les dotes et biens qui leur ont esté promis pour la réception en leur Ordre d'aucunes filles du comté de Gruyères et autres lieux, ascendants plus ou moings à la somme de trois milles escus. » Dans sa séance du 29 août 1651, le Conseil « ayant ésgard principalement à leur vie exemplaire et édificative qu'elles ont pieusement et religieusement fait parroir à tous ceux qui les ont dévotement fréquentées, » leur accorda l'autorisation demandée, à la condition cependant qu'avant de partir elles devraient donner une caution suffisante, afin que jamais les sœurs dont on emportait la dot ne tombassent à la charge de leurs parents. Cette condition fut remplie par la supérieure d'Annecy.

Dès que la permission eut été obtenue, les sœurs s'occupèrent à réaliser leurs biens et à vendre les

Digitized by Google

meubles qu'elles ne pouvaient pas transporter. Avant leur départ, elles fondèrent une messe à perpétuité, à leur intention, dans la chapelle de l'ermitage de Sainte-Anne, au Châtelet, le jour de la sainte. Les sœurs sortirent de Gruyère le 9 octobre 1651, au nombre de neuf religieuses et de deux tourières, au milieu des larmes et des regrets de leurs parents et amis de tout le pays. La douleur des sœurs n'était pas moins vive, car plusieurs d'entre elles quittaient ainsi leurs parents et leur patrie pour toujours, et elle n'était calmée que par la pensée de la soumission à la volonté de Dieu. En ce moment elles ignoraient encore où elles pourraient s'établir définitivement.

Après avoir séjourné successivement à Thonon et à Annecy, elles se fixèrent à Langres, le 21 octobre 1653. Dans l'intervalle, deux sœurs de la communauté de Gruyère étaient mortes. Celles qui restaient étaient les sœurs Marie-Elisabeth et Marie-Angélique Castella, nièces du doyen Castella (l'une d'elles fut plus tard supérieure du monastère de Langres), Marie-Catherine Belle, Marie-Agnès Pithon, Marie-Péronne de la Fosse et Marie-Joseph Paquet (Pasquier ?), tourière [1].

Anciennes familles, illustrations, hommes distingués. — Les de Castella (jadis *de Castellaz*) sont contemporains des comtes de Gruyère et originaires de Savoie. Le sire Rodolphe de Castella

[1] *Les Visitandines à Gruyère,* par l'abbé J. Gremaud. 1866, brochure de 8 pages.

Digitized by Google

vivait en 1425. Comme nobles, ils se sont éteints à Gruyère en 1809; mais ils avaient déjà acquis le titre au patriciat de Fribourg, en 1514. François-Pierre Castella, né en 1690, mort en 1764 à Fribourg, était entré dans la Compagnie de Jésus, et, sur le déclin de son âge, il avait composé un ouvrage sur l'*Invention et la perfection des arts.* Son frère Hilaire Castella, 1697-1765, était chartreux et avait rendu, dans la guerre de Sept-Ans, de grands services à la maison que son Ordre avait à Liége. — François-Ignace Castella, né le 18 octobre 1709 et mort le 7 octobre 1797, le chroniqueur que j'ai cité, est auteur de plusieurs ouvrages restés manuscrits, entre autres des *Notes généalogiques et historiques sur les comtes de Gruyère. 1793.* Pierre-Joseph Castella, né en 1792, de parents assez pauvres, ne dut sa modeste fortune qu'à son travail. Successivement notaire, juge au tribunal en 1823, président de la Direction des orphelins, secrétaire de préfecture, conseiller communal, puis syndic de sa ville natale, il en fut le bienfaiteur à plus d'un titre : il ne fut guère d'entreprises utiles, de bonnes œuvres, auquel il n'ait apporté son concours éclairé. Son testament olographe, admirable monument de charité, débute par une profession de foi aussi simple que touchante et contient, entre autres legs généreux : 6000 fr. à la commune de Gruyère pour habiller et chausser à neuf tous les ans une douzaine d'enfants indigents; 500 fr. à la Gauglera, 500 fr. à l'hospice cantonal, 500 fr. à l'œuvre de la propagation de la Foi, pour les missions étrangères.

Dans un ordre d'idées politiques tout à fait opposées à celles de son compatriote Pierre Cas-

Digitized by Google

tella, M. l'avocat François Bussard, décédé en 1853, fut, comme professeur de Droit à Fribourg, l'interprète clair et méthodique des idées de Gros et de l'école philosophique sur le Droit naturel (1836). Il représenta plus d'une fois Fribourg à la Diète et fut président du Grand Conseil dans des temps orageux. Un beau reflet de patriotisme restera attaché à son nom.

Les de *Cléry*, originaires de Gruyère, n'y existent plus; une partie de cette famille, établie à Fribourg dans la seconde moitié du XVIe siècle, avait déjà acquis dans le siècle précédent le droit au patriciat; elle s'éteignit à Fribourg dans les Griset, les *Glé-resse* et les Praroman; mais elle subsiste encore en Alsace. — Le chancelier Cléry fut, au XVIe siècle, le continuateur de l'œuvre du chancelier Lombard, *Recueil de jurisprudence criminelle.* — Le colonel Petermann Cléry, son fils, colonel commandant des Cent-Suisses de Charles IX, conseiller à Fribourg et député aux Diètes, fut Maître-ès-arts de Paris et auteur de vers latins. — Les Cléry furent bienfaiteurs de la Part-Dieu. Les armoiries de cette famille sont tranchées d'or à un sanglier issant de sable. La chapelle St-Antoine, dans l'église de Gruyère, où elles avaient été placées, présentait — comme on l'a dit page 107 — deux peintures d'un grand intérêt, les portraits du comte Antoine de Gruyère et de son épouse Jeanne de Noyer; malheureusement ces tableaux ont disparu. — Gruyère devrait tenir davantage à tout ce qui rappelle son ancienne gloire (1).

(1) « La bibliothèque de Pierre, fils de Jean III, comte de » Gruyère, curé de cette ville, contenait, dit M. J. G., un

Digitized by Google

Une famille patricienne, portant le nom *de Gruyere*, s'est éteinte à Fribourg; dans le canton de Berne, il existe encore des *Greyerz*.

Les Moura, Loge, Loyen, Loup sont d'anciennes familles de Gruyère; la *Loup* est probablement une désinence ou abréviation de ces trois derniers noms.

Gruyère était jalouse de ses droits. Aucune bourgeoisie ne fut accordée depuis le 25 novembre 1692 jusqu'en 1748, parce que l'on avait défendu, *sous privation du bien commun à vie du contrevenant d'en présenter aucun davantage* (comme bourgeois). Une exception eut lieu en 1748, mais par ordre souverain de LL. EE. de Fribourg.

Une illustration fribourgeoise, l'avoyer et historien d'Alt, naquit et fut baptisé à Gruyère, en mars 1686.

» exemplaire précieux du Recueil de droit canon, imprimé » sur velin, à Mayence, en 1472, ouvrage qui s'est vendu » jusqu'à 1200 fr. Sans les soins de quelques *conservateurs*, » ce volume si remarquable était vendu en 1852 à un étranger » par certains *non-conservateurs* qui ont eu le courage d'é- » changer, contre quelques pièces d'argent, un drapeau de » Gruyère remontant au commencement du XVIe siècle. Quelque » vaillant guerrier donna peut-être autrefois sa vie pour con- » server la *grue*, des patriotes préféreraient-ils aujourd'hui » quelques *helvetia?* »

Digitized by Google

II.

Histoire, tradition et roman. Temps légendaires et historiques.

GRUERIUS. — TURIMBERT. — GUILLAUME. — *Gruérie*, ORIGINE DE GRUYÈRE. — COMTÉ D'OGO, NOM PRIMITIF DU COMTÉ DE GRUYÈRE. — FONDATIONS DE ROUGEMONT, D'HUMILIMONT, D'HAUTERIVE, DE LA VALSAINTE ET DE LA PART-DIEU. — LES GRUÉRIENS A LAUPEN, A MORAT ET EN ITALIE. — LA RÉFORME REPOUSSÉE DE LA GRUYÈRE. — LES DERNIERS COMTES DE GRUYÈRE : JEAN II ET MICHEL. — LES COMTES ET LEURS SUJETS.

Gruyère a son histoire, il a sa légende. Celle-ci, remontant au Ve siècle, commence avec Gruerius — deux ou trois de ce nom jusqu'en 510. Celle-là se fixe à peine avec Turimbert, comte d'Ogo, en 923 ; elle n'est bien authentique qu'au XIe siècle. Grand-*Gruier* ou grand-forestier (*supersilvator*) du royaume de Bourgogne, Guillaume Ier, vers 1084, administrait au nom du roi l'ancien *Hochgau*, territoire qui s'étendit un jour des sources de la Sarine ou du mont Sanetsch, près du Vallais, jusqu'au château de Simmeneck (Berne), en aval de la Sarine, jusqu'à Arconciel, à deux lieues de Fribourg, et à l'ouest, jusque vers Romont. Exerçant le droit de justice pour les eaux et forêts, la *gruerie*, comme on l'appelait, le comte d'Ogo prit, au commencement de la seconde moitié du XIIe siècle, le titre de comte de Gruyère, le seul qui se présente depuis cette époque. Guillaume prend part à la première

Digitized by Google

croisade, apparaît en 1104 comme fondateur du prieuré de Rougemont, et on le voit assister à la confirmation de la charte de 1115. — Son second successeur contribue à la fondation de l'abbaye d'Humilimont (1136), et l'allié des comtes de Gruyère, Guillaume, sire de Glâne, fonde l'abbaye d'Hauterive (1137), où il meurt sous l'humble habit de frère convers (1142).

Un seigneur de Charmey, Girard Ier, avait fondé la chartreuse de la Valsainte (1295). Douze ans après (1307), une dame de la maison de Gruyère, Guillemette, partagea, avec son fils Pierre III, la gloire d'avoir donné naissance à la chartreuse de la Part-Dieu.

Le même comte accompagne le comte de Savoie dans son expédition contre le dauphin de Viennois et apparaît, selon M. Hisely, comme avoyer de Fribourg en 1331. Le 21 juin 1339, les soldats de la Gruyère combattent à Laupen avec les milices de Fribourg contre celles de Berne ; le 22 juin 1476, ils se retrouvent dans les mêmes rangs contre les Bourguignons sous les murs de Morat.

Bourgeois des deux cités de l'Aar et de la Sarine, le comte de Gruyère était considéré comme allié des *Ligues* ou des Confédérés. A Novare, le 6 juin 1513, les Gruériens partagèrent les fatigues, les dangers et la gloire des Confédérés. Ils ne faillirent pas à leur courage, le 13 septembre, à Marignan, dans cette bataille meurtrière que Trivulce appelait un combat de géants. A Cérisoles, le 14 avril 1544, ils furent moins braves.

Le traité de Fribourg, du 29 novembre 1516, fait des Suisses les fidèles alliés de la France et le

Digitized by Google

comte de Gruyère est compris dans ce traité de *Paix perpétuelle.*

La Réforme fut repoussée de la Gruyère. M. Hisely, historien protestant, constate que la maison souveraine de Gruyère et le peuple s'attachèrent à la croyance de leurs pères comme à un dernier lien de leur nationalité. Il n'y eut défection que dans le Pays-d'en-Haut, sur les terres que Messieurs de Berne réformèrent par les arguments de la force brutale. Mais le lendemain de la bataille de Cappel, des représentants du comte Jean II, ceux des habitants de la ville de Gruyère, de La-Roche, de Bulle, d'Albeuve, de Vuippens, de Corbières, de Charmey, de Vaulruz, ceux de Saint-Aubin, de Marnand, de Payerne et d'Avenches, réunis à Fribourg, déclarèrent au Conseil de cette ville qu'eux et leurs concitoyens étaient prêts à sacrifier corps et biens pour l'ancienne croyance (1). Les forces de Berne, les faiblesses de Fribourg et les embarras de la Savoie amenèrent la Réforme à Morat, Avenches, Cudrefin, Grandcour, Payerne et successivement dans tout le pays de Vaud jusqu'à Genève. Vevey échappa à Fribourg. Gruyère conserva encore la Seigneurie d'Oron.

Jean II est le dernier qui mourut (13 novembre 1539) comte et seigneur de Gruyère, baron d'Aubonne, d'Oron et de Montsalvens, seigneur du Vanel (ou de la terre de Gessenay), de Rougemont, de Château-d'Œx, de la Tour-de-Trême, de Corbières — que Fribourg lui disputait déjà — de Palézieux et d'autres lieux.

(1) Arch. de Fribourg. *Manuaux* des 12 et 13 octobre 1531.

Digitized by Google

Michel, son fils, pour être plus rapproché de nous, est un héros dont la tradition s'accommode mieux que l'histoire. Voici le jugement que porte sur lui M. Hisely : « Michel passait dans l'opinion des Gruériens pour le plus beau chevalier de son temps. Sa taille, dit-on, était haute et bien proportionnée ([1]), ses traits étaient beaux, réguliers, nobles et doux : l'antique gloire de sa race paraissait dans toute sa personne. Si ce portrait est ressemblant, on doit regretter que le caractère du prince, qui clôt la liste des souverains de la Gruyère, n'ait pas répondu à sa physionomie. Il y a quelque chose de touchant à se tromper sur le dernier descendant d'une race illustre, dont le peuple conserve un pieux souvenir, mais cette illusion va trop loin quand elle fait de Michel un populaire héros. Il faut renoncer à rien voir d'héroïque dans son caractère et ses actes. Son courage n'eut rien de chevaleresque, sa bravoure était douteuse, il ne fut point distingué par des talents militaires. Michel ne fut, à vrai dire, qu'un aventurier qui, par ses fautes, précipita sa fin désastreuse. »

Ce jugement de M. Hisely nous semble dur, implacable. Si le dernier comte de Gruyère eût embrassé la Réforme, eût-il été peut-être plus ménagé par un historien protestant qui, après tout, pouvait avoir ses préjugés?

([1]) Castella (dans ses *Notices*) dit, en parlant de lui : « On voit, dans l'arsenal de Fribourg, sa cuirasse et ses armes, qui démontrent que c'était un gros homme, » ce qui doit signifier un homme de haute stature.

Digitized by Google

Leurs Excellences de Fribourg et de Berne, convoitant l'héritage des comtes de Gruyère, ne ménageaient guère non plus le pauvre Michel.

Ce fut le vendredi avant la St-Martin, 9 novembre 1554, — le jour même où sa déchéance venait d'être prononcée à Fribourg, — que l'infortuné Michel sortit à 10 heures du soir de sa résidence pour n'y plus rentrer. Un seul domestique l'accompagnait. Ce n'est plus à l'histoire, c'est à la poésie qu'il appartient de dire quel pénible retour Michel dut faire sur lui-même, quelles graves pensées durent l'agiter dans ce moment solennel, où il allait franchir non seulement le seuil de l'antique manoir, mais la frontière de ses domaines. Dans cette nuit de douleur, son imagination dut évoquer cette longue et vénérable suite d'aïeux qui s'étaient transmis l'héritage de Guillaume et l'avaient conservé comme un patrimoine sacré, tandis que lui, descendant de ces princes, livrait aujourd'hui à des mains étrangères jusqu'à leurs tombes révérées.

Laissons M. H. Charles interpréter les pensées de Michel :

Il faut que je te quitte, ô mon bel héritage !
Il faut donc à la fin que je cède à l'orage ;
Je cède et je m'en vais. Château de mes aïeux,
Pour la dernière fois je te fais mes adieux.

Toi, qui depuis le jour de ta triste naissance
As su dans tes filets enlacer mes Etats,
Tu recueilles le fruit de ta persévérance,
De tes plans tortueux voilà la récompense,
Berne ! le Ciel est juste ; un jour tu l'expiras.

Et toi, Fribourg, et toi, qui toujours à sa suite,
De tes petits projets méditant la poursuite,

Digitized by Google

Avec des yeux jaloux voyais de tes prisons
S'élever dans les airs mes superbes donjons ;
Ta longue convoitise est-elle satisfaite ?
Rien ne manque à tes vœux ; ma misère est complète.
Ta terreur a cessé ; les regrets sont pour moi.
Un heureux avenir va s'ouvrir devant toi.

Après bientôt mille ans les comtes de Gruyère
Par un arrêt divin rentrent dans la poussière.
Mais n'est-ce pas le sort des grandeurs d'ici-bas ?
Aujourd'hui sur le trône et demain dans la boue :
Tantôt on vous maudit et tantôt on vous loue.
Insensé qui se fie à ces trompeurs appas !
Puis-je me plaindre ? oh ! non ; quelle est la dynastie
Que l'on vit si longtemps régner en Helvétie ?
Je cherche mes égaux et ne les trouve pas.

La tempête a partout étendu ses ravages.
Je restais seul debout au milieu des naufrages.
C'est donc aussi mon tour et mon heure a sonné.
Je me soumets, Seigneur ! vous l'avez ordonné.

Une pensée au moins dans mes maux me console.
J'ai voulu ton bonheur, peuple gruérien,
Je te l'avais promis, et j'ai tenu parole.
Tu diras si Michel n'a pas cherché ton bien.

Mais tu l'as déjà dit sur le mont de Chavonne,
Quand, malgré les efforts de Berne et de Fribourg,
J'ai voulu dans tes mains déposer ma couronne
Et vivre ton égal au milieu de ce bourg.
Ah ! que ce souvenir est pour moi plein de charmes !
Tes bénédictions ont fait couler mes larmes.
Je t'aimais, peuple bon ; tu me l'as bien rendu.
Sur la terre un bienfait n'est pas toujours perdu.
Ainsi le veut du Ciel la justice infinie,
Pour tout bien, tu le vois, ils m'ont laissé la vie.
Mais j'emporte ton cœur, et cela me suffit.
Sois libre, sois heureux. Le comte te bénit.

H. C.

Digitized by Google

CHAPITRE SIXIÈME

(Ajouté par le P. E. Raemy.)

LA GRUYÈRE

depuis la déchéance des Comtes.

Dernières années de Michel V. — Son testament. — Madelaine de Miolans. — Démembrement de la Gruyère. — Introduction de la Réforme dans le Gessenay. — Aperçu des mœurs et du caractère gruériens. — Industrie et commerce.

Michel V n'avait point souscrit à la saisie de ses biens et à l'acte de déchéance prononcé contre lui. Il s'était éloigné en protestant, mais en vain, pour *son honneur et sa chevalerie,* — deux vénérables reliques qui s'en allaient en lambeaux, sous les doigts prosaïques et crochus des fesse-mathieu et des légistes.

Après son départ de Gruyère, Michel était allé rejoindre son épouse en son château d'Oron, dernière résidence seigneuriale qui ne tarda guère à tomber entre les mains avides des créanciers. — Comme tous les princes dépossédés, Michel se berçait d'illusions. Tantôt il offrait de payer ses dettes et se faisait fort de faire honneur à ses affaires; tantôt il se représentait ses « féaux et améz » sujets ivres de joie à l'annonce de son prochain retour, célébrant à l'envi sa restauration triomphante. — Ayant reçu un jour une lettre adressée au « *jadis Comte de Gruyère* » — le mot *ci-devant* n'était

Digitized by Google

pas encore inventé à cette époque — il s'en indigna comme d'une injure, et fit observer qu'il ne reconnaissait à personne le droit de changer son titre. « Quoique pauvre gentilhomme, ajouta-t-il, je saurai bien recouvrer mes domaines ; et il se trouvera au besoin quelqu'un d'assez puissant pour se charger de cette besogne. » — Il ne renonça jamais à ses prétentions et renouvela mainte tentative pour les faire valoir. Enfin de guerre lasse, il légua tous ses Etats à Maximilien II, empereur d'Allemagne, avec réversibilité sur Philippe II, roi d'Espagne. Ce testament, daté de Bruxelles, le 12 juillet 1572, fut déterré à Augsbourg, en 1591, par le Fribourgeois Pierre Schaller, commissaire des guerres en Bavière. Comme on peut le penser, personne ne prit au sérieux cette disposition illusoire.

Michel survécut vingt ans à ses désastres. Il erra successivement en France, en Allemagne et dans les Pays-Bas ; il offrit ses services à divers princes, vivant toujours d'aumônes et d'espérances, et alla se perdre dans l'obscurité. Des incertitudes ont longtemps plané sur le lieu et la date de sa sépulture. Il fut enterré, selon les uns, à Amiens en Picardie, selon d'autres à Bruxelles ; mais d'après M. Hisely tout porte à croire qu'il mourut au mois de mars 1576, au château de *Talemey*, près de Pontallié sur Saône, appartenant à son cousin François de Vergy, gouverneur de Bourgogne, chez qui ce prince infortuné avait trouvé un dernier asile.

La nouvelle de son décès fut accueillie avec joie dans la cité de Zæhringen ; mais elle répandit

Digitized by Google

le deuil dans toute la Gruyère, où elle raviva, au dire d'un chroniqueur, bien des souvenirs d'attachement et de regret, qui causèrent quelque émoi à Leurs Excellences de Fribourg. *Domini nostri de Friburgo gavisi sunt gaudio magno valdè de morte Dni Comitis Michaelis. Desolatione desolata est Grueria.*

En Michel V s'éteignit une illustre dynastie qui avait marché de pair avec plus d'une maison souveraine. Elle comptait au moins six siècles d'existence. Elle avait possédé le pays le plus riche de la Suisse : elle avait régné depuis les bords de la Jogne aux rives du Léman, depuis les Alpes vallaisanes jusqu'aux portes de Bulle. Ses princes avaient laissé une réputation de bravoure et de galanterie chevaleresques ; ils avaient fait fleurir les lettres et les arts ; leur cour avait été longtemps le rendez-vous des troubadours et des beaux esprits. Ils s'étaient montrés simples, affables et populaires, l'histoire n'a pu mettre à leur charge aucun de ces faits tyranniques et monstrueux dont les annales du moyen-âge fourmillent.... Et voilà soudain que ce petit empire des bords de la Sarine s'écroule, — non devant l'invasion étrangère, ni sous les coups de la révolution, — mais sous le poids des dettes et des embarras financiers. Six siècles de gloire vinrent s'engloutir dans une vulgaire banqueroute !

Au milieu des tristes réflexions que suggère la décadence des comtes de Gruyère, c'est un devoir pour l'historien de faire ressortir le caractère vraiment beau et admirable de Madelaine de Miolans que Michel V avait épousée au mois de décembre 1553, — juste quinze jours avant que la diète

Digitized by Google

de Baden mît ses biens en discussion formelle. C'était une femme d'énergie et de cœur, digne d'un meilleur sort. Avec une dot considérable, elle avait apporté à son trop volage époux un dévouement sans bornes : elle mit tout en œuvre pour le sauver de la ruine. Elle était entendue aux affaires, et s'occupait des détails de l'administration : elle prit chaudement en main la défense de ses vassaux et des amis de sa maison, qui s'étaient compromis pour elle. — La Providence, ainsi que la nature, se plaît à ménager les contrastes. A l'époux débauché elle donne souvent une femme vertueuse, tout comme elle fait naître la suave rose des Alpes au sommet des monts abrupts et sourcilleux. Elle place à côté du poison, l'antidote. Elle suscite aux époques de troubles et de décadence de grandes vertus, des âmes héroïques : douces apparitions qui consolent le regard du navrant spectacle des misères et des perversités humaines. — C'est ainsi qu'à côté de la voix fatale qui pousse aux abîmes les princes et les peuples, les individus et les familles, il y a presque toujours une voix du ciel, un ange consolateur qui conjure et retarde autant que possible la catastrophe, et qui finalement s'assied comme Jérémie pour pleurer sur des ruines. — Tel fut le rôle de Madelaine de Miolans dans ces jours de trouble et d'alarmes qui marquèrent le déclin de la maison de Gruyère.

Les Gruériens s'étaient flattés, après la chute de leur principauté, de former un Etat libre et indépendant à l'instar des cantons suisses. Michel V le leur avait promis à cette fameuse assemblée de la Chavonne, qui s'était tenue le 24 septembre 1549,

Digitized by Google

et où il leur avait offert la liberté, moyennant qu'ils se portassent cautions de ses dettes, pour 24,000 écus. (Deux bannières et Broc avait accepté cette proposition; d'autres communes l'avaient rejetée, pensant bien que, d'une façon ou de l'autre, l'heure de l'indépendance ne tarderait pas à sonner). — Leur réveil à tous fut bien triste, lorsqu'après l'éloignement de Michel ils s'aperçurent qu'ils n'avaient fait que changer de maîtres... En effet, la commission liquidatrice s'assembla de nouveau à Fribourg, le 6 novembre 1555, et, mettant à exécution la sentence rendue l'année précédente, elle procéda au partage définitif du comté. Les pays en dessus de la Tine échurent aux Bernois; ceux en dessous aux Fribourgeois. Deux baillis, Rodolphe de Graffenried et Antoine Krummenstoll, s'installèrent, l'un au Gessenay et l'autre à Gruyère, et tout fut dit..... Le pouvoir fort et ombrageux des deux Républiques succéda à l'autorité plus ou moins nominale des rois-pasteurs, et l'on vit se vérifier alors la fatale prophétie du Triboulet gruérien, de Chalamala qui avait dit, deux siècles auparavant : L'*Ours de Berne mangera la Grue dans le chaudron de Fribourg.*

Après avoir été pendant un siècle et demi les alliés et les combourgeois des deux villes, il sembla dur aux Gruériens de redescendre soudain au rang de sujets. Ils ne se soumirent point sans murmure et sans protester pour le maintien de leurs franchises et priviléges. Il y eut même quelques mouvements partiels d'insurrection.... Il fallut enfin plier sous la loi du plus fort. Mais ce peuple a conservé, comme le dit fort bien M. Hisely, dans

Digitized by Google

ses mœurs et dans ses institutions le germe impérissable d'une liberté qui sait se maintenir.

La conduite des deux villes en cette circonstance ne fut, — il faut bien l'avouer, — pas exempte de tout reproche. Loin d'avoir été marquée au coin de la délicatesse et de la grandeur, elle semble n'avoir eu d'autres mobiles que l'ambition et la cupidité. Les deux villes exploitèrent peut-être un peu trop les embarras financiers du comte Michel. Elles manquèrent de générosité vis-à-vis de ses anciens sujets : au lieu d'en faire des hommes libres, elles ne songèrent qu'à les asservir davantage. Pour tout dire en un mot, le partage de la Gruyère fut comme le coup d'essai de cette politique égoïste et machiavélique qui, deux siècles plus tard, a consommé ses forfaits par le démembrement de la Pologne, et qui, aujourd'hui même..... Mais pardon, cher lecteur, j'allais me lancer dans des questions un peu trop brûlantes. Revenons bien vite à notre chère Gruyère.

Les Gruériens n'étaient pas moins attachés à leur religion qu'à leur nationalité. Leurs deux derniers souverains avaient été, malgré leurs fautes et leurs faiblesses, des princes sincèrement religieux, de zélés défenseurs de la foi. — C'est M. Hisely lui-même qui nous l'a fait observer. — Sous le règne de Jean II, la Réforme avait été repoussée avec perte du Gessenay. Michel V, de concert avec son frère Dom Pierre de Gruyère, paraît avoir formé le projet d'ériger l'église paroissiale de sa résidence en collégiale à l'instar de St-Nicolas. — La chute de la Dynastie ne fut pas moins funeste aux intérêts religieux qu'aux libertés politiques des Gruériens.

Digitized by Google

Dans le Gessenay et dans toutes les terres soumises à la domination bernoise, la messe fut abolie, les images des saints brisées ou brûlées, et une nouvelle croyance s'implanta par les mêmes moyens d'oppression brutale qui avaient fait triompher la soi-disant Réforme dans l'Oberland, dans le Pays de Vaud et ailleurs. — Ces mesures de violence nous indignent et nous révoltent, mais elles étaient chose fort commune au seizième siècle ; elles étaient conformes au Droit césarien de cette époque, qui avait posé en axiome : que le souverain du pays était en même temps le maître de la religion, et qu'il pouvait disposer arbitrairement des consciences de ses sujets: *Cujus Regio, hujus Religio !..*

« Avec le catholicisme, dit un auteur cité par M. Berchtold, disparut, dans la Gruyère bernoise, la liesse des anciens jours, et les dogmes arides de la Réforme y eurent bientôt desséché l'imagination et les cœurs. » Le rigorisme des autorités bernoises menaça de la corde, du fer et du feu ces pauvres pâtres qui, jusqu'alors, s'étaient livrés sans contrainte à leurs joyeux divertissements. La danse et, avec elle, la gaieté, fut bannie de ces vallées ; des gens se virent condamnés à l'amende pour avoir fait venir, du Vallais, une bande de musiciens, dans le but de fêter des amis ; il fut défendu de rester au cabaret après le soleil couché, et d'y dépenser plus de cinq sols, le tout parce que « des signes avaient paru dans le ciel, pronostiquant la fin du monde, » et qu'une montagne s'était écroulée dans un canton voisin.

Plus heureux que leurs voisins de Berne, les Gruériens d'en-dessous de la Tine purent se féliciter

Digitized by Google

d'être tombés dans le *chaudron* plutôt que d'être sous la patte de l'*ours*. S'ils perdirent leur liberté, ils sauvèrent du moins le trésor de la vraie foi. Les magnifiques seigneurs de Fribourg maintinrent et protégèrent le catholicisme dans toutes les terres de leur domination, comme ils l'avaient fait pour quelques communes du bailliage d'Echallens. Tel est le rôle essentiellement conservateur exercé par nos ancêtres au seizième siècle, rôle qui a valu à notre cité son beau titre de *catholique Fribourg*.

Nos Gruériens fribourgeois sont donc restés bons catholiques, mais ils ont peu renoncé à la danse. Ils se trémoussent à la plaine comme à la montagne, sur le pont de la bénichon comme sur l'aire d'une grange. Ils n'ont pas oublié la *Coraule*, cette danse rapide aux charmes de laquelle le comte de Gruyère se laissa entraîner jusqu'à y perdre sa couronne, danse fantastique qui dura une journée entière, et dont la chaîne s'étendit sur plus de trois lieues de chemin.

Ce serait ici le lieu de décrire les mœurs et le caractère gruériens. Mais notre plume est trop inhabile, trop peu autorisée pour aborder un sujet si délicat. Nous laisserons la parole à un enfant du pays. On nous saura gré de reproduire ici quelques pages tracées, il y a plus de quarante ans, par un de nos premiers magistrats. Voici le tableau que M. H. Charles nous a laissé des mœurs de ses concitoyens :

« La Gruyère est sans contredit, sous le rapport intellectuel, la partie la plus cultivée du canton de Fribourg, par là même qu'elle est celle où l'on a le plus de loisir. Ailleurs les saisons, en changeant,

Digitized by Google

ne font que varier les travaux. En hiver, ils cessent ici presque entièrement, d'où il résulte que les hommes sont plus en contact les uns avec les autres..... Ajoutez qu'à peu près tout le monde sait lire et écrire, parce que depuis plus de deux siècles chaque village a son école. On lit les gazettes; il n'y a presque pas de village qui n'ait de nombreux abonnés à celle de Lausanne ou à d'autres feuilles étrangères — (Les Gruériens de nos jours ne sont plus réduits à faire venir leurs *lumières* du dehors : ils en trouvent à leur choix et de toutes les *couleurs* dans les journaux du pays, tels que le *Confédéré*, le *Chroniqueur*, le *Journal de Fribourg*, l'*Ami du Peuple*, sans oublier le *Moléson*, ce dernier-né de la presse fribourgeoise.)

» .... Quand les nouvelles sont intéressantes, ils se réunissent en foule pour en entendre la lecture. L'ombre d'un vieil ormeau, les voûtes enfumées du cabaret ou de la *fruiterie* (fromagerie), servent d'abri à ce club improvisé. On y commente, on y discute les questions à l'ordre du jour, avec un sens, une sagacité et un aplomb qui feraient honneur à plus d'une assemblée délibérante. Les gens du peuple, en Angleterre, passent pour avoir une grande finesse de tact politique. Je doute qu'ils en aient plus que les paysans de la Gruyère. Placés sous le régime municipal, accoutumés à débattre presque toutes les semaines leurs intérêts communs, ils contractent de bonne heure l'habitude des affaires et deviennent ainsi des hommes tout positifs.....

» Les Gruériens sont gais et bons de leur naturel : on en fait tout ce qu'on veut par la douceur, par des plaisanteries semées à propos et qu'ils aiment

Digitized by Google

beaucoup ; en un mot, il faut les cajoler. Si on s'y prend de force, on n'obtient d'eux que de la haine.

» Il existait autrefois entre les villages une rivalité qui avait des suites fâcheuses ; mais elle a cessé depuis une vingtaine d'années. Les querelles sont devenues rares, quoique le vin porte encore quelquefois à la tête. Notons, à propos de vin, qu'il ne se conclut pas de marché où il n'entre en jeu. *Payez bouteille,* et tout à l'heure l'on deviendra plus traitable. L'économie n'est pas ce que les Gruériens entendent le mieux. Le dimanche rien ne coûte ; on fait le généreux. Il entre un peu de vanité dans leur caractère ; on les voit traiter du haut de leur grandeur les artisans de toute espèce. C'est un reste de ce préjugé de l'âge d'or, que le premier des états est celui d'agriculteur.

» Les habitants de la Haute-Gruyère se font remarquer par des nuances sensibles. Avec à peu près les mêmes vertus, ils n'ont pas les mêmes défauts. Ils boivent moins (?) et sont plus économes. On peut les regarder comme des modèles de cette politesse franche et loyale qui n'a point été corrompue par un raffinement de civilisation.....

» L'existence des femmes de la campagne est dans cette contrée plus douce que partout ailleurs. Leurs occupations se bornent presque exclusivement aux soins du ménage (et au tressage des pailles), — ce qui contribue à leur donner ce teint frais qu'on ne trouve pas dans les autres parties du canton. En été, elles travaillent à la campagne ; mais cette saison est plutôt pour elles un temps de plaisir que de fatigues. Bien blanchement atournées, nos élégantes villageoises ne touchent jamais à un râteau

Digitized by Google

sans avoir des gants (!!?), crainte du hâle et des ampoules. Elles sont tant soit peu coquettes, mais de la bonne manière; c'est-à-dire que leur gloire est d'être recherchée par plusieurs, leur talent celui de ne pas donner à l'un plus d'espérance qu'à l'autre, et elles s'en acquittent quelquefois avec une habileté qui ferait honneur à un ministre d'Etat. Au reste elles sont en général plus économes que les hommes. Elles se piquent d'avoir beaucoup de linge et de ne porter que celui qu'elles ont filé (?). »

On nous permettra de compléter cette esquisse par quelques indications sur l'industrie et le commerce. La Gruyère n'a pas besoin qu'on la loue. Ses excellents fromages lui ont acquis, ainsi qu'au canton de Fribourg, une réputation européenne. Ils ont obtenu naguère plusieurs médailles d'or de première classe à l'Exposition universelle de Paris, et, quelques jours plus tard, la seule *Société du Moléson* recevait une commande de 50,000 kilogrammes.

Une autre industrie non moins intéressante, c'est le tressage des pailles qui occupe principalement la partie féminine de la population. Elle offre une précieuse ressource à la classe indigente, d'autant plus que la matière première ne coûte ici presque rien. C'est la main d'œuvre qui lui donne toute sa valeur; c'est l'habileté de nos ouvrières qui transforme l'humble chaume des champs en chapeaux élégants et mignons dont se parent les plus jolies têtes de l'ancien Monde et du nouveau. Le revenu des pailles exportées en 1865 s'est élevé, de l'avis des connaisseurs, à un chiffre égal à celui des fromages vendus dans tout le canton, soit à plus de

Digitized by Google

2,600,000 fr. — Mentionnons encore les mines de houille de Bellegarde, les belles carrières de marbre de Grandvillard, les gypses de Pringy, la parqueterie artistique de la Tour-de-Trême, créée en 1854, enfin de nombreuses scieries, mises en mouvement par divers courants d'eau. — L'exportation des bois bruts et travaillés a lieu sur une large échelle, trop large peut-être... L'industrie doit se contenir dans de certaines limites, pour ne pas devenir un jour victime de ses propres excès. Il ne faut pas pour un gain présent et passager ruiner le pays et compromettre les ressources de l'avenir. C'est aux autorités cantonales et communales à prendre de sages mesures pour empêcher la trop grande exploitation de nos forêts, le trop prompt déboisement de nos montagnes, dont les dangers ont été signalés à plusieurs reprises par les hommes compétents.

Les Gruériens ne s'endormiront sans doute pas sur leurs lauriers; ils s'efforceront de conserver et de perfectionner leurs différentes industries; ils se feront une gloire de marcher plutôt en avant qu'à la remorque du siècle.

Espérons aussi que la voie ferrée reliera prochainement Bulle et Romont. Tous les enfants de la Gruyère se donneront la main pour mener à bon terme cette entreprise nationale. Les divergences d'opinion, les mesquines rivalités, les haines de partis, tous les ressentiments doivent se taire devant une grande pensée de patriotisme.

Oui, nous en avons la douce confiance, le sifflet de la vapeur retentira bientôt à travers nos vallées et nos monts. La puissante locomotive imprimera un nouvel essor à notre activité industrielle et

Digitized by Google

commerciale. Mais tout en faisant circuler l'aisance et le progrès matériel, elle saura respecter d'autres richesses infiniment plus précieuses qu'elle ne nous enlèvera point : la foi politique et religieuse, l'antique probité et l'énergie des mœurs républicaines !

Digitized by Google

CHAPITRE SEPTIÈME.

Souvenirs d'une pérégrination à la Valsainte.

I.

Pour le commun des touristes, la Suisse se résume en deux ou trois sites reproduits dans tous les albums, en deux ou trois noms stéréotypés dans tous les guides du voyageur. Ces deux ou trois noms sont Thoune, Brienz, le Grindelwald et surtout Interlaken. Interlaken, dont les magnifiques hôtels, les squares et le macadam poudreux rappellent en quelque sorte le noble faubourg St-Germain. En dehors de là et de quelques autres lieux à la mode, pas de Suisse...., j'allais dire pas de salut pour les touristes fashionables.... — En vain vous leur parleriez de la verte Gruyère, de ses naïves légendes et de ses sites pittoresques. Ils y viendront peut-être, quand ils pourront y aborder en chemin de fer. Ce pauvre chemin de fer qui a déjà traversé tant d'épreuves, avant même d'être en voie de construction. Vrai supplice de Tantale pour les Bullois !...

En attendant que la mugissante locomotive nous amène wagons, touristes et marchandises, j'entreprendrai une petite pérégrination, qui aura bien son charme quoiqu'elle ne puisse se faire à la vapeur.

Notre point de départ est à Bulle. Laissant à droite les rives de la Trême, nous jetons un rapide coup d'œil sur la gracieuse bourgade renaissant à

Digitized by Google

peine de ses cendres et qui doit son nom à la Tour gothique qui la domine. — Enfonçons-nous dans Boulleyre, dont les frais ombrages nous attirent. C'était dans le vieux temps une forêt assez mal famée, nous dit-on. Elle est traversée aujourd'hui par une belle voie carrossable, sans compter les mille sentiers qui s'y croisent, et qui en font un dédale éminemment propice aux promenades rêveuses ou sentimentales. Sortons enfin de l'obscurité; nous voici en face de Broc, dont vous apercevez au premier plan l'antique donjon, massive et bizarre construction; le presbytère qui fut autrefois un prieuré de Bénédictins dépendant de Eutry, et l'église située sur un promontoire escarpé de la Sarine. Cette église, dédiée à St. Othmar, est une des plus anciennes de la contrée. Elle fut longtemps l'unique église paroissiale pour tous les habitants de la rive gauche de la Sarine depuis Lessoc à Botterens. — Franchissons le pont d'une seule arche (en allemand Brücke) qui donne, dit-on, son nom au village. Saluons en passant le prieur actuel, digne successeur des Bénédictins, un érudit et un aimable causeur. — N'oublions pas non plus de prendre des forces et du courage pour affronter *Bataille*, la montée ardue où fut, au dire de M. A. Majeux, composée la fable de La Fontaine : *Le coche et la mouche :*

Par un chemin montant, sablonneux, malaisé, etc.

Ce nom de Bataille viendrait d'une *bastille* qui couronnait autrefois le plateau de Montsalvens; ou plutôt ce surnom a été donné à cause du combat prosaïque et journalier que gens et chevaux ont à livrer contre les inégalités du terrain. Nous voici aux ruines de Montsalvens, vieille masure où

Digitized by Google

respirent encore les souvenirs de la belle Luce des Albergeux, maîtresse de Jean II de Gruyère, et de Madelaine de Miollans, épouse délaissée du trop volage Michel, le dernier de son nom et de principauté. En passant la charrière de *Crève-cœur,* nous méditerons le sort des dynasties.

Arrivons à Châtel-Crésuz, petite paroisse composée de deux communes. Au-dessus du village est un signal, d'où l'on jouit d'une vue magnifique. Arrêtons-nous ici. Ce sera notre première étape : demain matin nous serons plus frais et plus dispos pour continuer notre trajet.

II.

De Crésuz à Cerniat, la route n'a pas été établie pour la plus grande commodité des voituriers. Ils doivent éprouver de furieuses tentations de jurer et de pester le long de ce sentier sinueux, qui tantôt s'élève sur la croupe des monts et tantôt s'enfonce dans la profondeur des ravins. Mais le touriste, lui, n'éprouve aucune fatigue, tant le paysage est délicieux à contempler. Il est cinq heures du matin : le soleil vous inonde déjà de ses chauds rayons, tandis que le reste de la vallée est encore plongé dans l'ombre. Quelles sont, là bas, ces blanches maisonnettes éparses dans un océan de verdure ? C'est Charmey, dont l'église excitait au plus haut degré l'admiration de Louis Veuillot, qui en parle ainsi dans ses pèlerinages de Suisse :

« Après l'église d'Ancône, qui regarde si noble-
» ment la mer, je n'en sais pas de mieux située que
» l'élégante petite église de Charmey, bâtie au bord

Digitized by Google

» d'une colline, d'où l'on contemple un ravissant » mélange de rochers, de vallons, de coteaux, de » montagnes, etc. » Jetez un regard vers le couchant : Le Moléson, gigantesque obélisque appuyé sur des contreforts naturels, se formule devant vous dans toute sa royale majesté. Cette pyramide toute verte plus rapprochée de vous, c'est la Dent ou *Becca* de Broc, aux pentes raides, aux formes anguleuses et sévères. Ici le Val-de-Mothélon si agreste, si animé, si industrieux. Plus haut, Brenleyres et Folièran, ces géants de nos Alpes ; le Gros-Mont, la Hochmatt, où se trouve, dit-on, la plus haute chaudière du canton. Je passe sous silence ces innombrables pics, dents, arêtes, aiguilles, pointes et mamelons qui élèvent jusqu'au ciel leurs cimes, les unes abruptes et sourcilleuses, les autres couronnées de gras pâturages. A chaque pas la scène change, et d'un moment à l'autre ce sont des teintes nouvelles : claires ou foncées, vaporeuses et flottantes, roses et diaprées, suivant les heures du jour et les diverses inflexions des rayons du soleil.

A vos pieds, au fond d'un abîme vertigineux, vous entendez mugir l'impétueux Javroz, un des principaux affluents de la Jogne, comme celle-ci l'est de la Sarine.

Autour de vous, sur les hauts monts et dans la vallée, un concert immense, indéfinissable. Mille bruissements dans le gazon, mille bourdonnements dans l'air, se mariant aux chants des oiseaux, aux rauques sons de la trompe alpestre, au carillon argentin des troupeaux, aux joyeux refrains des armaillis.

O nature toujours ancienne et toujours nouvelle,

Digitized by Google

tableau mouvant et uniforme, hymne de la création au Créateur, quel peintre saisira toutes tes nuances, quel musicien montera toutes tes gammes, quel poète chantera toutes tes harmonies ?

« Sur les bords d'un torrent je promène ma muse :
— L'onde frappe le roc : à la longue elle l'use.
Je me dis, en voyant ces flots coulant toujours :
Ainsi s'en vont, hélas ! nos ans et nos amours,
Et notre cœur, sur qui ce fleuve des ans passe,
S'use par les amours et par les ans se glace.
— O Dieu, source infinie et du Juste et du Beau,
Donne-nous d'apporter un cœur vierge au tombeau !
Puissé-je m'abreuvant aux sources du Permesse
Conserver à jamais le feu de la jeunesse,
Et de ton chaste amour saintement embrasé
Ignorer jusqu'au bout l'égoïsme glacé !.....
. . . . . .

Au milieu de ces pensées et de ces réminiscences, nous arrivons à Cerniat, riant et populeux village, dont les maisons, la plupart en bois, sont dans une exposition fort salubre aux rayons du soleil levant...

L'église, fraîchement restaurée, est d'un assez bon style, mais un peu trop petite. La sonnerie en est fort belle. Saluons M. le curé, un ancien conventuel de la Part-Dieu, qui a hérité de son confrère Dom Hermann la bosse de la mécanique, vous le trouverez sans cesse, comme dit Boileau : autour de six pendules, de deux montres, de trois cadrans.

Mais au milieu de tous ces soins, il ne perd jamais de vue sa paroisse et il oriente avec une précision parfaite la boussole de sa propre vie.

Après une courte pause remettons-nous en route. Les habitations deviennent de plus en plus rares et le terrain moins accidenté. Les contours anguleux

Digitized by Google

des montagnes s'effacent. Le paysage revêt un aspect monotone, propice à la mélancolie et au recueillement. Soudain, à un détour de la route, au sortir d'une petite forêt, de vastes et beaux bâtiments, aux lignes strictement architecturales, surgissent à l'horizon. Des toits en forme de cônes élancés, couverts les uns de tuile et les autres d'ardoise, resplendissent au soleil. Quelle est cette Jérusalem nouvelle qui surgit au sein de cette Thébaïde?.... Vous l'avez deviné! Ce sont les enfants de St. Bruno qui reprennent possession de leur berceau primitif. La Valsainte, — une conquête des moines, comme dit Louis Veuillot, — fut habitée par les Chartreux, de 1294 à 1778; puis par les Trappistes, de 1791 à 1812. En 1818, les Ligoriens y fixèrent leur tente pour quelques années. Enfin, en 1862 cette solitude, avec les misérables ruines qui s'y étaient conservées, fut restituée aux Chartreux par un décret du Grand Conseil (1). Ces bons Pères habitaient autrefois la Part-Dieu. Ils avaient été englobés dans la *razzia* générale qui atteignit tous les couvents en 1848. Le gouvernement actuel leur a permis de se reconstituer à la Valsainte et leur a rendu les faibles débris de leur ancienne fortune. Ils ont accepté

(1) La séance du Grand Conseil du 20 Mai 1861 restera mémorable dans les fastes parlementaires du canton de Fribourg. C'est la première fois qu'on vit se manifester une divergence notable au sein de la majorité issue des élections du 7 Décembre 1856. La question à débattre était le rétablissement des Chartreux. Les uns pensaient que ce rétablissement n'était ni nécessaire ni opportun. D'autres soutenaient le grand principe de la liberté des associations religieuses. Il y eut assaut d'éloquence de part et d'autre. Enfin, après une journée de

Digitized by Google

avec reconnaissance cet acte réparateur. La grande Chartreuse de France leur est venue généreusement en aide, et ils se sont mis à l'œuvre avec courage. Ils occupent en ce moment des légions d'ouvriers, dont près d'une centaine sont sous les ordres de M. H., maître maçon de Fribourg. Les uns sont occupés à équarrir des bois, les autres à tailler des pierres ; ceux-ci portent des matériaux, ceux-là manient la truelle et le mortier. Au milieu des groupes de travailleurs, on voit circuler la robe blanche d'un moine qui, son plan à la main, surveille et dirige tous les travaux, adressant à celui-ci ou à celui-là un avis, un sage conseil et à tous des paroles de bienveillance et d'encouragement. — Ce moine, c'est Dom Bernard Peter, natif de Fribourg. C'est lui déjà qui a reconstruit la chartreuse de Portes en France. Sa mission est de relever les ruines. A le voir si accort et si actif, on ne soupçonnerait pas que les ruines de l'âge commencent à s'accumuler sur son front ! Pendant l'été il surveille ses bâtisses ; en hiver il rédige les annales des monastères de son ordre. — Auprès de lui se tient un respectable vieillard; ancien prieur de la Part-Dieu, tout heureux de se retrouver sous l'habit de St. Bruno et de pouvoir chanter bientôt son *Nunc dimittis.* Trois autres religieux, un prêtre et deux frères, composent actuellement la communauté de la Val-

délibération, le rétablissement des Chartreux fut voté par 36 voix contre 35. Ce résultat est dû en grande partie à M. l'avocat Wuilleret, rapporteur de la cause. — Le décret du Grand Conseil fut toutefois dénoncé aux Chambres fédérales ; mais celles-ci passèrent à l'ordre du jour, et c'est en 1862 que les Chartreux ont été définitivement rétablis.

Digitized by Google

sainte. D'autres viendront plus tard, à mesure que de nouvelles cellules seront construites. — Un nombreux personnel est employé au service de la maison et à l'exploitation du domaine.

Après six jours d'un travail sans relâche arrive le jour où la famille humaine se recueille dans la contemplation des œuvres du Créateur. Pas n'est besoin de vous dire combien ce jour de repos est religieusement observé sur les chantiers de la Valsainte. Il se dit tous les dimanches trois messes dans une petite chapelle récemment construite et qui sera le *nec plus ultrà* que le beau sexe, le sexe dévot n'osera franchir, lorsqu'une fois la clôture définitive sera terminée (1).

Chaque matin et chaque soir, le son de la cloche convoque les habitants de la colonie et les ouvriers à la prière, une prière courte mais fervente, récitée à haute voix par le P. Prieur ou par un autre religieux. Après la prière voici le bouquet : le chant des litanies ou de l'*Ave maris stella* entonné avec âme, entrain et dévotion par les ouvriers eux-mêmes, la plupart tessinois ou italiens, et qui sont tous, comme on le sait, *dilettanti* par instinct.

Avec regret je dis adieu à ce vertueux asile, d'où j'ai rapporté tant d'impressions que la langue humaine ne saurait traduire. Le bienveillant lecteur

(1) Depuis l'époque où cette description a paru pour la première fois (1865), l'aspect de la Valsainte a encore changé. Maintenant les constructions sont terminées, les murs d'enceinte sont élevés, la clôture est rétablie : la solitude appartient de nouveau aux moines. — La communauté actuellement reconstituée se compose de treize religieux, onze Pères et deux Frères.

Digitized by Google

voudra bien me permettre encore d'ajouter quelques réflexions sur les monastères en général.

III.

La Suisse comptait autrefois un grand nombre d'établissements analogues à celui que nous venons de visiter. Et de nos jours que sont-ils devenus? Antiques abbayes et monastères de St-Gall, de Wettingen, de Muri, de St-Urbain, d'Hauterive, etc. Vous à qui nos ancêtres furent redevables du bienfait de la foi chrétienne; vous qui durant les siècles de barbarie fûtes des flambeaux civilisateurs; vous enfin à qui, suivant la remarque du protestant Bridel, « la Suisse doit d'avoir des moissons, des » prés, des vignes, des habitations, là où il n'y » avait que de malsaines solitudes, d'âpres terrains » et d'inabordables rochers... ! » — Quelle ingrate fureur, ou plutôt quel esprit de vandalisme a armé contre vous la plupart de nos gouvernements helvétiques ?

On a dit : « Ces couvents étaient trop riches. » — Quelques-uns d'entre eux possédaient, j'en conviens, une honnête aisance, fruit de leur travail et d'une sage économie non moins que des libéralités toutes gratuites et spontanées de leurs bienfaiteurs. Leur fortune reposait sur des titres tout au moins aussi sacrés que ceux des simples particuliers. Y porter la main, c'était donc consacrer la fameuse maxime : « la propriété c'est le vol; » c'était faire un premier pas dans la voie du communisme. — Et d'ailleurs ignore-t-on que l'opulence des moines, ou ce qu'on se plaît à décorer de ce nom, était

Digitized by Google

l'apanage, le patrimoine des indigents et une source de prospérité matérielle et morale pour le pays. — Une expérience trop commune nous démontre au contraire que partout où l'on s'est emparé des propriétés religieuses ou ecclésiastiques, ces biens, après avoir engraissé momentanément quelques créatures du pouvoir, se sont consumés sans qu'on sache comment, ont disparu comme la neige au printemps, sans aucun profit ni pour les spoliateurs, ni pour la société. Demandez-en des nouvelles aux argoviseurs et aux *annexeurs* de tous les temps et de tous les pays !

On dit encore : « Les moines ne sont plus de » notre siècle : ils n'en ont pas l'esprit. — Eh ! qu'importe ! Leur costume, leurs idées vous déplaisent, je le sais bien. Mais enfin s'ils ne lèsent aucun droit divin, ni humanitaire, s'ils ne font de tort à personne, ne leur sera-t-il pas permis, comme à tout citoyen, de s'habiller à leur guise, d'ouvrir ou de fermer leur porte, de rester chez eux ou de sortir et de vivre sous la règle qu'ils ont vouée ? Autrement que deviendraient la liberté individuelle et le droit d'association si prônés de nos jours ?

On dit (je n'en finirais pas avec tous ces *on dit*) : « Mais vos moines ne sont plus bons à rien puisque » le sol de la Suisse est partout cultivé. » Ah ! vraiment c'est une singulière raison de chasser les bienfaiteurs, du moment qu'on peut se passer de leurs bienfaits. Grâce au travail des moines, notre patrie n'est plus un repaire de bêtes fauves, ni le séjour des éternels frimats. Mais le domaine des intelligences, le comptez-vous pour rien ? Et sur ce terrain n'y aurait-il pas toujours des landes à défricher,

Digitized by Google

de mauvaises plantes à extirper, des semences de vertu à faire fructifier ?

Aussi longtemps que le cœur humain sera un foyer incandescent de passions, il faudra des lieux de refuge, de saintes retraites pour les âmes désillusionnées du monde et pour celles qui voudront mettre leur innocence à l'abri.

Aussi longtemps que le vice, le dol, le parjure et les iniquités règneront sur cette terre ; aussi longtemps que le blasphême y lèvera une tête orgueilleuse : les prières, les bonnes œuvres et les expiations des justes seront utiles et nécessaires pour faire contrepoids à la colère divine, et devront s'élever jusqu'au ciel, comme paratonnerres spirituels, pour détourner la foudre et la convertir en des flots de bénédictions (1).

Ecoutez ces paroles du grand Victor Hugo : « Le » monastère est le produit de la formule : Egalité, » Fraternité. Oh ! que la liberté est grande et quelle » transformation splendide ! La liberté suffit à trans» former un monastère en république. »

Tout ce passage de l'auteur des Misérables mérite d'être médité.

. . . . . .

(1) Dans tout ce long plaidoyer en faveur des couvents, nous n'avons considéré que les religieux fidèles au véritable *esprit* de leur institut primitif ; et non pas certains moines dégénérés qui n'auraient conservé que le costume avec quelques observances plus ou moins pharisaïques. — Nous avons considéré le moine homme de prière, homme d'étude, homme de dévouement ; nous avons rappelé les services rendus au genre humain, à la sainte cause du progrès intellectuel et moral. Nous avons fait abstraction du parasitisme et des abus : ces abus, nous ne voudrions ni les dissimuler, là où ils existeraient réellement, et encore moins les justifier.

Digitized by Google

D'après les enseignements de la théologie mystique, le cloître est une montagne sainte, le lieu des chastes extases et des séraphiques délices ; un Thabor, où l'âme purifiée se transfigure ; un nouveau Sinaï, où elle converse avec Dieu et d'où elle rapporte les oracles de l'éternelle vérité.

C'est du-cloître que sont sortis Lacordaire, le P. Gratry, le P. Hyacinthe, le P. Hermann, le P. Théodose et notre bien aimé P. Girard !

Nous n'en finirions pas s'il fallait épuiser ce chapitre. Mais assez pour aujourd'hui.

Une simple question en terminant.

A ceux qui auraient vu avec plus ou moins de regret le rétablissement des Pères Chartreux, nous leur demanderons si le spectacle qu'ils ont actuellement sous les yeux ne les a pas fait revenir de leurs étranges préventions ; et si de beaux bâtiments, même habités par des moines, n'offrent pas après tout un meilleur aspect que des ruines où croissaient naguère la mousse et les plantes parasites.

Nous leur demanderons enfin s'ils se sentiraient le triste courage d'enlever le morceau de pain et les consolations religieuses que les pauvres de la contrée sont assurés désormais de trouver toujours au monastère de la Valsainte ?....

Digitized by Google

CHAPITRE HUITIÈME.

Une course au Rio-de-Mothélon.

Je fus appelé en 186... à desservir, pendant près de deux mois, la paroisse de Châtel-Crésuz, qui se trouvait provisoirement veuve de son pasteur. Les fonctions du ministère me mirent en rapports avec une des plus honorables familles de l'endroit. Le père, un des nestors de la contrée, est un type vivant, mais trop rare à notre époque de la vie patriarcale. Cloué par l'âge et les rhumatismes dans son lit ou sur son fauteuil, il ne surveille pas moins dans ses plus petits détails ses nombreuses exploitations alpestres, agricoles et industrielles. Il a vu croître autour de lui au moins une douzaine de rejetons mâles et femelles, dont plusieurs sont fort bien établis dans diverses parties du canton. Une de ses filles lui sert de bâton de vieillesse. Un de ses fils remplit les fonctions de premier magistrat de sa commune.

Ce dernier me dit un jour : Puisque vous êtes parmi nous, il nous faut visiter ensemble le Val-de-Mothélon. Croyez-moi, c'est une excursion qui vous charmera, et qui n'a pas vu le Mothélon n'a rien vu. — Aussitôt faite, la proposition fut aussitôt acceptée. Mais il nous fallait attendre un jour où le soleil nous accorderait quelques-uns de ses rayons, dont il s'était montré par trop prodigue deux mois auparavant.

Digitized by Google

Enfin, lundi dernier, nous eûmes un temps à souhait. — D'un pas alerte et rapide, et par des sentiers qui courent à travers les prairies, nous descendîmes la colline au bas de laquelle coule la Jogne. Nous visitâmes en passant une superbe scierie, puis nous traversâmes le torrent sur un petit pont couvert. Nous nous trouvâmes bientôt dans un défilé, entre le Vanel de Monse et les rochers quasi perpendiculaires qui forment l'extrémité de la Dent-de-Broc. Telle est l'entrée du Val auquel le Rio-de-Mothélon donne son nom. Le Val-de-Mothélon, c'est tout un monde isolé du reste de l'univers, bien que sous le rapport religieux et administratif il appartienne à quatre paroisses différentes : Charmey, Broc, Estavanens et Gruyère. On y découvre la nature, avec toutes ses magnifiques horreurs et l'industrie humaine, dans toute son activité. On y voit de nombreuses scieries et des charbonnières. Çà et là de misérables huttes, habitées par de pauvres gens, presqu'aussi incultes que les forêts et les rochers au milieu desquels ils vivent. Je rencontrai une petite fille de 7 à 8 ans, assez éveillée et dégourdie, mais qui ne savait ni réciter le *Pater*, ni répondre aux questions les plus élémentaires du catéchisme. Elle ne savait pas qu'il y eût un Dieu ! Il serait à propos et même urgent qu'un des zélés disciples de notre grand pédagogue vînt fixer sa tente, au moins pendant l'hiver, sur ce coin de terre. Il y trouverait à instruire et à civiliser une trentaine d'enfants, lesquels vivent pour ainsi dire en dehors de tout enseignement intellectuel, religieux et moral. Si j'étais le gouvernement, je commencerais par fonder une école et

Digitized by Google

un poste d'instituteur dans cette vallée, dont la population va toujours en augmentant. — On y trouvait autrefois une chapelle de la Vierge, construite et entretenue par les offrandes volontaires des fidèles. Elle fut bénite en 1810 par le célèbre curé, botaniste et médecin Dom Nicolas Dargnié. On y disait annuellement deux messes fondées ; mais elle a été détruite, il y a quelques années, par une inondation.

La gaîté règne encore au fond de la vallée, témoins ces joyeux couples et ce ménétrier que nous rencontrâmes lundi matin. Selon toute probabilité, ils avaient prolongé un peu tard la *veillée* du dimanche. — Plus loin, nous vîmes des hommes armés de crocs métalliques, qui traînaient d'énormes billons. Ils s'accompagnaient en cadence d'un certain cri, auquel les érudits ne manqueraient pas d'attribuer une origine celtique. Je suis trop profane en cette matière pour oser trancher la question.

Arrivés à un certain endroit, mon guide me fit entrer dans une cabane qui tient lieu de cantine. Une bonne vieille femme, fort avenante, nous offrit une bouteille de vin, accompagnée de pain blanc et d'excellente tome de chèvre.

Après avoir suffisamment exploré la vallée, nous songeâmes à regagner nos pénates respectifs. Mais revenir sur nos pas nous parut trop prosaïque et nous résolûmes d'escalader la Dent-de-Broc. *Grande opus !* car les pentes en sont fort abruptes. A mesure que nous nous élevions, l'air devenait plus vif, les pâturages plus plantureux et la vue plus enchanteresse. Nous traversâmes d'immenses troupeaux qui, loin de s'effrayer à notre aspect, s'approchaient

Digitized by Google

de nous comme pour nous faire fête. Les armaillis, hospitaliers comme ils le sont tous, nous invitaient à nous reposer dans leurs chalets et à partager leur frugale collation de crême et de petit-lait. Le sol était jonché partout de débris de gentianes, dont on avait arraché les racines pour en composer ce précieux et stomachique nectar, la liqueur favorite du Gruérien, mais qui devient de plus en plus rare par suite d'une trop forte exploitation. (Ne serait-il pas possible et serait-il avantageux d'établir des semis de gentiane et de pratiquer cette culture en grand ??? Simple question que nous soumettons en passant au prochain congrès scientifique et aux délibérations de la tit. société de tempérance.)

Une seconde, puis une troisième chaîne de montagne apparurent au-dessus de celle qui limitait notre horizon. C'étaient la Hochmatt, les monts de Bellegarde et ceux du canton de Berne. Enfin nous arrivâmes sur l'arête, et un nouveau spectacle se déroula devant nos yeux. Nous avions en face de nous le Moléson et toute la Haute-Gruyère ; à nos pieds, la cité féodale de Gruyère assise sur son monticule, le cours sinueux de la Sarine, puis Epagny, Pringy, Montbarri, La-Tour, Bulle et toute la plaine.

La vue serait bien plus belle, me dit mon guide, si nous gravissions la *Becca*, et il montrait un chemin fort pratique, assurait-il, entre les fissures des rochers et le long des précipices. Mais moi, qui n'ai ni la forte tête ni les jarrets d'acier des montagnards, je laisse cette ascension aux chasseurs de chamois. La trop récente catastrophe du Mont-Cervin me détourna d'une périlleuse curiosité. Je me contentai

Digitized by Google

d'admirer, avec les yeux de la foi, le magnifique panorama sur les lacs et les glaciers qui m'était décrit en termes si éloquents.

Nous descendîmes donc en ligne presque directe l'espèce d'entonnoir qui sépare la Dent-de-Broc de celle d'Estavanens. Nous arrivâmes tout harassés à la jolie chapelle des Marches. Une fervente prière à Notre-Dame du pèlerin, et plus tard un confortable souper à la Maison-de-Ville de Broc nous firent oublier les fatigues et les émotions de cette journée.

Digitized by Google

ÉPILOGUE.

Nous terminerons ici cette Notice, et cependant elle est encore bien incomplète.

Nous n'avons salué Charmey que de loin ; nous n'avons point pénétré jusqu'à Bellegarde.

La Haute-Gruyère, Villars-sous-Mont, Albeuve, Montbovon, Lessoc, Grandvillard, etc., auraient peut-être le droit de se plaindre de notre silence.

Nous avons, oubli impardonnable ! laissé de côté Vuadens, sur lequel il y aurait cependant tant de choses à dire, d'après le dicton populaire :

Che le tienton de Frubuo ire un muton
Vuaden n'en serey le rognon.

(Si le canton de Fribourg était un mouton, Vuadens en serait le rognon, — le meilleur morceau.)

Vuadens, *Curtis Wadingum*, est une des plus anciennes localités fribourgeoises dont il soit fait mention dans les documents du moyen-âge. Cette seigneurie fut donnée, en 516, par le roi St. Sigismond à l'abbaye de St-Maurice d'Agaune, qui l'échangea, en 1317, contre Auborange aux comtes de Savoie. En 1450, Vuadens, comme annexe de Corbières, fut inféodé aux comtes de Gruyère, et passa ensuite, avec son principal, aux Fribourgeois, en 1553.

Sans parler des illustrations vivantes, Vuadens est la patrie du savant diplomate et polyglotte

Digitized by Google

J.-P. Tercier, né en 1704, qui rendit de grands services au roi de Pologne, Stanislas Lecsinski, dont il favorisa l'évasion au péril de ses jours. Il fut membre de l'Académie des Belles-Lettres, et mourut en 1767. M. l'abbé Gremaud vient de nous donner une très intéressante notice sur ce Fribourgeois célèbre.

L'église paroissiale de Vuadens a été incendiée le 9 juillet 1866, par l'imprudence d'un ferblantier qui travaillait aux réparations du toit. On est en train de la rebâtir d'après les plans de l'architecte Fraisse, de Fribourg : elle sera ornée, dit-on, de plusieurs toiles de Deschwanden.

Vuadens possède, avec Fribourg et la Valsainte, une des trois stations météréologiques établies dans notre canton. Les observations s'y font avec une grande régularité par M. le curé Chenaux, physicien et naturaliste distingué. Celui-ci voudra bien nous permettre de faire un instant violence à sa modestie, en disant qu'il connaît à fond la flore et la faune fribourgeoises. Personne mieux que lui ne serait à même de nous renseigner sur le dialecte, les mœurs et les coutumes de la Gruyère. Il excelle aussi à manier la plume, surtout dans le genre humoristique. Il a publié dans le temps, sous un pseudonyme bien connu, une série d'articles fort spirituels, destinés à combattre certains préjugés et superstitions populaires.

A quelque distance de Vuadens se trouvent les *Colombettes*, renommées pour leurs bains aromatiques et pour leurs cures de petit-lait, — séjour de prédilection des baigneurs sédentaires dont l'âme s'élève vers Dieu, tout en contemplant la belle nature.

Digitized by Google

Nous aurions encore bien des observations à faire, des lacunes à combler, des oublis et peut-être des erreurs à réparer.

Mais éloigné du pays depuis quelques années, le temps nous manque pour visiter en détail tant d'intéressantes localités, auxquelles feu notre frère eût consacré sans doute un chapitre spécial.

Le lecteur indulgent voudra bien se contenter de notre travail tel qu'il est. Pour nous, notre but sera atteint, et nous serons amplement dédommagé de nos peines, si ces modestes pages peuvent accroître dans le cœur des Gruériens l'amour sacré de la Patrie, et si elles inspirent aussi à quelques étrangers le désir de voir de plus près une contrée que la Nature, l'Histoire et la Poésie ont revêtue de tant de charmes; une contrée qui ne peut que gagner à être mieux connue !

E. Raemy.

Sion, fin juillet 1867.

ERRATUM.

Page 107, ligne 20, au lieu de : *Pierre fils du comte Jean III,* lisez : ... *fils naturel du comte Jean II.*

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES.

	Pages.
Préface	3
CHAP. I. **La basse Gruyère**	9
Rive gauche de la Sarine — Rive droite. — Histoire et roman. — Un tableau de famille. — Les dames comme il faut.	
CHAP. II. **Bulle**	30
CHAP. III. **Montbarry**	51
CHAP. IV. **Le Moléson**	68
CHAP. V. **Gruyère.** Description et histoire	90
CHAP. VI. Tableau historique, religieux et moral de la Gruyère, depuis 1554	123
CHAP. VII. Souvenirs d'une pérégrination à la Valsainte	136
CHAP. VIII. Une course au Rio-de-Mothélon	148
Epilogue	153

BIBLIOTHÈQUE CANTONALE
15. VI. 1925
Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google